



CATALOGUE D'EXPOSITION

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE FONTAINE-LÈS-DIJON
CENTENAIRE DE LA GUERRE DE 1914 – 1918

« NOTRE HISTOIRE DE LA GRANDE GUERRE »

CATALOGUE D'EXPOSITION

Rédaction et mise en page : Sigrid Pavèse (Les Amis du Vieux Fontaine), avec le concours de Brigitte Lévêque (Bibliothèque de Fontaine-lès-Dijon) et Aleth Roussey (Les Amis du Vieux Fontaine).

Autres concours : Association Numismatique de Bourgogne (président : Jean-Dominique Ronot), services de la Ville de Fontaine-lès-Dijon (Culture, Communication, Police municipale), Jean Aubrun, Jean-Christophe Lornet.

Impression : Ville de Fontaine-les-Dijon.

LISTE DES PRÊTEURS :

ALLARD Chantal

BESSET Marc

BOUTILLON Denise

COLSON Jean-Pierre

DORIATH Gilbert

FRANÇOIS Micheline

JEANMICHEL Claude

JUNG Lise

LAMAILLE Nicole

LEBLANC Marie-Jo

LORNET Anne

LORNET Jean-Christophe

MORTUREUX Liliane

NICOLLE Marie-Noëlle

PAVÈSE Sigrid

PETER-COMBETTE Janie

RENAUT Olivier

ROBERT Claude et Henri

ROUX Michèle et Michel

AUTRES SOURCES :

Archives municipales de Dijon

Association Numismatique de Bourgogne

Bibliothèque municipale de Dijon

Collections particulières

Les Amis du Vieux Fontaine

Avertissement

L'abondance des dépôts due à la générosité des prêteurs n'a pas permis d'établir une notice détaillée pour chaque objet exposé. Que les personnes concernées par une absence d'étude veuillent bien nous excuser.

Les documents sont classés par ordre alphabétique sauf en ce qui concerne certaines lettres pour des raisons de cohérence.

La transcription de la correspondance a été faite en corrigeant l'orthographe et parfois la syntaxe de certaines lettres écrites phonétiquement, sans ponctuation, ni majuscule, et avec des tournures patoisantes qui ne facilitent pas la lecture.

VERNISSAGE DE L'EXPOSITION « NOTRE HISTOIRE DE LA GRANDE GUERRE » À LA BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE FONTAINE-LÈS-DIJON LE 26 SEPTEMBRE 2014.

Présentation de l'exposition par Brigitte Lévêque, directrice de la bibliothèque municipale de Fontaine-lès-Dijon.

La collecte lancée en novembre 2013 par les archives départementales à l'occasion de la célébration du centenaire de la Grande Guerre m'a incité à faire participer la bibliothèque municipale à cette mobilisation générale et à proposer une exposition dans nos locaux.

J'ai tout naturellement fait appel aux Amis du Vieux Fontaine qui sont nos partenaires pour cette exposition, notamment à Sigrid PAVESE et à Aleth ROUSSEY qui m'ont apporté leur aide et que je remercie très sincèrement.

Grâce aux AVF, j'ai pu recueillir de nombreux documents provenant de particuliers ou d'institutions (Bibliothèque municipale de Dijon, archives municipales) qui ont complété les dépôts effectués par quelques-uns de nos lecteurs.

Je remercie l'ensemble des prêteurs qui ont accepté de nous confier leurs documents (papiers militaires, carnets, lettres, cartes postales, photographies) et leurs objets (qu'ils relèvent ou non de l'artisanat des tranchées), documents et objets qui sont autant de souvenirs précieux parce que familiaux pour la plupart. Tous ne sont pas exposés en raison du manque de place et du choix de la scénographie adoptée.

Grâce aux AVF, j'ai pu obtenir aussi des vitrines : merci à l'Association Numismatique de Bourgogne qui nous prête huit vitrines. Elles complètent avantageusement nos propres vitrines et celle prêtée par la Médiathèque Côte-d'Or que je remercie également.

Je voudrais aussi adresser un dernier remerciement à Nicole LAMAILLE qui a accepté de réaliser le calligramme qui est repris sur tous les documents de communication (affiches, programme des manifestations, programme qui est à votre disposition).

J'ai souhaité proposer une exposition qui soit claire sans beaucoup d'explications pour permettre aux enfants de venir avec leur classe ou leurs parents. J'ai souhaité aussi m'attacher davantage aux hommes qui ont combattu qu'au conflit lui-même, j'ai voulu leur rendre hommage en les présentant dans chaque vitrine à travers différents thèmes.

Les cinq premières vitrines évoquent les soldats au front et à l'arrière, les trois suivantes, les civils et la propagande, les cinq dernières présentent l'art des tranchées, l'équipement du poilu, la commémoration, la solidarité à Fontaine-lès-Dijon (à travers les archives municipales) et la monnaie de la guerre (réalisée par l'Association Numismatique de Bourgogne).

Brigitte LÉVÊQUE

Présentation de l'exposition par Sigrid Pavèse, présidente des Amis du Vieux Fontaine.

L'exposition au vernissage de laquelle vous avez bien voulu assister n'est pas ordinaire.

La bibliothèque a déjà présenté de nombreuses expositions et de toutes sortes mais jamais de cette nature. En effet, tout ce que vous pouvez voir ici appartient essentiellement à des Fontainois, souvent, l'un d'entre vous.

Il faut le souligner avec force : les acteurs de cette exposition commémorative du Centenaire de la Première Guerre mondiale sont des familles Fontainoises d'aujourd'hui : c'est pourquoi l'exposition porte le titre de « Notre histoire de la Grande Guerre », mais, qu'on ne s'y trompe pas, le mot « histoire » est à prendre dans le sens de récits, de témoignages contre l'oubli.

Cette histoire en effet, c'est celle de petits-enfants, qui ont en dépôt dans leur foyer, la mémoire de leurs « anciens », comme on lit dans les archives de Fontaine. Cette troisième génération comprend les derniers passeurs de la mémoire familiale, à avoir connu, dans leur enfance, la présence ou l'absence de ces soldats du premier conflit industriel, qui ont maintenant tous disparus, et envers lesquels ils font preuve de piété. Chaque document est lié à des souvenirs. Il est donc porteur d'une affectivité réelle et vivante. C'est pourquoi cette exposition n'a rien d'inerte. Elle est habitée par la valeur sentimentale qu'y attache chacun de ceux qui se souviennent d'un homme et d'une femme, grand-mère et grand-père, formant un couple indissociable, dans l'imaginaire des enfants qu'ils ont été.

Cette exposition donne quelques jalons sur les campagnes de ces hommes mobilisés dans une guerre particulièrement meurtrière. Elle affiche citations et médailles prestigieuses qui attestent de leur engagement. Elle présente quelques papiers et quelques objets leur ayant appartenu et que parfois ils ont confectionné eux-mêmes. Mais si cette exposition s'est efforcée de montrer le visage de chacun de ces parents, souvent en pleine jeunesse, à travers des photographies soigneusement conservées, c'est l'échange de correspondance qui donne toute sa force à cette manifestation commémorative.

Dans cette exposition, une vingtaine de soldats sont présentés. Ils sont militaires de carrière ou non. Ils appartiennent à l'armée d'active, à la réserve ou à la territoriale selon leur âge. Ils représentent toutes les professions avec une majorité de paysans et d'ouvriers, ce qui est le reflet de la société d'alors, et ils sont tous originaires de l'est de la France, de nombreux Fontainois étant issus des départements limitrophes. Certains écrivent phonétiquement et pestent de devoir prendre le crayon pour avoir des nouvelles, parce que, pour eux, c'est difficile d'écrire car ils n'en ont pas l'habitude. Cependant, cette expression « avoir des nouvelles » est commune à toutes les missives quel qu'en soit l'auteur. Ces soldats ne s'appesantissent pas sur leur misère, ils sont entièrement tournés vers leurs enfants dont ils ne voient pas les premiers pas, vers leur épouse dont ils imaginent et plaignent le surcroît de travail et de soucis, et ils sont préoccupés du sort de leurs amis ou de leurs proches. Tout est dit avec infiniment de délicatesse et de profondeur. La plupart ont pour leur compagne des preuves de tendresse de midinette, surprenantes de la part d'hommes pris dans des tourmentes effroyables. Tous ces poilus sont autant de Roméo et Juliette et leurs livrets militaires abritent très souvent des fleurs séchées, il y a un siècle. Pour ce qu'ils ont de plus chers, et auprès desquels leur pensée ne cesse de tourner, la guerre n'a pas éteint leur humanité, bien au contraire. Elle laisse éclore une véritable noblesse de cœur, pudiquement exprimée, mais qui sonne comme la plus terrible condamnation de

ceux qui ont conduit cette guerre, oubliant que chaque homme est d'abord une personne avec des sentiments.

C'est à Brigitte Lévêque que l'on doit l'authenticité prenante de cette commémoration. L'appel à collecte auprès des Fontainois a complètement modifié l'optique initiale d'une exposition « clé en main » illustrée par quelques objets. La réponse apportée par les Fontainois à l'appel à collecte, a balayé l'idée d'une exposition classique, si tant est qu'une exposition sur le thème de la guerre, peut l'être. Brigitte Lévêque s'est vite aperçue qu'il fallait construire une exposition uniquement à partir de ce qu'on lui confiait, mais une exposition à la mesure de l'attachement que chaque prêteur avait pour ce qu'il apportait. C'est dire le courage, les qualités de réceptivité et la souplesse d'adaptation dont elle a du faire preuve. Chaque apport lui donnait une direction différente. Comment arriver à faire une place à chacun ? Comment respecter l'intimité de correspondance personnelle ? Comment restituer l'épaisseur des liens intergénérationnels ?

Comme toujours, la solution adoptée qui paraît si simple, n'a pas été d'emblée évidente mais elle a fini par s'imposer d'elle-même. Ainsi, la scénographie dévoile, côte à côte, des destins individuels bien identifiés, au front et à l'arrière, sans aucun commentaire. Elle est complétée par quelques aspects du conflit à Fontaine tels que les archives municipales en ont conservé la trace et par des supports de correspondance ou autre, tous voués à la propagande.

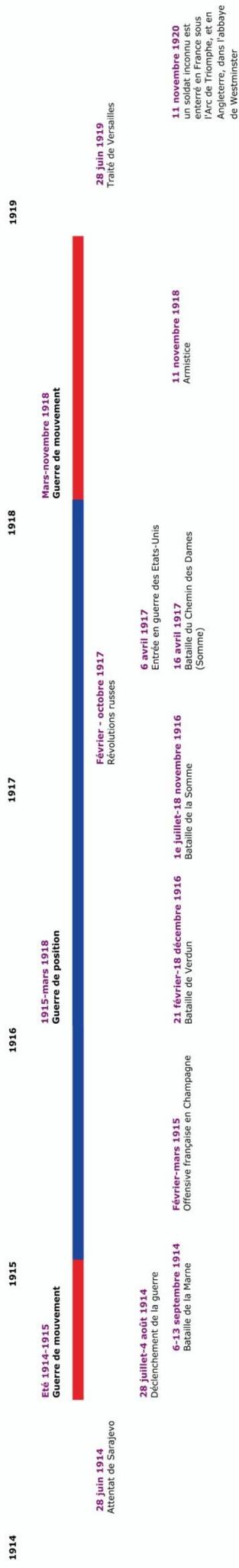
« Notre histoire de la Grande Guerre » : c'est ce que des Fontainois ont souvent hésité à montrer car ce n'est pas facile de dévoiler ce qui est d'ordre privé et vous appartient, sans vous appartenir. Cependant, ils ont su surmonter leur réserve, conscients que s'ils étaient dépositaires d'une mémoire, il arrivait un moment où le temps permettait de partager publiquement cette mémoire afin de pérenniser son avenir, tout en faisant œuvre de fidélité.

L'émotion générée par cette exposition ne vise pas à remplacer la compréhension et le questionnement historique mais à l'accompagner. C'est pourquoi un catalogue retranscrit la plupart des lettres et donne quelques explications pour contextualiser les différents documents car l'histoire, telle qu'elle est enseignée de nos jours et qui peut être discutée, permet surtout de comprendre, de manière raisonnée et distante, comment ce conflit est un jalon de la construction d'une Europe qui devrait être fondée sur la tolérance et la paix. Dans cette exposition, on se remémore pour commémorer mais il n'est pas question d'établir des processus.

Dans la salle d'animation, le nombre de vitrines est tout à fait inhabituel. Ce ne fut pas un des moindres soucis de Madame Lévêque que de se procurer ces vitrines. Elle a heureusement bénéficié de l'aide de l'association numismatique à laquelle appartient un prêteur. Sans ces vitrines, pas d'exposition possible, car ces documents ont une valeur inestimable pour les prêteurs. Dans une vitrine, on voit mais on ne peut toucher, par contre il est difficile de ne pas être touché par ce qu'on y voit... car, en se penchant sur ces vitrines, tous ces morts, aujourd'hui, continuent à vivre et à être respectés pour ce qu'ils ont été : des hommes, dont nous sommes nous-mêmes, des héritiers, et à qui nous rendons hommage, avec nos moyens d'hommes afin de donner du sens à leur vie, de faire vivre le passé au présent, et de privilégier des leçons universelles.

Sigrid PAVÈSE
Les Amis du Vieux Fontaine

FRONT OCCIDENTAL



LES BELLIGÉRANTS

Les empires centraux

- L'Allemagne (août 1914)
- L'Autriche-Hongrie (août 1914)

- L'Empire ottoman (novembre 1914)
- La Bulgarie (1915)

Les pays de l'Entente

- La France (août 1914)
- Le Royaume uni (août 1914)
- Le Canada, l'Australie (août 1914)
- La Russie (août 1914-1917)

- L'Italie (1915)
- Les Etats-Unis (1917)

LES TROIS PHASES DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

1. 1914 : guerre de mouvement

Août 1914 : les Allemands envahissent la France.

6-13 septembre : la contre-offensive de l'armée française arrête l'avancée allemande lors de la **bataille de la Marne**.

Novembre 1914 : un front de 700 km se stabilise de la mer du Nord à la frontière suisse. La situation est la même sur le front oriental où Russes et Allemands se font face.

2. 1915-1917 : guerre de position

Les armées creusent des tranchées et s'y entendent pour empêcher l'ennemi de progresser : c'est la guerre de position ou guerre des tranchées.

Des assauts meurtriers sont lancés sans succès contre le front ennemi lors de gigantesques batailles : Champagne (1915), Verdun et la Somme (1916), le Chemin des Dames et les Flandres (1917)

Ces combats inutiles provoquent mutineries et désertions de soldats.

3. 1918 : guerre de mouvement

Printemps 1918 : les Allemands lancent sans succès une série d'offensives afin de remporter la victoire.

A partir de l'été 1918, l'arrivée des troupes américaines donne aux Alliés un avantage décisif.

L'armistice est signé le 11 novembre 1918.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. - Propagande institutionnelle.

ALBERT ET ÉLISABETH DE BELGIQUE À FURNES.
Carte postale. Papier cartonné. 13,8 cm x 8,8 cm.



Dans sa série « Galerie patriotique » Armand Noyer, éditeur de cartes postales à Paris, a reproduit une photo de Simont parue dans l'hebdomadaire *L'illustration*. Parmi les cartes postales de chefs des nations alliées, c'est de très loin la photo du roi Albert de Belgique qui s'achète le plus et, bien que Joffre ait dit : « Pas de femme », le roi est photographié se promenant avec sa femme sur la plage de Furnes, petite ville belge de la côte flamande où il a installé son quartier général. Elisabeth, la reine, est très populaire. Elle force l'admiration pour son rôle dans la création d'hôpitaux, pour son dévouement auprès des femmes et des enfants et pour son soutien aux artistes.

Afin de contourner les armées françaises par le nord, l'Allemagne, qui a déclaré la guerre à la France, a envahi la Belgique, un pays neutre. Le roi Albert I^{er} prend alors personnellement le haut commandement des opérations militaires contre l'Allemagne. En août 1914, l'armée belge, bien que mal préparée, est à l'avant-garde des combats. Elle résiste devant Liège puis lors du siège d'Anvers. Les Allemands pensent que la résistance inattendue des Belges est épaulée par des francs-tireurs qui assaillent leurs troupes. En représailles, ils opèrent massivement des massacres de civils. La violation de la neutralité belge et des lois de la guerre donne à la Belgique une auréole de martyre et discrédite l'Allemagne sur le plan international. En retenant l'ennemi, en freinant son avance, mais en reculant sans cesse, l'armée belge permet aux armées françaises de se reprendre pour arrêter l'offensive allemande sur la Marne en septembre 1914. Les Allemands, arrivés aux portes de Paris, doivent ainsi reculer de plus de 200 km. L'ordre du roi d'ouvrir les écluses de Nieuport, lors de la bataille de l'Yser, est décisif car la montée des eaux oblige les Allemands à revenir sur la rive droite et fige les belligérants dans une guerre de position. La Belgique reste occupée pendant toute la guerre, sauf derrière la ligne de front de l'Yser, c'est pourquoi la carte postale titre « dernier lambeau de l'héroïque Belgique ».

Prêt de Marie-Noëlle NICOLLE.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Réalités de la guerre.

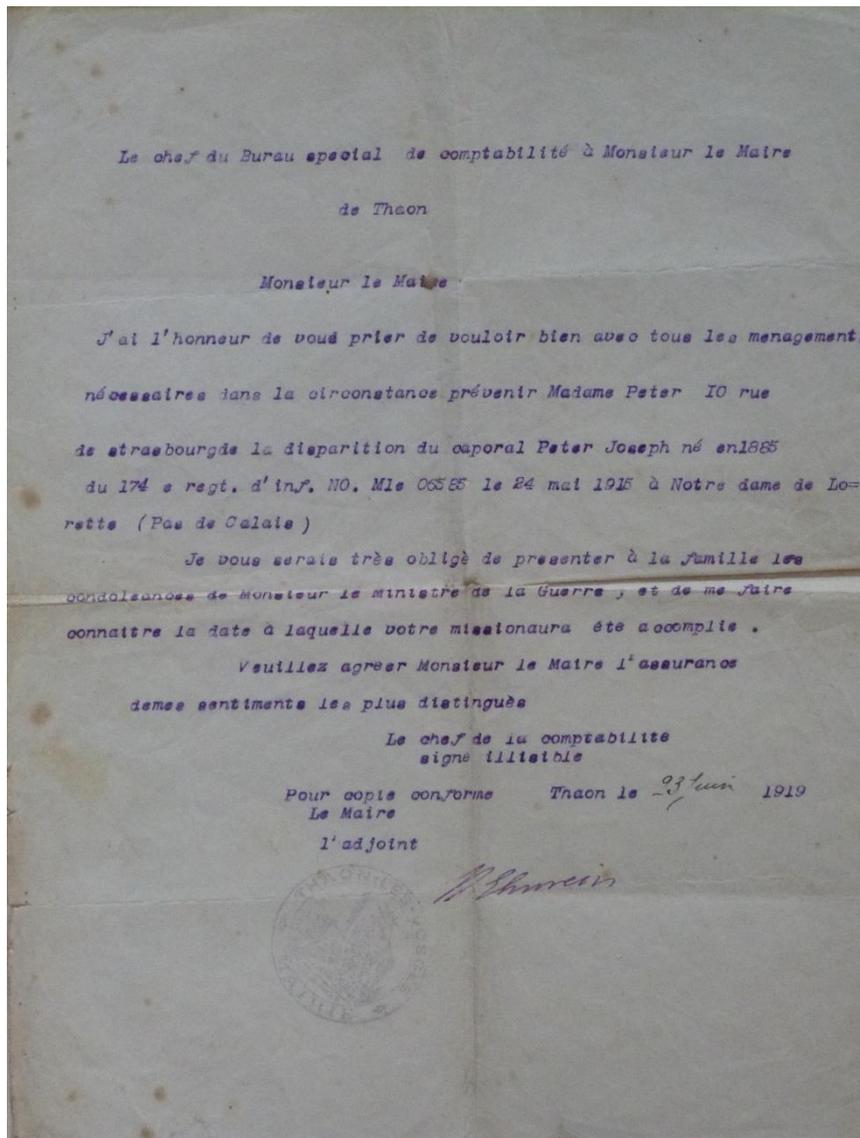
ALBUM-PHOTOS du 29^{ème} RI où servit Charles Dorneau de 1914 à 1917.
Album. Papier ; carton.



Prêt de Marc BESSET.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. - Civils à l'arrière.

ANNONCE OFFICIELLE, le 23 juin 1919, DE LA DISPARITION DU CAPORAL Joseph PETER, à l'âge de 30 ans, le 24 mai 1915 à Notre-Dame de Lorette dans le Pas-de-Calais. Son corps n'a pas été retrouvé.
Feuille polycopiée. Papier. A4.



Prêt de Janie PETER-COMBETTE.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Réalités de la guerre.

AVION DE BOMBARDEMENT. VADONVILLE (en Lorraine dans la Meuse, arrondissement de Commercy). Extrait d'un album-photos sur le 29^{ème} RI où servit Charles Dorneau de 1914 à 1917.
Photographie. Papier.



Prêt de Marc BESSET.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Art des tranchées.

AVION DE FERDINAND RAVIER.

Objet. Métal. 9,5 cm x 9,5 cm.



Ce petit avion a été fabriqué dans des débris d'obus et de balles par le soldat Ferdinand Ravier, originaire de Pouilly sur Vingeanne, qui était menuisier dans le civil. Faire preuve de leur habileté manuelle dans la fabrication d'objet permettait à ces artisans de garder leur humanité. Ils disposaient pour cela de quantités importantes de matériaux parmi lesquels le métal, provenant des douilles des munitions tirées sur l'ennemi.

L'aviation, en tant que moyen militaire, fait son apparition à la veille de la guerre de 1914-1918. Au début de la guerre, les aviateurs effectuent surtout des missions de reconnaissance. Puis les états-majors vont se convaincre de l'intérêt de ce moyen de combat. Si les belligérants peuvent aligner 300 ou 400 avions au début du conflit, ils en totaliseront 20 fois plus en 1917 et 1918. La Grande Guerre a créé l'aviation militaire.

Les aviateurs font figure de chevaliers du ciel. Leurs prouesses soutiennent le moral des poilus des tranchées. Les meilleurs de ces « as », comme Guynemer, deviennent des gloires nationales.

Prêt de Michel et Marie-Jo LEBLANC.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. - Art des tranchées.

BAGUE DE RENÉ SAULNIER.
Objet. Laiton. Diamètre 2,1 cm.



Souvenir de la Grande Guerre, cette bague, qui appartenait à René Saulnier, futur garde républicain, a pu être confectionnée au front pendant les moments de répit. Cependant, l'engouement suscité par l'artisanat des tranchées chez les civils, conduit rapidement à la création d'une véritable industrie. Chacun veut posséder un objet façonné avec les matériaux entourant les poilus. Des ateliers dédiés à la fabrication de ces objets sont mis en place dans les campements, en deuxième ligne et dans les centres de rééducation professionnels pour les mutilés de guerre. La plupart des ateliers de ces centres fabriquent des objets imitant les créations des poilus, objets qui sont vendus au profit d'œuvres caritatives pour les invalides de guerre. Les bagues ont un succès considérable. Elles sont portées à l'arrière en souvenir de celui qui se bat au front. Les bijoutiers se mettent, à leur tour, à vendre des bagues de tranchées et, autour des gares, de petits marchands permettent aux poilus d'en ramener à la maison.

La matière première de la bague de tranchée est surtout la partie en aluminium de la fusée qui coiffe l'obus allemand et qui se moule facilement dans un creuset improvisé. Ici, il s'agit d'une bague fabriquée à partir d'une balle sciée, limée et ciselée.

Prêt de Claude JEANMICHEL.

Vie quotidienne au front et à l'arrière.- Art des tranchées.

BANC FABRIQUÉ ET SCULPTÉ PAR LE CAPORAL FOURRIER AUGUSTE FRANÇOIS.
Objet. Bois.



Prêt de Micheline FRANÇOIS.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. - Soldats. Équipement.

BÉSICLES ET LEUR ÉTUI DE CHARLES MARTIN.

Objets. Métal, tissu, carton, verre. 11,5 cm x 4 cm x 1 cm.



Les bésicles sont des lunettes sans branches qui se fixent sur le nez. On les appelle aussi pince-nez. Les verres ovales sont réunis par une monture dorée à cheval. Ces bésicles étaient renfermées dans un étui en carton toilé à l'extérieur et velouté à l'intérieur.

Elles appartenaient au grand-père maternel de Nicole Lamaille, Charles Martin, typographe dans le civil, domicilié à Dijon. Charles Martin servit pendant la Grande Guerre comme secrétaire du chef de corps, du 4 août 1914 au 7 octobre 1918, d'abord contre l'Allemagne, puis dans le corps expéditionnaire d'Orient contre l'Autriche, la Bulgarie, la Turquie et l'Allemagne. Il fut démobilisé le 24 mars 1919.

Prêt de Nicole LAMAILLE.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Soldats. Réalités de la guerre.

BLESSURE DE JEAN BRÉGIROUX, classe 1910, sergent au 10^{ème} RI, en 1915.
 Photographie. Formulaires. Papier. H : 5,5 cm ; l : 4 cm.



Jean Brégioux est assis au centre sur cette photo de groupe. Né en 1893, au moment de la mobilisation il est jeune appelé de la classe 1913. Sergent au 10^{ème} d'infanterie, il est blessé le 30 septembre 1915, à Perthes-lès-Hurlus, dans le nord-est du département de la Marne, dans le cadre de la seconde offensive de Champagne lancée le 25 septembre 1915. Ce village de Perthes-les-Hurlus a été le théâtre de combats si acharnés qu'il a été totalement détruit et que la commune a disparu.

Jean Brégioux a été blessé à l'épaule par un éclat d'obus qui a été retiré 4 jours plus tard, le 3 octobre 1915, à l'hôpital provisoire du 17^{ème} corps d'armée de Saint-Gaudens, en Haute Garonne. Il quitte cet établissement le 9 octobre 1915 pour l'hospice civil de Saint-Girons en Ariège. Le 23 octobre 1915, il est dirigé sur l'hôpital militaire complémentaire de Toulouse d'où il sortira, un an plus tard, le 6 octobre 1916. La blessure a provoqué une gêne fonctionnelle de son épaule, aussi, le 11 novembre 1916, est-il versé dans le service auxiliaire. À partir de cette date, il touche une pension.

Prêt de Marie-Noëlle NICOLLE.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Art des tranchées.

BRACELET ET BAGUE.
Objets. Argent. 18 cm x 1,3 cm.



Ce bracelet est composé de 8 pièces de 50 centimes de franc, datées de 1917 à 1919. A l'avant, la France, sous les traits d'une semeuse drapée et coiffée d'un bonnet phrygien, marche à gauche et sème à contrevent avec derrière elle, le soleil levant. Autour, court l'inscription « République française ». Au revers sont inscrits sur deux lignes : 50 centimes et autour d'une branche d'olivier : Liberté – Egalité-Fraternité ainsi que la date. La pièce de la bague est de l'année 1918.

Ces pièces gravées par Louis Oscar Roty ont eu cours de 1897 à 1920. Ces bijoux provenant de la famille Navez-Gayet appartiennent à l'art des tranchées.

Prêt de Sigrid PAVÈSE.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Art des tranchées.

BRIQUET DE MAURICE BAUDRY : « La réponse de Paris aux Gothas ». La gravure, avec un bateau, la statue de la Liberté et un coq, peut symboliser l'arrivée des Américains. Produit manufacturé, objet de propagande.
Objet. Métal.



Prêt de Marc BESSET.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. - Art des tranchées.

BRIQUETS OBUS.

Objet. Laiton et cuivre. H : 8,2 cm ; Diamètre : 2,2 cm.



Le briquet de poilu, ou briquet de tranchée, est l'une des premières fabrications des soldats sur le front. Il est l'indispensable compagnon du poilu pour allumer une cigarette ou une pipe car fumer était l'un des principaux « passe-temps » des poilus. Purement utilitaire dans un premier temps, le briquet est facile à fabriquer en détournant un objet s'y prêtant, comme une douille de balle. Très vite les soldats en permission ont ramené « aux copains » le nécessaire de base : une molette et une pierre à briquet aisément trouvables chez tous les commerçants. Une cartouche de récupération sert de réservoir pour y placer un morceau de coton imbibé d'essence dans lequel trempe une mèche. Cette mèche de coton est allumée par l'étincelle de la molette en acier et de la pierre à briquet. Le couvercle sert à étouffer le feu après usage. Ce briquet est bien plus fiable que les allumettes souvent inutilisables en raison de l'humidité qui règne dans les tranchées.

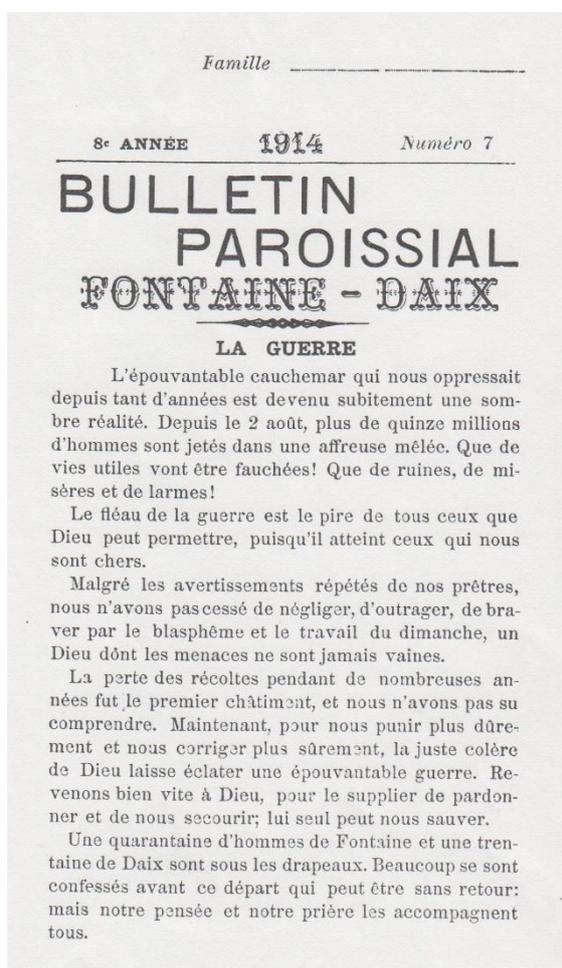
Les briquets ont pris des formes multiples et sont vite devenus populaires. Comme il était de bon ton, à l'arrière, de posséder un briquet de soldat, un marché parallèle s'est développé. Dans les commerces, mais aussi dans des catalogues, on trouvait des briquets manufacturés, avec une gravure complexe. Les briquets qui étaient vendus portaient un timbre qui se présentait sous la forme d'une bague en métal blanc à la base représentant la taxe payée à l'État entre 1910 et 1945. Ce n'était pas le cas pour les briquets fabriqués dans les tranchées. Les briquets en forme d'obus, comme ceux présentés ont tellement été prisés, qu'ils furent fabriqués en série, dans des entreprises, après la Grande Guerre.

Prêt de Claude JEANMICHEL et collection particulière.

Vie quotidienne au front et à l'arrière – Propagande institutionnelle.

BULLETIN PAROISSIAL FONTAINE-DAIX DE 1914.

Fascicule. Papier. 19 cm x 12 cm.



En 1914, le septième et huitième bulletin paroissial de Fontaine-Daix (Daix ressortissant alors de la paroisse de Fontaine) qui paraît depuis 1907, sont consacrés essentiellement à la guerre.

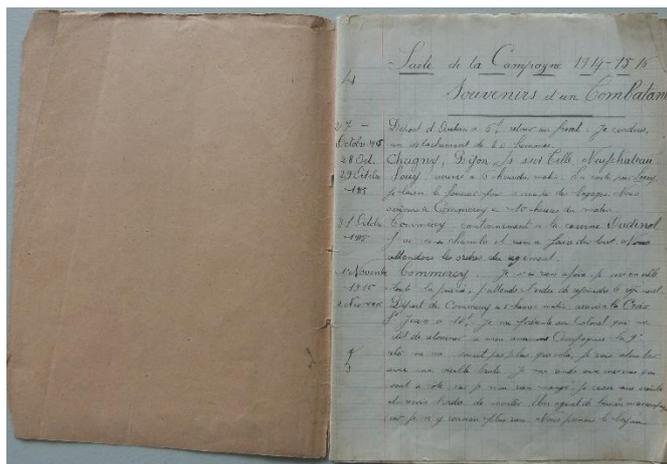
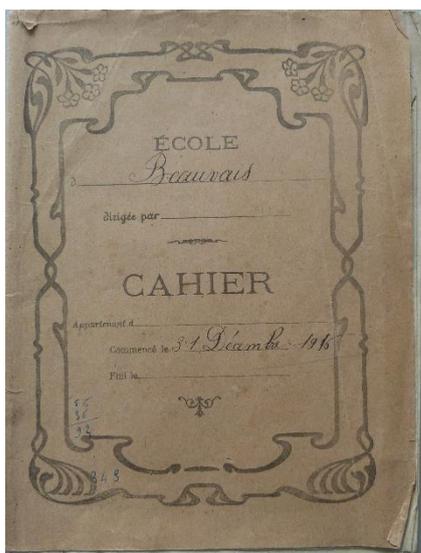
Le curé Rémy, qui est le responsable de publication, considère que la guerre est un châtement de Dieu, qui punit ainsi les hommes pour leur indifférence religieuse, leurs blasphèmes et leur non-respect du repos dominical. Dieu les avait avertis en faisant succéder une série de mauvaises récoltes mais il n'a pas été écouté. C'est pourquoi il a laissé éclater la guerre et le pape Pie X en est mort de chagrin. Dieu seul peut sauver la France si on lui demande pardon et implore son secours par des prières ferventes. Le curé note, qu'à la différence de Daix, les Fontainois, sont plus assidus à l'église depuis la mobilisation et qu'un autre espoir réside dans l'union qui s'est faite jour au plan national dès la déclaration de guerre. L'Allemagne ne doit pas pouvoir compter sur les divisions liées à l'antimilitarisme et aux persécutions religieuses qui ont fait notre faiblesse et qu'elle a peut-être attisées. Les catholiques français adhèrent à cette union en participant aux œuvres créées à l'occasion de la guerre afin d'apporter aux soldats les secours nécessaires. Les prêtres soldats sont engagés dans la lutte au nom de la foi et du sentiment patriotique. Privés de traitement par la loi de séparation des Églises et de l'État, impulsée par les francs-maçons au pouvoir, ils font leur devoir de patriote, souvent en héros, et se mettent au service des soldats pour les soutenir. Face à cette réalité, le curé fustige les campagnes calomnieuses des anticléricaux. On voit par ce texte que malgré l'union sacrée les passions demeurent.

Bibliothèque municipale d'étude de Dijon.

Papiers, correspondance et photographies de soldats – Réalités de la guerre.

CAHIER DE CAMPAGNE DE CHARLES DORNEAU, sergent au 29^{ème} RI, du 27 octobre 1915 au 22 mars 1916.

Cahier. Papier. Petit format.



SOUVENIRS D'UN COMBATTANT

27 octobre 1915 : Départ d'Autun à 6 heures. Retour au front. Je conduis un détachement de 80 hommes.

28 octobre : Chagny, Dijon, Is-sur-Tille, Neuf château.

29 octobre : Sorcy, arrivée à 6 heures du matin. En route pour Sorcy. Je laisse le fourrier pour s'occuper des bagages. Nous arrivons à Commercy à 10 heures du matin.

31 octobre 1915 : Commercy. Cantonnement à la caserne Oudinot. J'ai une chambre et rien à faire du tout. Nous attendons les ordres du régiment.

1^{er} novembre 1915 : Commercy. Je n'ai rien à faire. Je sors toute la journée. J'attends l'ordre de rejoindre le régiment.

2 novembre 1915 : Départ de Commercy à 5 heures matin. Arrivée à la Croix Saint-Jean à 10 heures. Je me présente au colonel qui me dit de retourner à mon ancienne compagnie : la 9^{ème}. Cela ne me sourit pas plus que cela. Je vais retrouver ma vieille brute. Je me rends aux cuisines qui sont à côté car je n'ai rien mangé. Je casse une croûte et reçois l'ordre de monter. Un agent de liaison m'accompagne car je n'y connais plus rien. Nous prenons le boyau. Au bout d'un quart d'heure, j'arrive au poste du commandant. Je n'insiste pas sur sa réception, mais je m'en rappellerai. Nous continuons. On m'introduit dans la cabane du vieux : nouvelle réception ! Celle-là je la conserverai tant que je vivrai. Un sous-lieutenant est avec lui, un nommé Rouer que j'ai connu comme aspirant : celui-là ne sera pas un copain pour moi, je l'ai vu du premier coup. Le vieux m'offre à manger les restes car ces messieurs ont fini de déjeuner. Je refuse et lui demande l'autorisation de gagner ma section. Je suis affecté à la 1^{ère} section, conduit par un agent de liaison. Je prends possession de ma cabane. Le secteur est assez tranquille. J'ai une baraque à peu près confortable. Il n'y a que les bombardements à craindre. Le froid commence à se faire sentir. Sale compagnie. Je suis ou à peu près comme un chien mais je vais réagir. Ce vieux ogre ne me fait pas rire.

3 novembre 1915 : 2^{ème} jour de tranchée. Le service consiste à prendre le quart à 4. Cela fait 6 heures de veille tant nuit que jour. Étant de quart, il faut constamment être dans la tranchée et il

faut y être car le vieux fait des rondes, la nuit ou le jour, quand la fantaisie lui en prend. Jusqu'à 2 heures de l'après-midi, calme. A 2h15, les nôtres commencent à envoyer des torpilles et les boches répondent. La séance dure jusqu'à 4 heures. Pas de pertes. La nuit est calme, à par la fusillade ordinaire.

4 novembre 1915. Journée calme. À 4 heures du soir, les boches tirent avec des obus en arrière. Il ne tombe rien vers nous.

5 novembre 1915 : Les boches nous envoient quelques obus. La tranchée est bonne et je connais la moitié de la compagnie.

6 novembre 1915 : C'est la vie de tranchée. Service monotone. Il n'y a même pas les repas pour se détendre. C'est plutôt une corvée pour moi. Le vieux cause tout le temps. Pas moyen de placer une parole.

7 novembre 1915 : Le commandant vient faire une ronde. Je le salue. Ma tranchée est propre donc il n'a rien à me dire.

8 novembre 1915 : Calme plat, partout. Je suis commandé pour surveiller une équipe qui travaille à un boyau. Vers 11 heures du soir, les boches nous bombardent. On se couche dans le boyau et là, on attend passer l'averse. Pas de pertes.

9 novembre 1915 : Les obus tombent pas loin de mon abri. Les pièces françaises répondent aux boches. Cela fait un chambard de tous les diables. A 2h 30, les boches nous passent une séance d'obus en première. Tranchées, boyaux, cabanes, tout saute, cela dure jusqu'à 5 heures. Nous avons du travail pour la nuit prochaine. On ne pourra même pas finir. Toute la nuit du 9, nous avons travaillé à rétablir les boyaux, ce n'est pas fini, mais on peut passer.

10 novembre. Nous sommes relevés par le 13^{ème}. Nous allons pour 4 jours à Pont-sur-Meuse. A 12 h soir, on prend le boyau, en colonne par un, sans un mot. Ce n'est pas loin, 4 jours, mais malgré cela nous sommes contents. Nous arrivons à Pont à 7 heures du matin. Le fourbi à préparer, une demi-heure après tout est fini. J'ai une chambre avec un petit lit et, chose appréciable, une cheminée. Mon ordonnance se débrouille pour trouver du bois et me faire du feu car il ne fait pas chaud. J'ai passé une bonne nuit. Les hommes se nettoient. Cela fait que nous n'avons pas grand-chose à faire. Le vieux nous fait passer des revues. C'est déjà le 3^{ème} jour. Après on remonte.

Brunet, un sous-lieutenant, arrive du dépôt. Il est affecté à la 9^{ème}. Dans le temps, c'était une de mes connaissances. Maintenant je ne sais. Demain, nous remontons.

14 novembre 1915 : Départ de Pont-sur-Meuse. Une heure du matin. Nous avons relevé. Tout le monde est en place à 4 heures du matin.

15 novembre : Journée à peu près calme. À 3 heures du soir, les boches nous passent la séance habituelle. Il fait un froid de loup. Les types font du feu dans la tranchée.

16 novembre : Vie ordinaire de tranchée. Je bois, je mange. Le quart. Les heures de liberté, écriture ou sommeil. Voilà la vie de taupes que nous menons.

17 novembre : À 3 heures, bombardement de la part des boches. Pas de pertes. La tranchée est en l'air. Gare le boulot pour la nuit !

19 novembre : En ligne. Journée calme. Il fait froid.

20 novembre : Nous occupons le secteur à droite de la pioche. Tranquille sauf un boyau qui est enfilé par le 88, il faut s'en méfier.

21-22-23-24 novembre : Secteur relativement calme. De temps à autre une série de bombardements mais pas beaucoup de pertes. La nuit, fusillade et bataille à la grenade. Cela fait un chambard de tous les diables. Il fait un froid à ne pas tenir.

25-26-27 novembre : Repos à Pont-sur-Meuse. Village bien ravitaillé. J'ai une chambre avec Rouer. Comme le lit est trop petit, il couche sur le parquet.

28 – 29 novembre : Pont-sur-Meuse. Nous remontons en ligne demain matin car à présent la relève se fait au petit jour.

30 novembre : Secteur à gauche de la Vaux Ferry. Vers 2 heures, bombardement. J'ai un homme de blessé grièvement à côté de ma baraque.

1^{er} 2 décembre : Toujours le même fourbi, la matinée est à peu près tranquille. Le soir, bombardement.

3-4-5-6-7-8-9-10-11 décembre : Toute la journée, pluie, neige, triste temps. Nous sommes dans l'eau jusqu'à mi-jambe. Avec la pluie sur le dos, c'est intéressant. La tranchée, sous l'action de la pluie, s'éboule. C'est une sale terre grasse. Les pans de la capote frottent après cela. On traîne 6 kilos de boue. D'ailleurs, on n'y fait plus attention. Les mains, la figure tout disparaît sous une couche de boue. Les chaussures sont trempées. Je voudrais bien voir les types du centre à notre place.

12 décembre : Pluie, neige. La tranchée éboulée, il faut la réparer. Les boches, en nous voyant travailler, nous saluent par une tournée de coups de fusil.

13 décembre : Bombardement à notre droite par les boches, ce secteur se nomme la Tête à vache. Nous sommes un peu plus hauts qu'eux. Qu'est-ce qu'ils leur passent comme obus, torpilles. Les nôtres répondent faiblement. Leurs tranchées disparaissent sous une fumée noire. Les pauvres qui sont là-dessous. Il ne tombe rien vers nous.

14 décembre : Calme plat. Il fait beau temps. Pourvu que ça dure.

15 décembre : Nous sommes en renfort, légèrement en arrière. Il a fallu vider toutes les baraques. Elles étaient pleines d'eau. Voilà deux jours qu'il fait beau. On est trempé. Nous allons peut-être pouvoir nous sécher.

16 décembre : Toujours en renfort de la compagnie. Je fais travailler mes hommes.

17-18-19 décembre : En ligne, c'est assez calme, à part quelques coups de 88. Il tombe un brouillard qui vous mouille autant que de la vraie pluie.

20 décembre : Mauvais temps. Les boches nous passent une séance d'obus. Pas de pertes. Mais ils nous démolissent un boyau qu'il faudra réparer cette nuit.

21 décembre : Je suis en réserve pour deux jours. J'ai une assez bonne baraque. Heureusement, car la neige tombe à gros flocons

22 décembre : Toujours le mauvais temps et les obus boches. Ce soir, je retourne en ligne.

23-24 décembre : En ligne. Calme plat, mais la pluie a succédé à la neige. Il y a de 20 à 50 cm d'eau dans les tranchées. Je me demande comment on fait pour vivre là-dedans. La tranchée éboulée, il faut la réparer malgré la pluie car il n'y en aurait bientôt plus. Je n'ai pas d'abri. J'ai installé mon quartier général dans une sape où il y a 60 centimètres de boue. À l'aide d'une planche, mon ordonnance m'a fait une espèce d'estrade. Je m'allonge là-dessus. Il n'y a que mes pieds qui trempent dans la boue. C'est déjà un résultat.

25-26-27 décembre. Noël. Nous sommes relevés. Arrivée à Pont-sur-Meuse vers 8 heures du matin. Léger supplément pour fêter Noël.

28 décembre. Toujours à Pont. Nous remontons ce soir.

29 décembre : La Vaux Ferry. Tranchée de soutien. Nous sommes en renfort. À 9 heures, les boches nous sonnent un bombardement en première classe. Rien qu'avec de gros obus. Il dure jusqu'à 11 h 30. La soupe est retardée. Les cuistos se sont arrêtés en route. Ces sauvages ne veulent pas nous laisser manger la soupe. Vers 11 h 30, on peut mettre le nez dehors. Il y a de joli travail mais pas de pertes heureusement. Nous avons pour nous occuper la nuit prochaine.

30 décembre : À peu près calme. Nous réparons les boyaux la nuit. De temps en temps, les boches nous saluent avec du 77. Jusqu'à 10 heures quelques torpilles et obus. Rouer va en permission. J'ai mal à l'estomac mais ce n'est rien, cela passera.

31 décembre : À peu près calme. Demain nous passons en première ligne. Je suis allé reconnaître mon emplacement. Comme cabane, j'ai un trou comme un renard.

1^{er} janvier 1916 : Nous sommes arrivés en première ligne ce matin à 7 heures. Il y a environ 200m de boyau pour aller d'où nous venons. Les boches nous souhaitent la bonne année à coup d'obus. Ces cochons n'arrêtent pas ! C'est à cause du 1^{er} de l'an. Petit déjeuner supplémentaire pour marquer le jour.

2 janvier : les boches ont un canon de 88 qui enfile une portion de ma tranchée. À 10 h 30, au moment où j'allais manger dans la baraque du vieux, ils ont commencé par faire un barrage. J'ai juste le temps de me plaquer dans la tranchée. J'y suis resté une demi-heure. J'ai appelé Brunet en passant, qui avait été obligé de rentrer.

3 janvier 1916 : Je viens de perdre un bon soldat. Delbèque, qui faisait un carton avec un boche. Il vient de recevoir une balle en plein front. Bombardement des Français. Les boches répondent. Il ne tombe rien vers nous.

4 janvier : Journée à peu près calme sur notre front. Les boches bombardent à notre droite et des gros. Les éclats reviennent jusque vers nous. Demain, nous descendons aux abris de Croix Saint-Jean. Nous sommes sales comme des gorets. L'artillerie française répond.

5 janvier : Croix Saint-Jean. La compagnie est en réserve. Nous avons une baraque dans laquelle il ne pleut pas. Dehors, temps épouvantable. Pluie à grosses gouttes.

6 janvier : Toujours la pluie. Il doit faire bon dans les tranchées. Vers nous, il ne pleut pas dans la baraque mais dehors, quelle boue ! On ne peut sortir.

7 janvier : La pluie est arrêtée. Je vois Bourchel et Chevalier.

8 janvier : Nous remontons en ligne ce soir.

9 janvier : En première ligne, la tranchée paraît bonne. C'est signe que les obus n'y tombent pas trop. Il est vrai que cela peut changer. L'artillerie française donne. Elle tape en plein dans les tranchées boches. Nous voyons des planches, des morceaux de chiffons monter en l'air. Il doit bien y avoir quelques boches de talés.

10 janvier : J'ai une bonne baraque mais les boches minent. Ils sont en plein dessous. À chaque coup de mine, le tuyau de poêle se démanche. La table ou l'espèce de table fait un bond. Tant que je les entendrai travailler, ça ira bien, mais c'est le jour que je ne les entendrai plus : gare le saut. Peut-être serai-je parti ? C'est un autre qui sautera à ma place. Vers deux heures, ils nous envoient des torpilles mais ça tombe en arrière.

11 janvier : Violent bombardement depuis une heure jusqu'à 5 heures. Les boyaux et une partie de la tranchée sont comblés. Heureusement que tout était évacué. Le vieux avait quitté sa baraque. Elle est effondrée. À 5 heures du soir, on peut sortir. Quel travail ! Il n'y a plus de boyau. 3 artilleurs qui font marcher le crapouillot sont ensevelis. Le capitaine prend la direction des travaux et refuse l'aide de B. et la mienne. Je dis à B : Voilà le vieux qui veut gagner sa croix de guerre. En effet, il a trouvé le moyen de se faire citer en portant : « violent bombardement et feux de mousqueterie » mais à cette heure-là, tout était fini. Nous deux B, nous mangeons tous les deux et on retourne en tranchée. Si les boches attaquent, il y aura quelqu'un.

12 janvier 1916 : Je suis convoqué pour aller témoigner au conseil de guerre. Je pars à midi avec Frère car il doit y avoir bombardement des nôtres à la maison Blanche. Bombardement retardé. Il est venu une légume de Paris, alors il ne faut pas bousculer les Boches car ils pourraient répondre. Ce bombardement est remis à demain. J'apprends cela en passant dans les bois de Boncourt. Il y a des 120 installés en rase campagne. Ils vont donner une séance et repartir aussitôt après. Pour cet après-midi, il y a contrordre. Arrivée à Commercy à 3 h. Nous retenons une chambre. Le soir, bon dîner à l'hôtel.

13 janvier : Commercy. Je vais témoigner au conseil de guerre à 8 h. A 9 h tout est terminé. Je soulage le type au lieu de le charger. Il s'en tire avec deux ans (abandon de poste, ivresse manifeste). Ce n'est pas trop cher. Nous partons à 3 h. Arrivée pour la soupe.

14 janvier : En renfort. Journée calme.

15 janvier : Toujours le calme. On parle vaguement de la relève. Je me mets à faire des bagues mais je ne suis pas fort.

16 janvier : Bombardement qui a pour résultat de nous balancer nos boyaux. Pas de perte.

17 janvier : En 1^{ère} ligne. Les boches nous passent une tournée d'obus et on appelle ça un secteur tranquille ! Toujours pas de perte. C'est une chance.

18 janvier : À peu près calme. Nous sommes relevés par le 134. Je reste avec le vieux pour passer les consignes. Tout est calme. Le 134 a une sale popote. Cela ne vaut pas la nôtre. Le lieutenant qui me remplace loge dans mon trou. Comme il n'y a qu'une seule couchette, on l'emploie chacun notre tour. Il faut se mettre à quatre pattes pour entrer dans ce trou.

19 janvier 1916 : Je veille une partie de la nuit car l'autre est couché et je trouve le moyen de laisser mon couteau dans la guitoune. Nous partons à 4 h. Arrivée à la Croix Saint-Jean. Les capitaines montent à cheval. Moi, j'emmène le détachement composé de sous-officiers et de caporaux. Nous

filons sur Boncourt où nous sommes. 7 h du matin. Il pleut. Je leur donne rendez-vous à la sortie du village. J'entre dans une maison avec Camille et on casse une bonne omelette. À 8 heures, en route pour Commercy et Ville d'Issey. Il pleut à verse. Léger arrêt à Commercy. Arrivée à Issey à 11 h. J'ai une chambre chez de braves vieux tout perclus de rhumatismes. Je m'en fous : le lit est bon.

20 janvier : Nettoyage. Revue des vivres. Il pleut. Triste temps.

21 janvier : Commencement de l'exercice. Brunet vient avec nous.

22-23 janvier : Repos à Issey. Les deux autres bataillons sont à Ville à 2 km de là.

24-25-26-27-28 janvier : Comme distraction, le soir nous allons écouter la musique. Le pays n'est pas brillant. Enfin, il est bien ravitaillé : c'est le principal et nous sommes loin du canon. Il y a bien la Meuse qui passe ici mais je n'ai pas d'engin pour pêcher. Sans cela il y aurait à frire.

29 - 30 janvier : Exercice. On parle vaguement d'aller travailler à Lérrouville.

31 janvier : Caserne de Lérrouville. Nous avons fait l'étape de nuit car les boches tirent de temps à autres sur les casernes.

1^{er} février : Nous sommes allés avec le vieux faire la reconnaissance du travail près de Sampigny (tranchées ou plutôt ébauche de tranchée).

2 février : Toujours aux travaux. Ce soir, les boches nous ont envoyé 3 obus qui sont tombés à 500 m de nous.

3 février : Nous ne travaillons plus. On part demain, vers une heure du matin, pour Lavallée ou le camp de Belrain.

4 février : Étape de 35 km. Cela commence à compter. Arrivée à 2 h à Lévoncourt. C'est Brunet qui a fait le cantonnement. Nous sommes biens logés. Belle chambre, seul.

5 février : Repos à Lévoncourt.

6-7-8 février : Exercice. Le vieux part en permission. C'est Brunet qui commande la compagnie. 10 jours de vacances.

9 février : Exercices tous les jours.

10-11-12-13 février : Nous allons à Blondeau puis à Lavallée qui est à 3 km de nous. Morlon se trouve là. Nous en profitons pour sucer une bonne bouteille en parlant d'Autun.

15 février : Nous allons faire des manœuvres au camp de Belrain, à une douzaine de kilomètres de chez nous. On rentre tous les soirs au cantonnement.

15 février : Lévoncourt. Exercices.

17 février : Manœuvres au camp de Belrain. Pluie, neige, froid. Nous restons 3 heures à la même place. Comme nous sommes au milieu d'un bois, on en profite pour faire du feu.

17 février : Lévoncourt.

18 février : Exercice

19 février : Idem

20 février : Mon tour de permission approche. Le vieux est rentré. Il nous apporte des huitres de Bar-le-Duc.

21 février 1916 : Voici que ça commence à aller mal. Des bruits rapportés par les civils circulent que les Boches attaquent Verdun. Nous sommes alertés pour la nuit. Les hommes couchent avec les sacs faits. Les cantines sont chargées. Je crois que ma pauvre permission est bien malade.

22 février : Nouvelle alerte. Cette fois-ci, c'est sérieux. Départ de Lévoncourt à deux heures, après-midi. J'emmène la compagnie. Le vieux est parti en avant avec son tréteau. Nous ignorons où nous allons. À 4 heures, nous traversons l'important village de Pierrefitte. À 9 heures, il fait une nuit noire et il y a de la neige sur la route. Nous arrivons à Layaimex, triste patelin. Les permissions sont supprimées. Ce sera mon tour une autre fois. Il paraît que ça ne va pas du côté de Verdun. Le canon tonne à toute volée. Nous allons probablement être de la fête.

24 février : Reconnaissance du secteur à occuper en cas d'attaque. Je vais reconnaître un secteur pour couper du bois. À 3 kilomètres du pays, le canon tonne sans arrêt. À 5 heures, nous nous mettons à table. 5 h 30, ordre de départ. À 6 heures, nous nous mettons en route. À 8 h 50, nous arrivons à Vormley, village bombardé par les boches mais pas encore complètement évacué. Nous logeons deux officiers ensemble. : Rouer et moi. La chambre est bien mais on ne peut se déshabiller. Il tombe des obus toute la nuit à droite et à gauche de notre maison. Le proprio est resté avec sa

femme, une fille et un garçon. Pauvres gens, je les plains. Les correspondances sont arrêtées. Pas de lettre depuis 3 jours. Canonnade formidable sur Verdun et cela gagne la plaine de la Voëvre. Tout est en feu.

25 février : La neige tombe. Les obus passent au-dessus du village. Il en tombe bien quelques-uns sur le patelin. Mon ordonnance s'est débrouillée. Il m'a trouvé du bois. J'ai un bon feu. Brunet vient me voir. Nous buvons une bonne bouteille. Il n'y en aura pas longtemps. Les civils commencent à partir. Pas de lettres et pas de nouvelles. Nous entendons le canon. Les boches canardent le fort de Troyon situé à 4 kilomètres à vol d'oiseau. J'écris quand même. Peut-être cette lettre arrivera-t-elle ?

26 février 1916 : Nuit agitée. Les boches bombardent le village à tour de bras. Le plus simple est de rester dans sa chambre. C'est ce que je fais. J'entends les proprios à côté qui se lèvent à chaque moment. Les pauvres gens. Il y a même un moment vers une heure, ils descendent à la cave. Nous ne bougeons pas.

À 11 heures, les boches recommencent à bombarder. Cela tombe à 10 mètres de chez moi. Les vaches ! Pas de lettre. Un avion boche vient voir. Les Français tirent dessus. Toujours le froid et la neige.

27 février 1916 : À 7 heures du matin, nous sommes alertés. Départ 10 heures. Direction Genicourt où nous arrivons à 2 heures du soir. La neige tombe. En passant sur le pont de Villers (Meuse), les boches nous passent une tournée d'obus. Pas de pertes.

28 février : Genicourt. Nous avons un lit nous deux Rouer. Nous passons une bonne nuit. Le village est bombardé du côté de Meuse. Il ne tombe rien vers nous. J'ai vu Brunet. Il paraît que nous n'allons pas moisir ici. À 4 h 30, l'ordre de départ arrive. Il faut qu'à 5 heures nous ayons commencé le mouvement, direction Rupt en Voëvre. On arrive vers 10 heures. Le pays est à moitié démoli et presque évacué. Il ne reste plus qu'une dizaine de civils : des vieux. Le fourrier distribue les cantonnements. Une demi-heure après, alerte. On s'attend à partir cette nuit. Il faut coucher équipé et sans couverture. Je m'enroule dans ma pèlerine et collé à côté de mon ordonnance, on roupille tant bien que mal.

29 février : Rupt-en-Voëvre : La nuit s'est passée tranquille. Nous ne faisons rien car on sent que nous n'allons pas rester bien longtemps ici. Du côté de Verdun, la canonnade fait rage. À 11 heures du matin, les capitaines vont en auto reconnaître un secteur. J'ai entendu murmurer que le départ était pour ce soir. Je tâche de m'allonger sur le parquet et roupiller un peu. 4 heures du soir, trois compagnies partent à 5 heures, pour occuper la ferme d'Ablonville à 5 kilomètres d'ici. Notre compagnie part.

1^{er} mars : Cantonnés à Ablonville. Très bon logis. On peut faire du feu. Nous allons travailler aux tranchées de 2^{ème} ligne, à 600 mètres de là, avec tout notre fourniment. Nous sommes toujours prêts à partir.

2 mars : Ferme d'Ablonville. Passé une bonne nuit. Toute la journée au travail. Un canard qui circule que nous allons monter en ligne ce soir. Il n'y a pas d'ordres. Le trésor est venu nous payer la solde.

3 mars : Ablonville. Le canon tonne sans arrêt.

4 mars : Au travail.

5 mars : L'artillerie française tire à toute vitesse.

6 mars : Nous apprenons la prise de Manheule par les boches.

7 mars : Ce matin, l'artillerie française donnait à fond de brise. Prise de Fresnes en Voëvre par les Boches.

8 mars : Ablonville. Demain nous changeons de travail. Le 2^{ème} bataillon vient d'arriver à Rupt et prend notre place.

9 mars : Nous allons travailler au carrefour de Barnathan. Il fait mauvais : neige, pluie. Nous aurons fini le boulot commandé à une heure. À deux heures arrive l'ordre de se rendre immédiatement aux Trois Jurées. Nous y sommes à 4 heures. Jusqu'à 7 heures, on reste les pieds dans la neige et la flotte sur le dos. Rouer va chercher les havresacs qui sont restés à Ablonville. Vers 7 h 30, nous dégotons une cabane en place. On s'installe dedans. Nous sommes encadrés par de l'artillerie qui tire sans discontinuer. Quel vacarme ! Les obus passent à droite, à gauche, au-dessus de nos têtes

et les boches répondent par des gros qui tombent pas loin. Si jamais il en arrive un dans la baraque, nous allons tous être vidés en premier. Mais il y a bien de la place à côté.

10 mars : Les Trois Jurées. À 6 heures, je pars avec les trois autres chefs de section pour aller reconnaître des travaux à la cote 341. Au carrefour des Trois Jurées, nous sommes pris dans un tir de barrage avec du 210 et du 150. Pas de mal. C'est de la veine mais nous avons piqué un pas de gymnastique de 2 kilomètres. L'adjudant est perdu. Pourvu qu'il ne l'ait pas tué. La compagnie arrive. Comme il n'y a pas d'outils, je retourne en chercher aux Trois Jurées. Je trouve la 11^{ème} qui est restée en carafe au milieu de la route. Perdue, elle ne sait pas où elle est. La route n'est pas sûre. Nous travaillons jusqu'à deux heures du matin passées. Le capitaine, le pauvre Javouel, est rudement ennuyé. Je passe en pressant l'allure. Si ça venait à crapouiller, la route n'est pas sûre. Nous travaillons jusqu'à deux heures du matin. Rentrée aux Trois Jurées à 5 heures du matin.

11 Mars : Départ à 2 heures pour la cote 319. Nous allons occuper le secteur où nous avons travaillé hier. Ce secteur se trouve en avant de Ménil-sous-les-Côtes, village évacué et bombardé. Nous sommes en deuxième position. De là, nous voyons très bien les Épargés, Fresnes en Voëvre, Manheule et même Étain. Le soir nous voyons tous les hauts-fourneaux du Bassin de Bruey, même les trains boches. La distance est trop grande pour que l'artillerie française puisse donner, alors les boches nous narguent depuis là. Cela ne les empêche pas de nous envoyer des obus. J'ai une baraque assez bonne.

12 mars 1916 : Cote 341. Je suis détaché avec huit hommes pour garder une mitrailleuse et un ravin. En cas d'attaque, consigne : résister jusqu'au dernier. Les obus nous passent au-dessus de la tête mais vont plus loin. Nous voyons le bombardement des Épargés. Qu'est-ce que les boches leur passent !

13 mars : Nous travaillons la nuit. La journée, il ne faut pas se montrer car si on voit bien, on est bien vu aussi. Les oiseaux chantent : c'est le printemps. Il faut qu'ils aient du courage pour rester dans un enfer pareil. À notre gauche, du côté de Verdun, ça barde terriblement. Vers nous, quelques obus, mais ce n'est rien. Ce qui nous manque c'est le ravitaillement. Les boches bombardent Ménil-sous-les Côtes et la Côte de la Hure. On n'aperçoit plus qu'une fumée noire. Qu'est-ce qui tombe dessus !

15 mars. Nous sommes relevés et retournons au carrefour des Trois Jurées. J'aimerais autant rester ici car là-bas, le coin n'est pas fameux.

16 mars : les Trois Jurées. Les oiseaux chantent et les obus semant la mort tombent. Contraste. La compagnie va travailler la nuit. Les obus nous approchent de plus en plus. On parle que nous allons relever aux Épargés. J'ai vu des types du 51^e. Le coin n'est pas bon. Vers une heure, violent bombardement. Nos pièces tirent à toute volée. Nous sommes alertés et prêts à monter. Vers 2 heures, cela a l'air de se calmer. Reçu lettre du 12. Ai réceptionné mandat.

17 mars : Nous avons passé une nuit à peu près. La compagnie est allée travailler à la côte 319. Je suis resté comme officier de jour. Rouer est légèrement blessé à la jambe (éclat d'obus). Forte canonnade sur côté d'Apremont.

18 mars 1916 : Tranchés aux Épargés. Point C. Secteur épouvantable. Obus, torpilles, grenades. Impossible de sortir. La journée, l'entrée de ma sape est bouchée. Les bouteilles tombent en plein devant. La tranchée est comblée sur une longueur de 50 m. Je n'ai plus de communication avec la compagnie. Si jamais il y avait une attaque, je serai propre.

19 mars : Les boches viennent de nous passer une dégelée d'obus, de grenades et de torpilles. La séance se termine à 4 h 30. Pour aller miner, on est obligé de se mettre à quatre pattes. La mienne n'est pas très solide. L'entrée a 50 cm de hauteur. À 6 heures, je mets mes types en place et je commande le travail. Il faut bien car la tranchée n'existe plus. À 11 h 30, la dégelée réglementaire commence. Deux morts et trois blessés dans ma section. Les cochons. Le travail est à moitié fait si jamais il y avait une attaque. Mes hommes ne veulent plus rester dans la tranchée. Il faut que je les oblige. Ça n'arrête pas de tomber. À chaque moment, je manque de me faire vider.

20 mars 1916 : Jusqu'à 11 heures, il n'y a pas grand-chose. À 11 heures, le canardage commence. Bombardement effrayant. La sape est bouchée trois fois. Si cela continue, nous allons crever là-dedans. Aussitôt la nuit, je fais sortir mes types revolver en main. Ils ne veulent plus rien savoir.

Fait à Nolay, 2 février 1917.

21 mars 1916 : À partir de minuit, les Allemands nous envoient des torpilles et des grenades à tige. Il n'y fait pas bon. Les types ne veulent même plus rester en ligne. Il faut les forcer. Le jour s'amène péniblement. De 7 heures à 2 heures, à peu près calme. La journée, nous sommes dans la sape. Il ne faut pas se montrer. À 2 h 30, reprise du bombardement, obus de gros calibre, torpilles. Tout tremble dans la sape mais, par une chance extraordinaire, il n'en tombe pas dessus. Je suis de quart, de minuit à 6 heures. Bon boulot. Toute la nuit, torpille, grenade à fusil. Pour faire mon service, je tâche de passer entre deux rafales. 2 morts et 3 blessés dans ma section. C'est un triste coin. Encore trois jours et nous descendrons.

22 mars 1916 : Jusqu'à 3 h 30, calme à peu près plat. 3 h 30, le bal commence et ça donne. Une torpille tombe au milieu de la sape et casse deux étais. Heureusement qu'il n'y avait personne à cet endroit. Si cela continue, nous allons tous y rester. À 4 h 30, je passe entre deux rafales et descend chez le capitaine. Il m'apprend que nous serons relevés à 9 heures. Bonne nouvelle. À 11 heures, la relève s'amène. On fait vite pour passer la consigne car les boches ne vont pas tarder à canarder. Nous descendons en 2^{ème} ligne. Il y tombe des obus mais il n'y a pas de saletés comme les torpilles, grenades à fusil. À peine sommes-nous arrivés aux abris que la danse commence en haut. Gare aux copains qui nous ont relevés ! Nous, nous sommes tirés d'affaire.

Prêt de Marc BESSET.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. - Art des tranchées.

CANNE DE POILU.

Objet. Bois, cuir, laiton, fer. L : 94,5 cm.



Entre les assauts, la vie quotidienne dans les tranchées ou dans les campements à l'arrière est plutôt monotone. Pour lutter contre l'ennui, la lassitude et la mélancolie, les poilus passent leur temps comme ils peuvent : ils entretiennent leur équipement, nettoient et réparent leurs vêtements, écrivent, lisent, jouent aux cartes, font du sport, confectionnent de petits objets... Pour les ouvriers et les paysans, fabriquer soi-même une canne était un usage courant au début du XX^e siècle. Il suffisait de trouver une branche et pour la travailler d'avoir un bon couteau.

Ces cannes étaient utiles aux hommes de troupe comme aux officiers pour leur servir d'appui. Elles les aidaient à marcher car les régiments avançaient, reculaient, parcourant des kilomètres et les pieds étaient meurtris. Dans les tranchées, c'est souvent grâce à sa canne ou à son bâton que le soldat pouvait réussir à s'extirper de la boue qui retenait, aspirait, emprisonnait. Durant la Grande Guerre de très nombreux soldats avaient donc une canne mais ce n'était pas un objet réglementaire. Dans l'armée française, seules les troupes alpines possédaient des bâtons ou des cannes simples. Les longues marches et les manœuvres dans les montagnes en expliquaient la présence et l'utilité.

En bois ouvragé, les cannes datant de la Grande Guerre, confectionnées pour tromper l'ennui et retrouver un lien avec le monde d'avant, sont souvent des œuvres d'art et chaque création affirme une personnalité. Ici, l'esthétique est soignée. Le bâton s'orne de manière distincte d'un pommeau renflé, gainé et clouté. Une dragonne permet d'accrocher la canne. Le motif courant du serpent sculpté s'enroule autour du fût, lui donnant un aspect torsadé, tandis qu'un lézard achève de l'habiller. À l'extrémité inférieure, la fêrue ou embout, en forme de pique, est en métal. Avec l'emploi de vernis et de couleur, cette canne était sans doute plus décorative qu'utilitaire.

Collection particulière.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. - Soldats : équipement.

CANON DE 75 DE LA DEUXIÈME BATTERIE DU 48^{ÈME} RÉGIMENT D'ARTILLERIE DE CAMPAGNE.
Photographie. Papier.

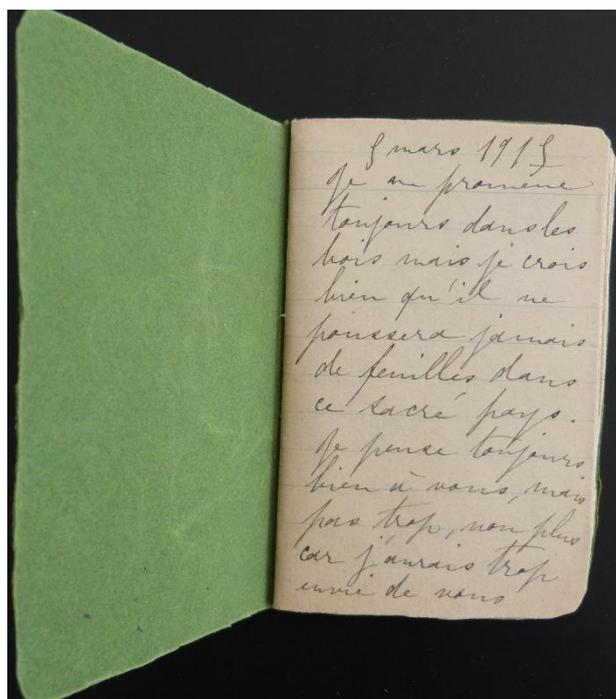
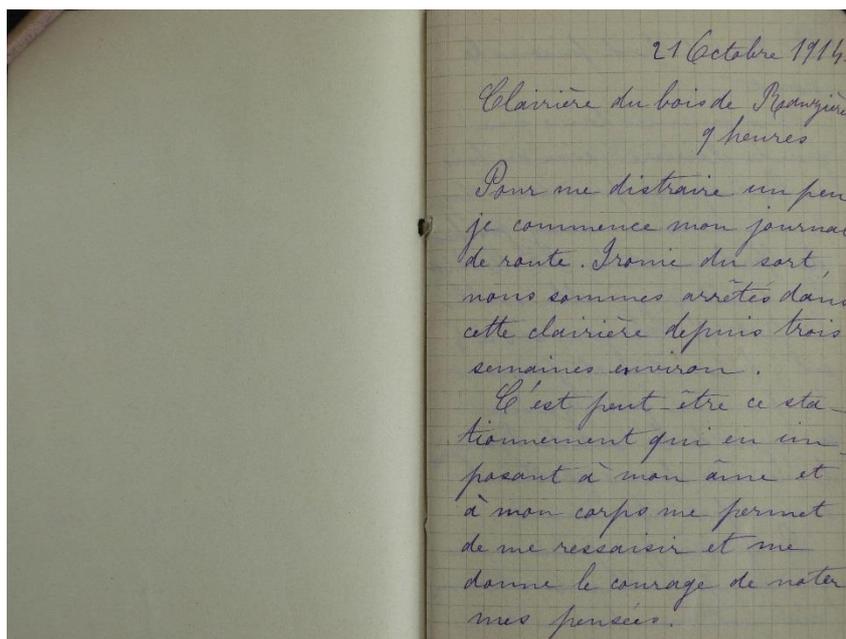


Prêt de Jean-Claude COLSON.

Papiers, correspondance et photographies de soldats. - Réalités de la guerre.

CARNETS DES LETTRES DE ROBERT LÉVÊQUE, classe 1908, sergent téléphoniste au 27^{ème} RI, mort pour la France le 6 avril 1915 à Commercy dans la Meuse : les lettres envoyées à sa mère et recopiées par elle-même permettent de suivre l'itinéraire de Robert Lévêque en 1914 jusqu'à son décès en 1915.

Carnets. Papier.



Prêt d'Olivier RENAUT.

Papiers, correspondance et photographies de soldats. – Commémoration.

CARTE DU COMBATTANT BERNARD EUGÈNE NICOLLE, 1935.

Carte. Papier fort. 11,5 cm X l : 7,7 cm.



Cette carte du combattant a été délivrée à Eugène Bernard Nicolle, en 1935, pour 5 ans, par le comité départemental de la Côte-d'Or de l'Office national des mutilés, combattants et victimes de la guerre.

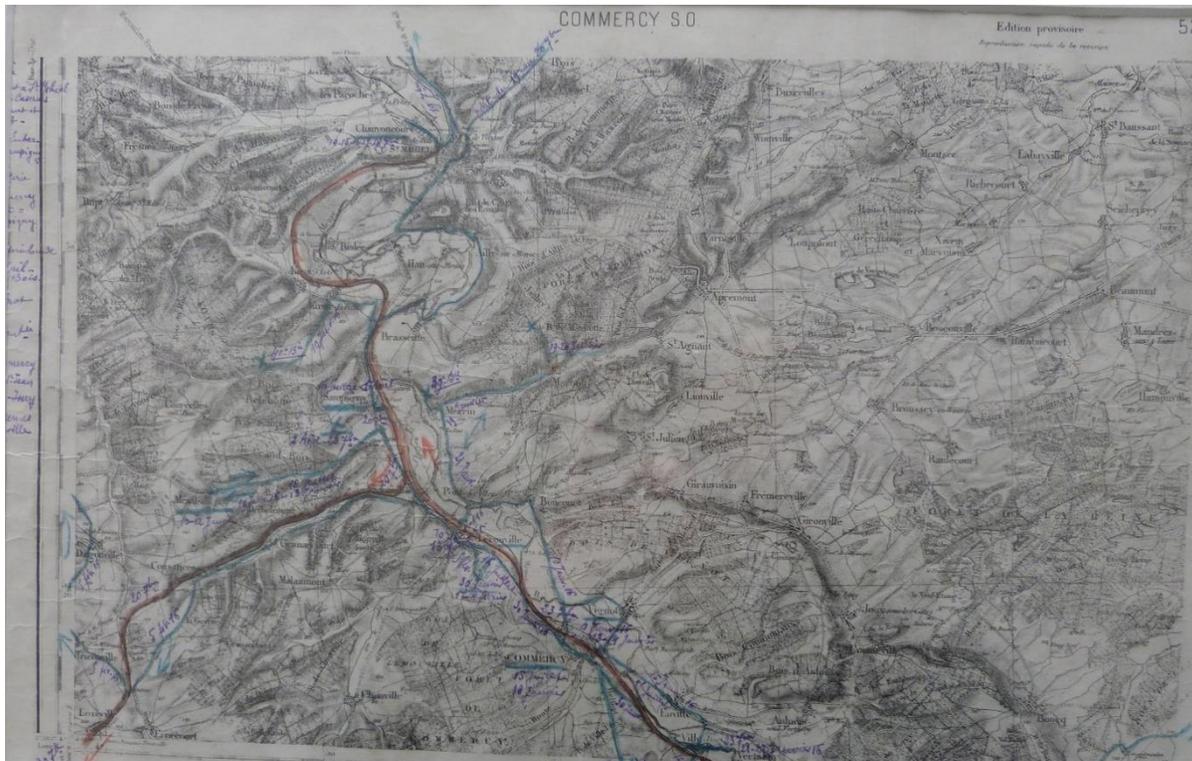
Les cartes du combattant ont été créées en 1926 pour les mobilisés ayant participé au conflit de 1914-1918. Le titulaire d'une telle carte était autorisé à porter les insignes de la Croix du Combattant. Il bénéficiait d'avantages (retraite, certains transports gratuits sous conditions d'âge).

Prêt de Marie-Noëlle NICOLLE.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. - Soldat : équipement.

CARTE D'ÉTAT-MAJOR DU SECTEUR DE COMMERCY-BAR LE DUC permettant de suivre le soldat Charles Dorneau pendant la guerre.

Carte géographique. Papier. 54 cm x 34 cm.

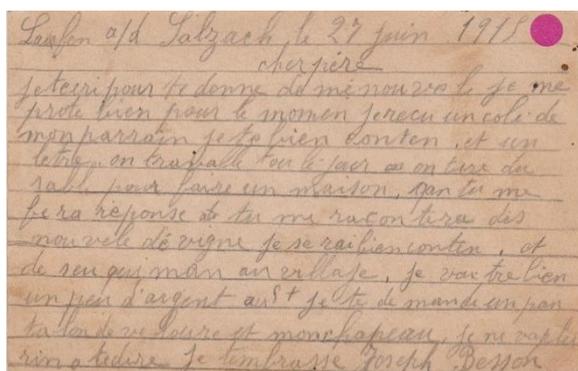


Prêt de Marc BESSET.

Papiers, correspondance et photographies de soldats. - Réalités de la guerre.

CARTE POSTALE DU PRISONNIER DE GUERRE JOSEPH BESSON À SON PÈRE, 27 juin 1915.

Carte postale. Papier fort. 14 cm x 9,5 cm.



Joseph Besson est l'un des 340 prisonniers français détenus au camp-prison de Laufen-sur-Salzbach, en Bavière, au Nord-ouest de Salzbourg, à proximité immédiate de la frontière austro-hongroise.

Le 27 juin 1915, il écrit à son père, qui habite Frasne dans le Jura. Il tire des lignes pour écrire droit et son écriture laborieuse est souvent phonétique. Il dit qu'il va bien, que son travail consiste à extraire du sable pour la construction d'une maison. Il demande des nouvelles des vignes et du village. Il est content d'avoir reçu un colis de son parrain, souhaiterait qu'on lui envoie de l'argent, un pantalon de velours et son chapeau.

Les prisonniers de guerre peuvent échanger une correspondance avec leur famille et leurs amis, recevoir et envoyer des colis jusqu'à 5 kg ainsi que des mandats, grâce à un accord intervenu entre les gouvernements et les pays belligérants et à la bonne volonté du gouvernement de pays neutres.

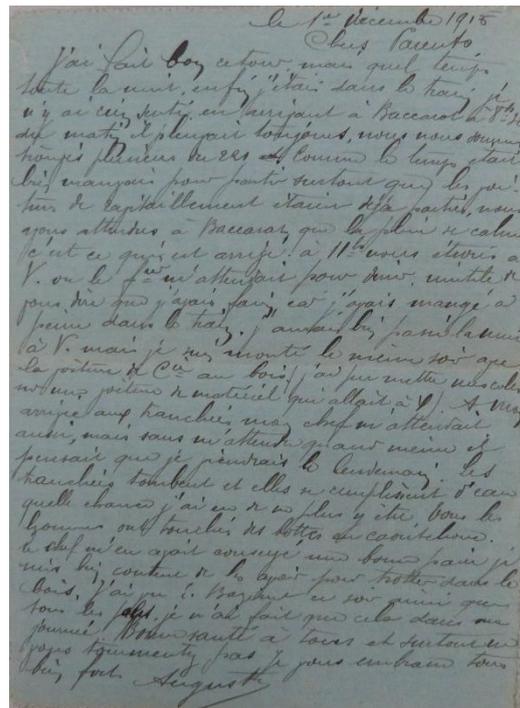
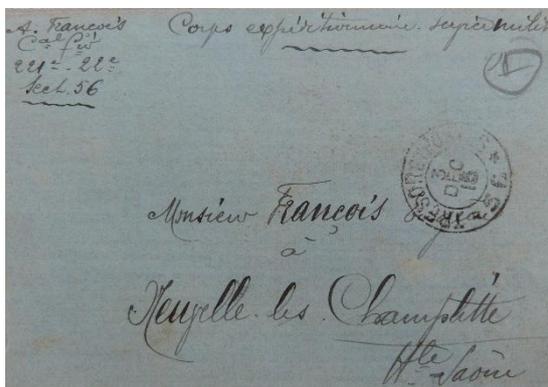
Entre la France et l'Allemagne, la voie normale d'acheminement du courrier est la Suisse qui aide au transport des envois postaux sans aucune indemnité. 17 bureaux et agences de renseignements, établis dans les pays neutres et belligérants, dont 6 en France sont autorisés à recevoir, expédier ou réexpédier, en franchise, toutes les correspondances, colis et mandats internationaux concernant les prisonniers de guerre. Dès les premiers jours d'octobre 1914, c'est à Besançon et à Pontarlier que s'opèrent le transit des mandats, le tri et le contrôle de la correspondance, celui des paquets postaux expédiés de France et d'Allemagne aux prisonniers des deux pays. Le bureau chargé de leur réexpédition est à Berne. Les colis sont tous acheminés par la gare de Genève-Cornavin

Prêt de Claude JEANMICHEL.

Papiers, correspondance et photographies de soldats. - Réalités de la guerre.

CARTE POSTALE DU CAPORAL FOURRIER AU 221^{ème} RI, AUGUSTE FRANÇOIS, classe 1907, À SES PARENTS. 1^{er} décembre 1915.

Carte postale. Papier.



Le 1^{er} décembre 1915

Chers parents,

J'ai fait bon retour mais quel temps toute la nuit ! Enfin, j'étais dans le train. Je n'y ai rien senti. En arrivant à Baccarat à 8 h 30 du matin, il pleuvait toujours. Nous nous sommes trouvés plusieurs du 221^{ème}. Comme le temps était bien mauvais, surtout que les voitures de ravitaillement étaient déjà parties, nous avons attendu à Baccarat que la pluie se calme et c'est ce qui arrivé à 11 heures. Nous étions à V. où le fourrier m'attendait pour venir. Inutile de vous dire que j'avais faim car j'avais à peine mangé dans le train. J'aurais bien passé la semaine à V. mais je suis monté le même soir que la voiture de Compagnie au bois (J'ai pu mettre mes colis sur une voiture de matériel qui allait à Y.) À mon arrivée aux tranchées, mon chef m'attendait mais sans m'attendre quand même, et pensais que je viendrais le lendemain. Les tranchées tombent et se remplissent d'eau. Quelle chance j'ai eu de ne plus y être ! Tous les hommes ont touché des bottes de caoutchouc. Le chef m'en avait conservé une bonne paire. Je suis bien content de les avoir pour trotter dans le bois. J'ai vu le Bazien (?) ce soir ainsi que tous les potes (?). Je n'ai fait que cela dans ma journée. Bonne santé à tous et surtout ne vous tourmentez pas. Je vous embrasse tous bien fort.

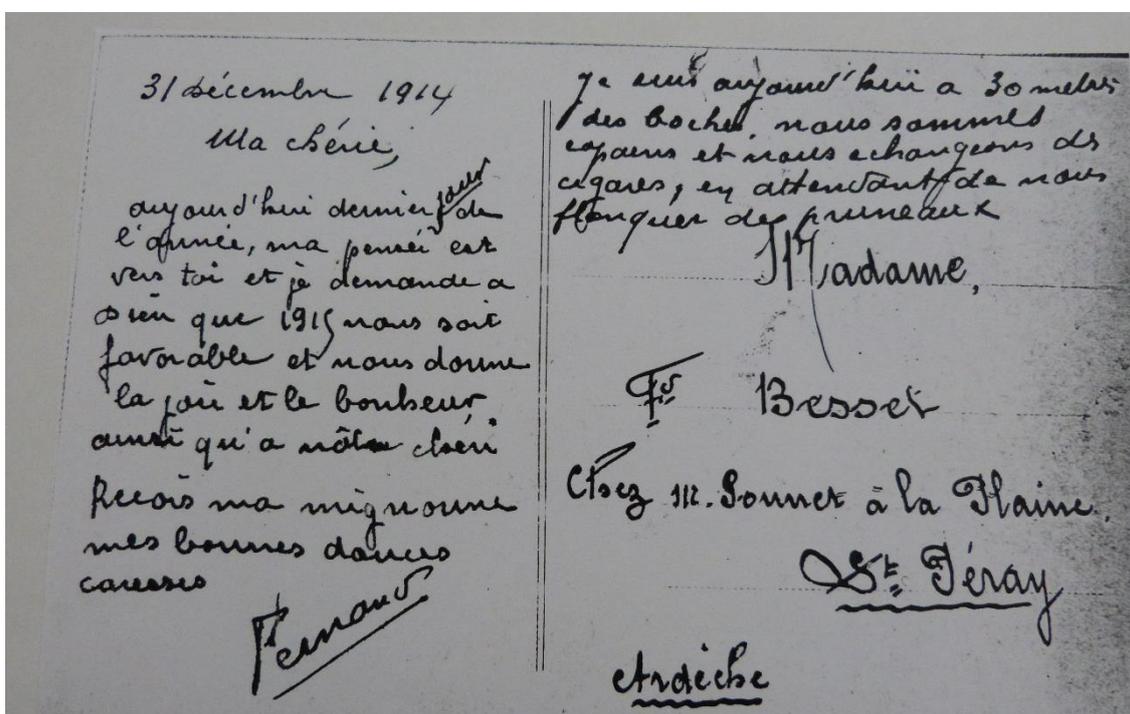
Auguste.

Prêt de Micheline FRANÇOIS.

Papiers, correspondance et photographies de soldats – Réalités de la guerre.

CARTE POSTALE DE FERNAND BESSET À SA FEMME. 31 décembre 1914.

Carte postale. Papier.



31 décembre 1914

Ma chérie,

Aujourd'hui dernier jour de l'année, ma pensée est vers toi et je demande à Dieu que 1915 nous soit favorable et nous donne la paix et le bonheur ainsi qu'à notre chéri.

Reçois ma mignonne mes bonnes douces caresses ?

Fernand. Je suis aujourd'hui à 30 mètres des boches. Nous sommes copains et nous échangeons des cigares, en attendant de nous flanquer des pruneaux.

Prêt de Marc BESSET.

Papiers, correspondance et photographies de soldat. – Réalités de la guerre.

CARTE POSTALE DE NOËL DE MARCEL JUNG À SON ENFANT.

Carte postale. Papier. 9 cm x 14 cm.



Marcel Jung, affecté au 24^{ème} régiment d'Infanterie coloniale a été blessé dans la Meuse, dès les premières semaines de la guerre. Il a été envoyé au dépôt à Toulon, sans doute parce que le 24^e régiment d'infanterie coloniale, mis sur pied à Perpignan, auquel il était affecté, est issu, par dédoublement, du 4^e RIC, stationné à Toulon, sa garnison de tradition.

À la veille de Noël, Marcel Jung adresse une carte à son petit garçon, René, qu'il appelle affectueusement « Néné », pour lui souhaiter un joyeux Noël. Pour pallier l'éloignement, il lui envoie « une grosse caresse ».

La carte figure un petit garçon fouillant avec bonheur le sac que lui présente le Père-Noël tandis que sa sœur, en robe rose, mains sagement croisées devant elle, regarde le bonhomme avec des yeux suppliants. Aucun des cadeaux présentés n'évoque la guerre.

Conscient du bouleversement affectif provoqué par son absence, Marcel Jung maintient symboliquement la tradition, l'univers enfantin, et fait part de sa tendresse à son enfant par le biais de geste et de petits noms. Il essaie de lui faire oublier son absence et de le rassurer.

Depuis un siècle, cette carte de Noël a été pieusement conservée, preuve de l'importance qu'elle a revêtue aux yeux de ceux qui l'ont reçue.

Prêt de Lise JUNG.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Civils à l'arrière.

CARTE POSTALE PATRIOTIQUE DE FERNAND BESSET À SON FILS, le 15 juin 1917. Photo de Fernand Besset, sa femme et son fils avec le fusil promis dans la carte.

Carte. Photographie. Papier.



15 juin 1917

Mon petit Nannant chéri,
j'ai reçu ta gentille carte et
suis heureux de constater que tu
n'oublies ^{pas} ton petit papa.
Sois toujours bien sage, écoute
bien petite maman, comble la
de tes douces et gentilles caresses
et fais lui de grosses nilles
pour petit père.

Je t'embrasse bien fort et
de tout mon cœur ainsi que
petite mère chérie.

Fernand.

a la prochaine permission
petit papa achètera a petit
Nannant, un fusil et un
sable pour tuer les boches.

Monsieur
F. Besset
a la Plaine.

St. Péray
Ardèche

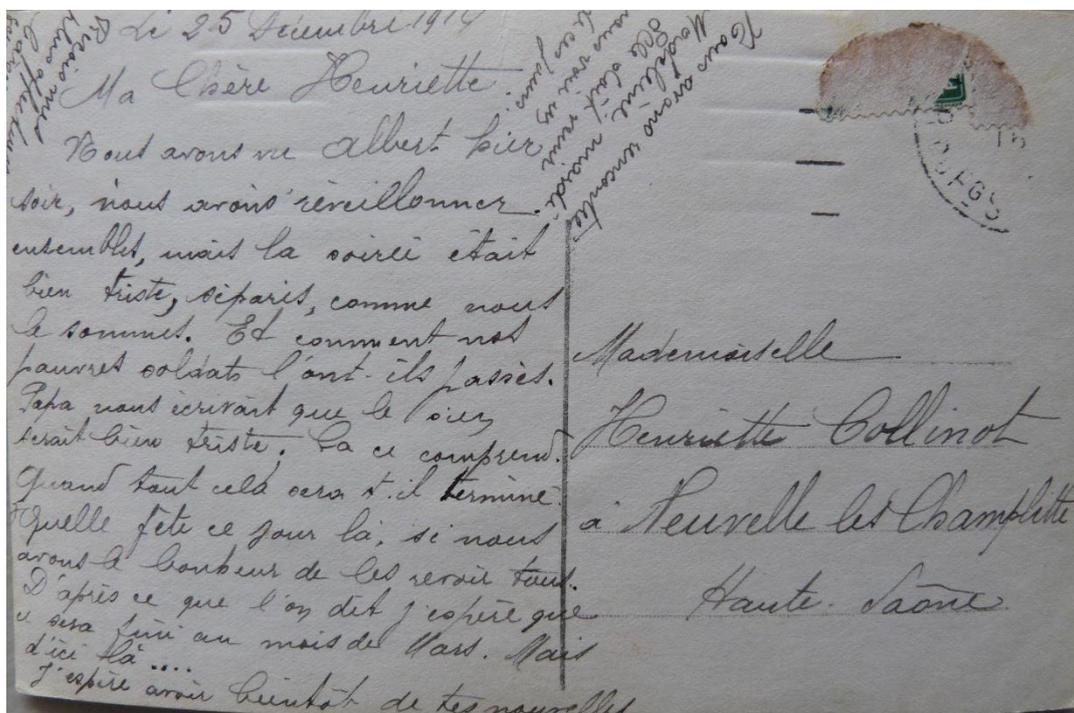
ISO-PLATINE - A. NOYER, Paris - VISE-PARIS N° (au verso)
Fabrication Française

Prêt de Marc BESSET.

Papiers, correspondance et photographies de soldats. – Propagande institutionnelle.

CARTE POSTALE PATRIOTIQUE DE GERMAIN POUR NOËL 1914 à Henriette Collinot. [Espérance que tout soit fini en mars 1915.]

Carte postale. Papier.

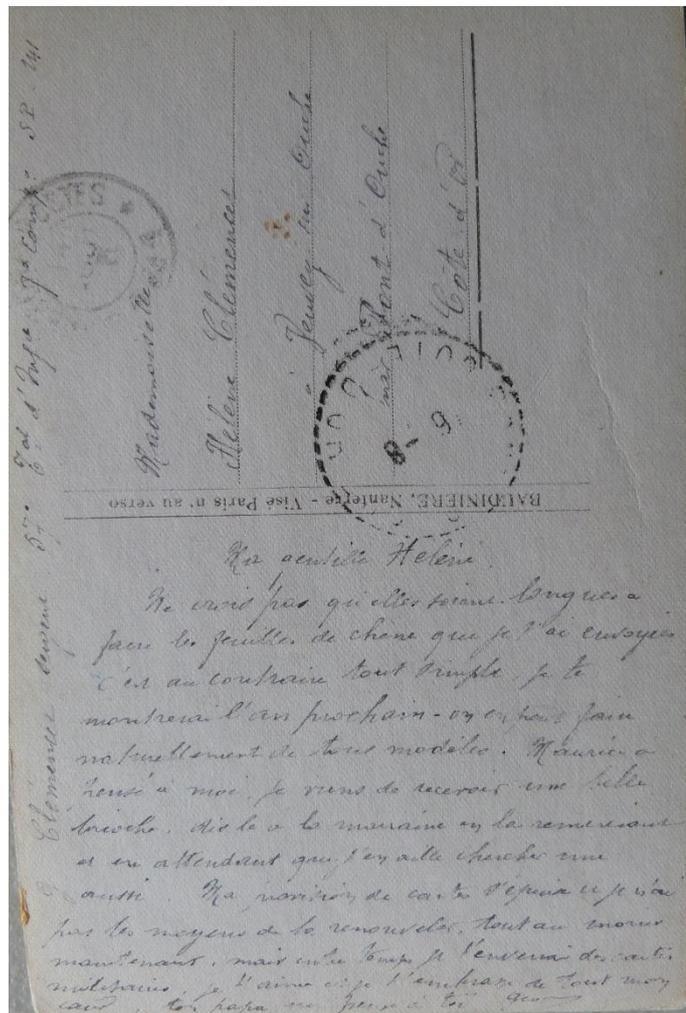


Prêt de Marc BESSET.

Papiers, correspondance et photographies de soldats. – Civils à l'arrière.

CARTE POSTALE PATRIOTIQUE DR GERMAIN CLÉMENCET À SA FILLE HÉLÈNE. Un père, sergent au 27^{ème} régiment d'infanterie territoriale, encourage sa fille pour faire des feuilles de chêne. Hélène devait collectionner les cartes patriotiques.

Carte postale. Papier.

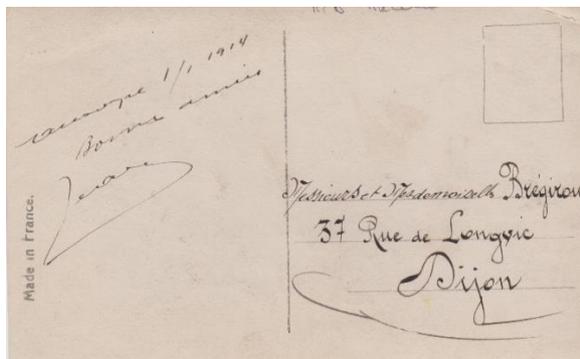


Prêt de Marc BESSET

Vie quotidienne au front et à l'arrière. - Soldat : équipement. Propagande institutionnelle.

CARTE POSTALE PATRIOTIQUE DE JEAN BRÉGIROUX EN 1914.

Carte postale. Papier cartonné. 13,8 cm x 8,8 cm.



Depuis le début du XX^{ème} siècle, le courrier postal tient une place prépondérante dans les communications en France. À la veille de la Première guerre mondiale, on envoie des cartes postales qui sont de faible coût comme on écrit des SMS aujourd'hui. Le 1^{er} janvier 1914, de la caserne d'Auxonne, où il effectue son service militaire, Jean Brégioux poste une carte patriotique à ses frères et sœurs, qui habitent 37 rue de Longvic à Dijon, pour leur souhaiter une bonne année 1914...

Sur cette carte, en arrière-plan, la Marseillaise de Rude, allégorie féminine du génie de la guerre qui appelle les hommes au combat, est doublée d'un drapeau français colorisé. Elle s'affiche dans le ciel environnée d'avions. Pour le jeune conscrit, l'imaginaire du combat conduit à s'inspirer des exemples glorieux du passé national et anticipe, apparemment, la guerre aérienne à venir.

Au premier plan, un fantassin, moustache dressée, pose avec avantage, un genou à terre, avec un fusil Lebel à la main. Il porte le pantalon rouge "garance" et une capote, gris de fer bleuté. Le pantalon est enserré, aux mollets, par des guêtres en cuir. Il est chaussé de brodequins en cuir à semelles cloutées. Il est couvert par un képi à turban garance et bandeau bleu. Le ceinturon porte une grosse gourde, une cartouchière et une baïonnette dans son fourreau. Un havresac ou sac à dos complète l'équipement. Cette tenue très visible, proche de celle des soldats de l'Empire, est celle de l'humiliation de 1871 et doit être celle de la revanche. Cependant, la visibilité du soldat, nécessaire sur un champ de bataille enfumé par la poudre noire, devient un handicap après l'invention de la poudre sans fumée. C'est pourtant ainsi que les troupes sont parties en campagne en août 1914, dans un uniforme qui ne correspondait ni aux grandes marches, ni aux assauts, encore moins au camouflage. Trop chaud l'été, il était inefficace contre la pluie et surtout contre le froid.

Prêt de Marie-Noëlle NICOLLE.

Papiers, correspondance et photographies de soldats. – Correspondance

CARTE-LETTRE D'AUGUSTE FAUGIER À SES COUSINS. 15 février 1916.

Carte-lettre. Papier.

Gauchin, 15 février 1916

Cher cousin et cousine,

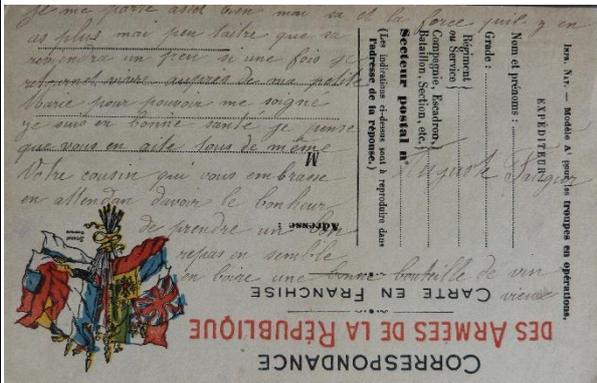
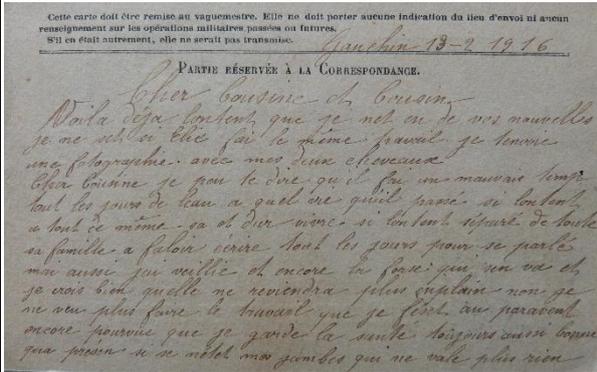
Voilà déjà longtemps que je n'ai eu de vos nouvelles. Je ne sais si Élie fait le même travail. Je t'envoie une photographie avec mes deux chevaux.

Chère cousine, je peux te dire qu'il fait un mauvais temps. Tous les jours de l'eau. Ah ! Quelle vie ! [que de] passer si longtemps. Ah ! C'est tout de même dur à vivre, si longtemps séparé de toute sa famille, à falloir écrire tous les jours pour se parler. Mais aussi j'ai vieilli. Et encore la force qui s'en va. Je crois qu'elle ne reviendra plus en plein. Non, je ne veux plus faire le travail que je faisais auparavant. Encore pourvu que je garde la santé toujours aussi bonne qu'à présent, si ce n'était mes jambes qui ne valent plus rien. Mais ça et la force qu'il n'y a plus... Mais peut être que ça reviendra un peu si une fois je reviens vivre auprès de la petite Marie pour pouvoir me soigner.

Je suis en bonne santé. J'espère que vous en êtes tous de même.

Votre cousin, qui vous embrasse en attendant d'avoir le bonheur de prendre un bon repas ensemble en buvant une bonne bouteille de vin vieux.

Auguste Faugier.

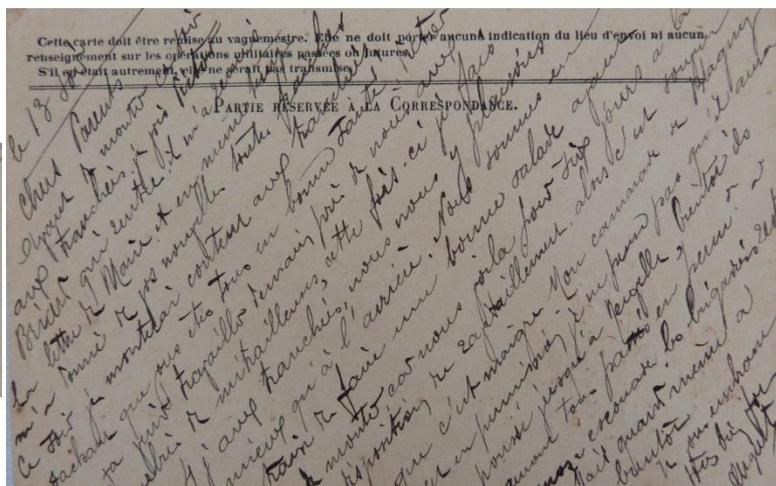


Prêt de Marc BESSET.

Papiers, correspondance et photographies de soldats. - Réalités de la guerre.

CARTE-LETTRE D'AUGUSTE FRANÇOIS, CAPORAL-FOURRIER AU 221^{ème} RI, À SES PARENTS. 13 septembre 1915.

Carte-lettre. Papier.



Le 13 soir

Chers parents,

Avant de monter ce soir aux tranchées, je vois Hector Briard qui rentre. Il m'a remis la lettre de Marie et, en même temps, m'a donné de vos nouvelles toutes fraîches. Ce soir, je monterai content aux tranchées sachant que vous êtes tous en bonne santé. Victor va venir travailler demain près de nous aux abris de mitrailleuses. Cette fois-ci, je fais quatre jours aux tranchées. Nous nous y plaisons mieux qu'à l'arrière. Nous sommes en train de faire une bonne salade avant de monter car nous voilà pour six jours à la disposition du ravitaillement, alors c'est souvent que c'est maigre. Mon camarade de Blagny est en permission. Je ne pense pas qu'il aura poussé jusqu'à Neuville. Bientôt, ils auront tous passé en permission. À notre escouade, les brigadiers restent. Mais quand même, à bientôt.

Je vous embrasse tous bien fort.

Auguste.

Prêt de Micheline FRANÇOIS.

Papiers, correspondance et photographies de soldats. - Réalités de la guerre.

CARTE-LETTRE D'AUGUSTE FRANÇOIS, CAPORAL FOURRIER AU 221^{ème} RI, À SES PARENTS. 24 septembre 1916.

Carte-lettre. Papier.



le 24/9 1916
Chers Parents,
Je suis toujours en bonne santé et suis en ce moment de garde à la gare de Vacqueville avec un brigadier du 2^{ème} d'artillerie coloniale. C'est une journée tranquille à passer. Je suis là pour garder ou plutôt pour vérifier les laissez-passer à la barrière. Le brigadier du 2^{ème} garde ses caissons d'obus. Nous avons parlé ensemble du 2^{ème} d'active où était le Joseph F. Ce serait du côté de Charleroi qu'ils auraient été faits prisonniers. Ce brigadier est rentré d'Indochine où il était en détachement pour la guerre. Il aurait été prisonnier aussi, s'il était resté à Cherbourg. D'après ce qu'il me dit, ils veulent venger leur régiment d'active. Ils ont des obus à volonté à tirer et des 95. Aussi depuis qu'ils sont ici, ils font bien du mal aux boches soit sur leurs travaux et leur ravitaillement. Charles m'envoie aujourd'hui une carte de Mauvages (Lorraine, Meuse, arrondissement de Commercy). Il me dit que petit Maurice dit que l'oncle Auguste viendra bientôt. Je crois que les permissions vont être rétablies d'ici une huitaine de jours. J'ai été à Baccarat avant-hier. Sauf le quartier qui a été détruit, la ville ne se ressemble plus. Il doit faire bon vendanger pas ce temps chaud mais je crois qu'il faudra de la pluie pour commencer les semailles. Ici c'est bien sec surtout que c'est de la terre de sable. Toujours à bientôt. Je vous embrasse bien fort.
Auguste

24 septembre 1916

Chers parents,

Je suis toujours en bonne santé et suis en ce moment de garde à la gare de Vacqueville (Lorraine, Meurthe et Moselle, arrondissement de Lunéville, canton de Baccarat) avec un brigadier du 2^{ème} d'artillerie coloniale. C'est une journée tranquille à passer. Je suis là pour garder ou plutôt pour vérifier les laissez-passer à la barrière. Le brigadier du 2^{ème} garde ses caissons d'obus. Nous avons parlé ensemble du 2^{ème} d'active où était le Joseph F. Ce serait du côté de Charleroi qu'ils auraient été faits prisonniers. Ce brigadier est rentré d'Indochine où il était en détachement pour la guerre. Il aurait été prisonnier aussi, s'il était resté à Cherbourg. D'après ce qu'il me dit, ils veulent venger leur régiment d'active. Ils ont des obus à volonté à tirer et des 95. Aussi depuis qu'ils sont ici, ils font bien du mal aux boches soit sur leurs travaux et leur ravitaillement. Charles m'envoie aujourd'hui une carte de Mauvages (Lorraine, Meuse, arrondissement de Commercy). Il me dit que petit Maurice dit que l'oncle Auguste viendra bientôt. Je crois que les permissions vont être rétablies d'ici une huitaine de jours. J'ai été à Baccarat avant-hier. Sauf le quartier qui a été détruit, la ville ne se ressemble plus. Il doit faire bon vendanger pas ce temps chaud mais je crois qu'il faudra de la pluie pour commencer les semailles. Ici c'est bien sec surtout que c'est de la terre de sable.

Toujours à bientôt.

Je vous embrasse bien fort.

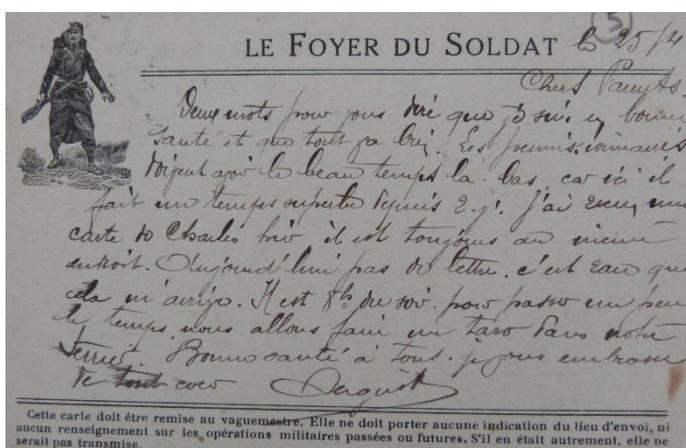
Auguste.

Prêt de Micheline FRANÇOIS.

Papiers, correspondance et photographies de soldats. - Réalités de la guerre.

CARTE-LETTRE D'AUGUSTE FRANÇOIS, CAPORAL-FOURRIER AU 221^{ème} RI, À SES PARENTS. 25 avril 1916.

Carte-lettre. Papier.



Le 25 avril

Chers parents,

Deux mots pour vous dire que je suis en bonne santé et que tout va bien. Les permissionnaires doivent avoir le beau temps là-bas car, ici, il fait un temps superbe depuis deux jours. J'ai reçu une carte de Charles hier. Il est toujours au même endroit. Aujourd'hui, pas de lettre. C'est rare que cela m'arrive. Il est 8 heures du soir. Pour passer un peu le temps, nous allons faire un tarot dans notre terrier. Bonne santé à tous. Je vous embrasse de tout cœur.

Auguste.

Prêt de Micheline FRANÇOIS.

Papiers, correspondance et photographies de soldats. – Militaires à l'arrière.

CARTE-PHOTO D'ALBERT COMPAROT prise à Dommiers, dans l'Aisne, (près de Soissons), le 10 octobre 1917, avant l'offensive. Le 21^{ème} RI auquel appartenait Albert Comparot, classe 1908, a participé à la fin de la bataille du Chemin des Dames avec la prise du fort de la Malmaison.

Carte postale. Papier.



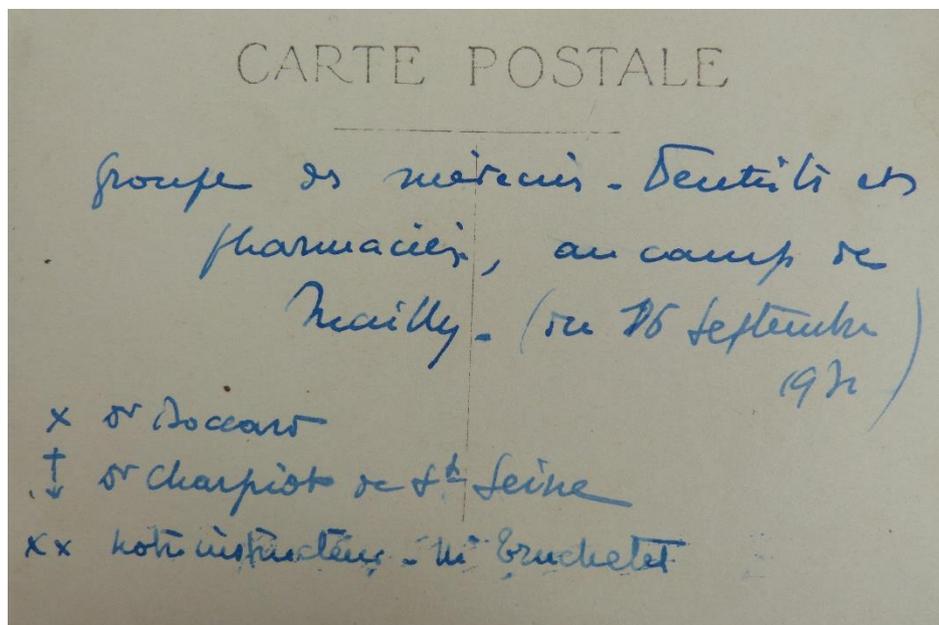
4 Dommiers (Aisne) 10. 8^{ème} 1917. *
avant l'offensive du 8. 10/17.
A. Comparot

Collection particulière.

Papiers, correspondance et photographies de soldats. – Militaires à l'arrière.

CARTE- PHOTO D'ALBERT COMPAROT AU CAMP DE MAILLY, montrant un groupe des médecins, dentistes et pharmaciens, le 16 septembre 1914. Le Camp de Mailly est situé à l'est la commune de Mailly-le-Camp, sur les départements de l'Aube et de la Marne. D'une surface de 12 000 ha, ce camp d'instruction a été créé en 1902. Il fut très utilisé pendant la Première Guerre mondiale.

Carte postale. Papier.



Collection particulière.

Papiers, correspondance et photographies de soldats. - Équipement.

CARTE-PHOTO D'ALBERT COMPAROT POSANT AVEC LES HOMMES DU 21^{ème} RI ET DES MITRAILLEUSES, le 5 août 1915. Les mitrailleuses étaient appelées, dans l'argot de la grande Guerre, des moulins à café, par référence au bruit du moulin à café manuel.

Cartes. Papier.



Langres, le 5 août 1915

Je pense que ma carte te fera plaisir malgré que je fasse une triste tête. J'aurais dû me faire raser. C'est vrai que je suis un poilu. Vois l'équipe du 21^{ème} avec nos machines ou vulgairement nos moulins à café. Nous avons oublié de mettre la nôtre. Toutes celles-là sont des machines étrangères. Avec ça on se charge d'en descendre beaucoup en peu de temps. Je te laisse ma Jeannette. J'échangerais bien ces machines là pour toi. Je préférerais toi contre ces outils. Reçois mes plus gros baisers. Albert.

Collection particulière.

Papiers, correspondance et photographies de soldat. – Équipement.

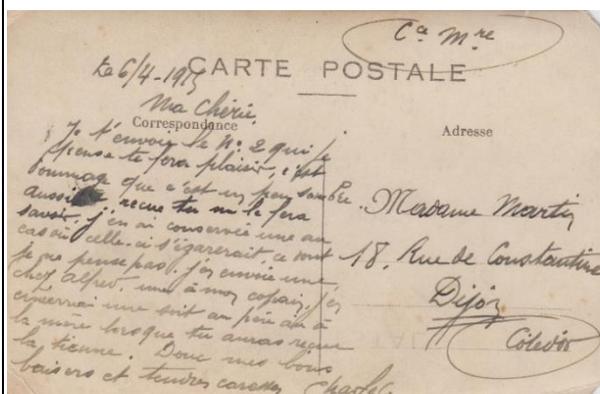
CARTE-PHOTO DE CHARLES MARTIN envoyée à sa femme le 6 avril 1915.

Carte postale. Papier fort. 13,5 cm x 9 cm.



Le 6 avril 1915, Charles Martin envoie à sa femme Gabrielle, à Dijon, dans leur maison de la rue de Constantine, une carte photo qui, pense-t-il, lui fera plaisir bien qu'il la trouve « un peu sombre ». Il pose devant l'objectif du photographe dans un décor de sapins, de branchages tressés, de pieux et de fourches alors qu'il se trouve en Lorraine, dans la zone d'Apremont-la-Forêt, département de la Meuse. Ce point stratégique du saillant de Saint-Mihiel est l'objet de violents et meurtriers combats au cours du premier semestre 1915, au Bois d'Ailly et au bois Brûlé mais la carte postale est muette à leurs sujets. Assis sur une fesse, Charles Martin, visage de profil et regard lointain, tient une cigarette à la main, alors que sa petite fille, Nicole Lamaille, ne l'a jamais vu fumer autre chose que la pipe.

Coiffé d'un képi et chaussé de brodequins, Charles Martin porte la capote Poiret, le modèle croisé de 1915, qui restera en vigueur jusqu'à l'Armistice. Ce vêtement offre l'avantage de protéger mieux la poitrine et le ventre du froid et de l'humidité. Cette réforme d'ordre vestimentaire a été rendue nécessaire par le développement rapide de la tuberculose parmi les troupes. Cette capote ferme par deux rangées de six boutons en métal mais Charles Martin en a perdu quatre qu'il n'a pas remplacés. L'armée souffre d'une pénurie de boutons et le premier semestre de 1915 est encore synonyme d'anarchie vestimentaire. Sur l'épaule gauche, le rouleau d'épaule de même couleur que la capote est destiné à retenir les bretelles de l'équipement et du fusil. Les plis de la capote attachés dans le dos découvrent une culotte légèrement bouffante au-dessus du genou dont le bas est enserré par des bandes molletières.



Prêt de Nicole LAMAILLE.

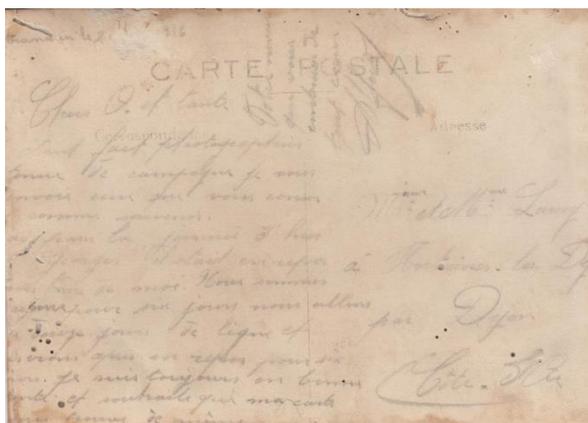
Papiers. Correspondance et photographies de soldats. - Équipement.

CARTE-PHOTO ENVOYÉE À MONSIEUR LAMY À FONTAINE-LES-DIJON,
Carte postale. Papier cartonné. 9 cm x 12,5 cm.



Cette carte photographique a été envoyée à Monsieur Lamy de Fontaine-lès-Dijon, instituteur retraité, et à sa femme, tous deux installés « chemin de Dijon » à Fontaine. Leur neveu adresse cette photo « pour qu'ils aient un souvenir de lui ». Ce dernier s'est fait photographe en tenue, le 1^{er} mai 1916, par un photographe professionnel.

Ces cartes particulières sont tirées à quelques exemplaires sur du papier photographique portant au dos les marquages caractéristiques des cartes postales. Elles présentent de belles photos de groupes ou d'individu dans une position valorisante, conforme à celle qu'imagine l'arrière, avec des soldats pris sous leur meilleur aspect. Jeunes ou dans la force de l'âge, moustache à l'honneur, ils sont soignés, fiers et déterminés, prêts à faire leur devoir. Ces cartes-photos ont beaucoup de succès car elles rapprochent mieux que ne font les cartes ordinaires ceux que la guerre a éloignés : le mari et l'épouse, l'enfant et le père, le frère et la sœur, les oncles, tantes et neveux, les cousins... L'illustration, par la démarche qu'elle suppose, montre que le courrier est tourné vers le correspondant, avec le désir profond de faire plaisir. Ce courrier, comme tous les autres, permet de donner des nouvelles aux proches. En général, quand il s'adresse à sa famille, le poilu ne s'étend pas beaucoup sur lui et se veut rassurant. Ici, l'auteur se contente d'indiquer l'alternance de ses périodes de repos et de ligne et renseigne sur une connaissance.



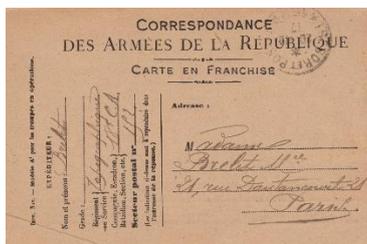
Les cartes comportant des portraits sont des souvenirs qui ont été davantage gardés dans les archives familiales mais le papier, comme on le voit peut se dégrader en raison de mauvaises conditions de conservation.

Prêt de Claude JEANMICHEL.

Papiers, correspondance et photographies de soldats. – Correspondance.

CARTES ET CARTES POSTALES EN FRANCHISE.

Carte. Papier fort. 14 cm x 9,5 cm.



Pendant la Grande Guerre, dès lors qu'ils le peuvent, les soldats écrivent à leurs proches. L'objectif est de les informer, de les rassurer et de demander des nouvelles. Le courrier est un lien très fort avec l'arrière et surtout la famille, aussi le passage du vaguemestre (facteur) est-il très attendu.

Pour maintenir le moral des troupes et celui de l'arrière, les autorités civiles et militaires intègrent très vite la nécessité de faciliter la correspondance. Dès le 3 août 1914, un décret autorise « les lettres simples, c'est-à-dire ne pesant pas plus de vingt grammes, provenant ou à l'adresse de tous les militaires et marins des armées de terre et de mer mobilisées, à circuler en franchise par la poste ». La gratuité de tous les courriers légers entre les mobilisés et leurs familles reflète le principe d'égalité devant la mobilisation. Ainsi, même les familles les plus modestes sont en mesure de correspondre avec leurs mobilisés. Le 19 août 1914, un autre décret autorise l'administration des postes à faire fabriquer des cartes postales destinées à la correspondance, en provenance ou à l'adresse des militaires et marins. Ces cartes, admises à circuler à découvert en franchise, sont de deux modèles différents : A. et B. Les cartes du modèle A., «Mod. A», sont mises gratuitement à la disposition des troupes par le service de la trésorerie et des postes aux armées. Les cartes du modèle B., «Mod. B», sont à l'usage des particuliers pour la correspondance à l'adresse des militaires et marins. Elles sont mises en vente au prix de 25 centimes le paquet de 10, dans tous les bureaux de poste et de tabac. Sans compter les modèles privés, 132 types différents de ces cartes ont été imprimés.

Le courrier est contrôlé par l'autorité militaire. Les cartes « ne doivent comporter ni indication de lieu d'envoi, ni aucun renseignement sur les opérations militaires passées ou futures ». Tout le courrier est trié par secteurs postaux : « 53 », « 152 », par le bureau central de la Poste militaire, installé au Conservatoire National de Musique de Paris.

Prêt de Claude JEANMICHEL.

Papiers, correspondance et photographies de soldats. – Propagande institutionnelle.

CARTES POSTALES PATRIOTIQUES DU NOUVEL AN.

Cartes postales. Papier.



Prêt de Marc BESSET.

Papiers, correspondance et photographies de soldats. – Propagande institutionnelle.

CARTES POSTALES PATRIOTIQUES SUR L'ALSACE ET LA REVANCHE.

Cartes postales. Papier.



Prêt de Marc BESSET.

Papiers, correspondance et photographies de soldats. – Propagande institutionnelle.

CARTES POSTALES PATRIOTIQUES : Graines de poilus. (1^{ère} partie).
Cartes postales. Papier.



Aux Mines de Louches (Nord), Emile Després, âgé de 14 ans, qui donnait à boire à un Sous-Officier français grièvement blessé, fut appréhendé par un capitaine allemand et sommé, pour avoir la vie sauve, de tuer le Sergent. Sans rien dire, le jeune Després saisit l'arme qu'on lui tendait, et se retournant d'un bon, fusille à bout portant le lâche officier teuton. Aussitôt vingt baïonnettes le clouent au sol.

Prêt de Marc BESSET.

Papiers, correspondance et photographies de soldats. – Propagande institutionnelle.

CARTES POSTALES PATRIOTIQUES : Graines de poilus. (2^{ème} partie).
Cartes postales. Papier.

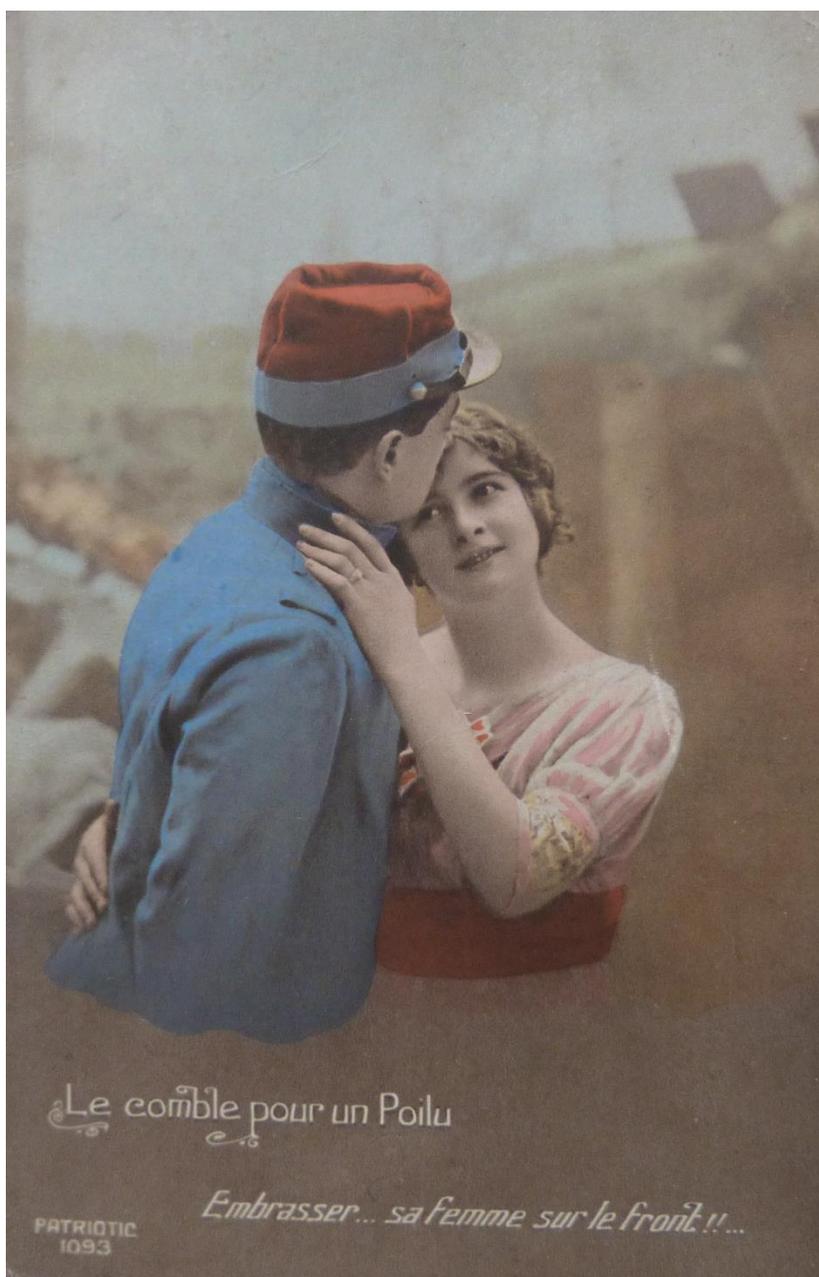


Prêt de Marc BESSET.

Papiers, correspondance et photographies de soldats. – Propagande institutionnelle.

CARTE POSTALE PATRIOTIQUE HUMORISTIQUE.

Cartes postales. Papier.



Prêt de Marc BESSET.

Papiers, correspondance et photographies de soldats. – Propagande institutionnelle.

CARTES POSTALES PATRIOTIQUE. PATRIOTISME EXACERBÉ.
Cartes postales. Papier.



Prêt de Marc BESSET.

Papiers, correspondance et photographies de soldats. – Propagande institutionnelle.

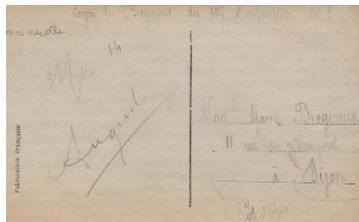
CARTES POSTALES PATRIOTIQUES ENVOYÉES PAR JEAN BRÉGIROUX DE 1914 À 1915.

Photographie ; cartes postales. Papier. 24 cm x 18 cm ; 13,8 cm x 8,8 cm.



La photographie du dessus représente la fratrie Brégiroux. Les autres cartes font état de la correspondance que Jean Brégiroux, le premier à gauche, au dernier plan sur la photo, a eu avec quatre de ses six frères et sœurs qui lui envoient des cartes postales surtout en fin d'année.

On apprend ainsi qu'en janvier 1914, il effectue son service militaire à Auxonne et qu'il est enrhumé. En 1915, il est devenu sergent et il est blessé. Il passe de l'hôpital auxiliaire de Saint-Girons à l'hôpital militaire de Toulouse. Ces écrits très modestes qui se réduisent parfois à une signature, sont émouvants car ils conservent le souvenir de destins tragiques. Auguste, du 227^{ème} RI, sera tué. Sa sœur Marthe, la petite dernière, qui avait une quinzaine d'années et rêvait d'être institutrice, en sera tellement éprouvée qu'elle deviendra anorexique et mourra prématurément.



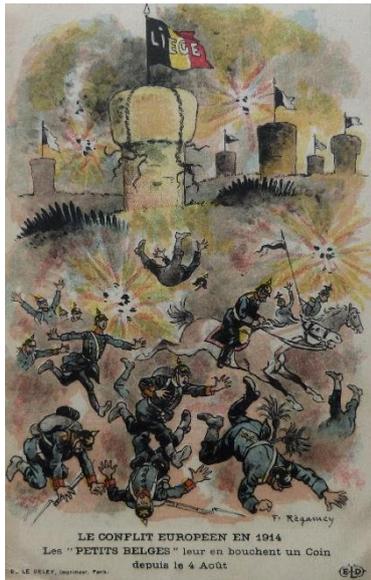
Ces cartes de vœux envoyées pour le nouvel an sont des vecteurs de propagande. Souriantes en 1914, avant l'éclatement du conflit, elles se font de plus en plus graves. En 1914, le ton est à la plaisanterie bon enfant avec un facteur « pioupiou » messenger d'espièglerie. Fin 1914, les étrennes sont modestes car l'heure est à l'économie mais la famille montre un visage heureux, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, dans l'espérance d'une prompte victoire représentée par un défilé sous l'arc de triomphe de Paris. Fin 1915, les sentiments ont changé. L'enfant en robe vert tendre est triste : elle souffre de l'éloignement de ses proches, pris dans les tourments d'une guerre dont elle ne voit pas l'issue. Début 1916, la carte peut être considérée comme satirique avec les feuilles épineuses du bouquet de houx, même si le houx est censé porter chance. Bien que l'iconographie soit plus sobre et plus sombre, la fièvre patriotique est toujours présente avec les rubans aux couleurs du drapeau français.

Prêt de Marie-Noëlle NICOLLE.

Papiers, correspondance et photographies de soldats. – Propagande institutionnelle.

CARTES POSTALES PATRIOTIQUES ENVOYÉES PAR FERNAND BESSET À SA FEMME OU À SON BEAU-FRÈRE ENTRE 1914 ET 1915.

Cartes postales. Papier.

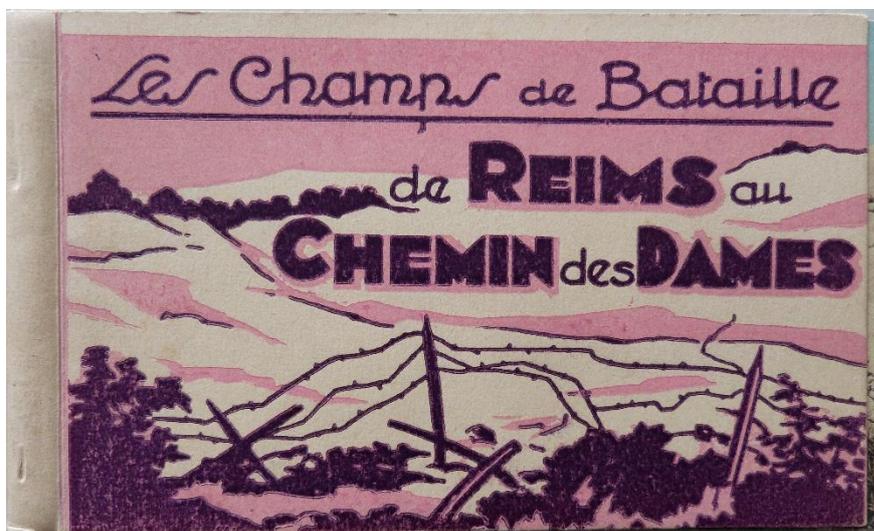


Prêt de Marc BESSET.

Commémoration.

CARTES POSTALES TOURISTIQUES : Verdun, le champ de bataille, la ville ; Les champs de bataille de Reims au Chemin des Dames.

Bloc de cartes postales. Carton. 15 cm x 9 cm ; 14,5 cm x 9,5 cm.



Prêt de Marc BESSET.

Papiers, correspondance et photographies de soldats – Militaires à l'arrière.

CARTES-PHOTOS D'ALBERT COMPAROT, classe 1908, soldat au 21^{ème} RI, BLESSÉ À NOTRE-DAME DE LORETTE prises au Tréport (Seine-Maritime) où Albert Comparot a été hospitalisé en 1915.
Cartes postales. Papier.



Collection particulière.

Papiers, correspondance et photographies de soldats. – Militaires à l'arrière.

CARTES-PHOTOS DE L'HÔPITAL DU TRÉPORT OÙ ALBERT COMPAROT A ÉTÉ HOSPITALISÉ EN 1915. La proximité du front de la Somme, le port et la gare ont donné au Tréport tous les atouts pour accueillir des hôpitaux militaires. Dans le confortable Golf-Hôtel, deux hôpitaux fonctionneront grâce aux libéralités de lady Murray. D'abord sous l'appellation « Hôpital bénévole n° 44 bis, l'Hôtel du Golf, dit Les Terrasses », qui soignera les blessés français, de décembre 1914 à mai 1916 puis « Hôpital de la Croix-Rouge britannique n° 10 » qui accueillera les officiers britanniques de juillet 1916 à décembre 1918.

Cartes postales photographiques. Papier.



Collection particulière.

CARTES-PHOTOS DE MARCEL COQUIBUS : le quart et le bidon.

Carte photo. 14 cm x 9 cm.



Deux séries de cartes postales ont été envoyées par Marcel Coquibus à des proches : frère, cousin oncle et tante pour leur dire simplement qu'il pensait à eux. Toutes ces cartes sont des cartes-photos où il figure seul ou en groupe. D'après les pattes de collet, il a été soldat au 407^{ème} régiment en 1918, après avoir appartenu au 170^e régiment d'infanterie caserné à Epinal. En 1918, il arbore un brassard qui pourrait être celui d'une fonction temporaire

Sur trois de ces cartes, à la manière d'un clin d'œil ou réglementairement, apparaissent deux objets importants pour le poilu : le quart et le bidon. Le quart est un petit gobelet en fer blanc étamé, à une anse, du modèle adopté en mars 1865. Il contient un quart de litre. Le bidon est composé de deux coquilles symétriques en tôle embouties puis étamées et peut se poser facilement grâce à son fond plat. Sa forme à deux ouvertures date de 1877. Cette gourde a une contenance d'un litre ou deux et possède une anse de cuir. Comme on le voit sur la photo du soldat Coquibus au 170^{ème} RI, il est porté sur le côté droit afin d'éviter qu'il ne s'entrechoque avec la baïonnette. Le bidon est recouvert d'une housse en tissu de la couleur de l'uniforme. Cette enveloppe mobile protège le contenu des chocs thermique et réduit les bruits de ferraille qui pourraient attirer l'attention de l'adversaire. Sur le fond des enveloppes, se trouve apposée une étiquette rectangulaire, en toile cousue, où sont mentionnées, à l'encre, des informations telles que le numéro de régiment, celui de la compagnie ou encore le matricule du soldat. Le bidon et le quart accompagnaient le poilu partout et lui ont même parfois permis, lorsqu'il était rempli, de se protéger face aux projectiles de l'adversaire tels la mitraille voir même les balles.

Le bidon est rempli d'eau ou de vin. Boire du vin aux armées est une nouveauté de la Grande Guerre car, jusqu'alors, l'eau était la boisson habituelle du soldat. D'un quart de litre en 1914, la ration a été portée à trois-quarts de litre en 1918.

Prêt de Claude JEANMICHEL

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Réalités de la guerre.

CARTOUCHES FUSILS LEBEL, calibre 8 mm. DOUILLES DE FUSILS ALLEMANDS MAUSER calibre 7,92 mm. OBUS SHRAPNEL DE 75 mm OU OBUS À BALLE. Il y avait 200 à 300 petites balles dans un obus. Elles pèsent 12 grammes.

Objets. Métal.



Collection particulière.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Réalités de la guerre.

CHASSE AUX POUX. Extrait d'un album-photos sur le 29^{ème} RI où servit Charles Dorneau de 1914 à 1917.

Photographie. Papier.



Prêt de Marc BESSET.

Commémoration.

CITATION À L'ORDRE DU BATAILLON DE ROBERT LÉVÊQUE, Classe 1908, sergent téléphoniste au 27^{ème} RI, mort pour la France à Commercy (Meuse), LE 10 MAI 1915, ET LETTRE D'ANNONCE À SA SŒUR, PAR GABRIEL POUPON, LIEUTENANT DE CAVALERIE détaché à l'Etat-Major du 27^{ème} RI.
Feuilles. Papier.

Madame,

Je vous envoie la citation à l'ordre de l'Armée de Louvain votre père, avec prière de bien vouloir la remettre à ses Parents.

D'après la teneur de cette citation vous savez quel était son beau courage et son enthousiasme !

Si j'ai eu jadis le bonheur de revenir en Bourgogne, l'un de mes premiers voyages. J'y ai vu pour la première fois votre cher disparu et vous conter sa vie en campagne.

Truilles agréés, Madame, mes très respectueux hommages.

Gabriel Poupon

Lieutenant de Cavalerie
détaché à l'Etat-Maj.
du 27^{ème} RI.

1ère Année
ETAT-MAJOR
1er Bureau
N° 8700

M. G. S. A. Le 10 Mai 1915

ORDRE GÉNÉRAL N° 175

Le Général Commandant l'Armée cite à l'ordre de l'Armée les Officiers, sous-officiers et soldats dont les noms suivent :

8^{ème} COMPAGNIE D'ARTILLERIE

8^{ème} BATAILLON DU 88^{ème} COLONNAT D'ARTILLERIE :

" A l'attaque et en retraite avec la plus brillante audace 3 lignes de tranchées allemandes et s'y est maintenu malgré des bombardements incessants et des contre-attaques renouvelées de jour et de nuit."

HARRARD Mario, Joseph, Capitaine, Chef de Bataillon au 210^{ème} Régiment d'Infanterie :

" Officier très distingué à tous points de vue, ayant toujours dans ses actions l'exemple de l'énergie et de la bravoure, frappa le 10 Mai d'un obus en parcourant le front occupé par son bataillon."

MARTINOT Louis, Joseph, Capitaine, Chef d'Escadron au 48^{ème} Régiment d'Artillerie :

" A dirigé sa section d'observation, de jour et de nuit, le tir de ses batteries, avec un feu des plus violents, faisant preuve d'un remarquable sang-froid et de grandes qualités professionnelles."

MERTZ Paul, Victor, Lieutenant, Chef de Bataillon au 13^{ème} Régiment d'Infanterie :

" Prévenu dans son bataillon par un feu violent de l'ennemi, est parvenu, par son calme et froide énergie, son ascendant sur la troupe, à faire progresser son bataillon et à prescrire une manœuvre."

JACOB Paul, Léon, Capitaine au 56^{ème} Régiment d'Infanterie :

" Le 6 Avril, a brillamment entraîné sa compagnie à l'attaque des tranchées allemandes où il est arrivé à s'installer. A tenu tête énergiquement à plusieurs contre-attaques, à été grièvement blessé."

DONOT Emile, Capitaine au 56^{ème} Régiment d'Infanterie, 11^{ème} Compagnie :

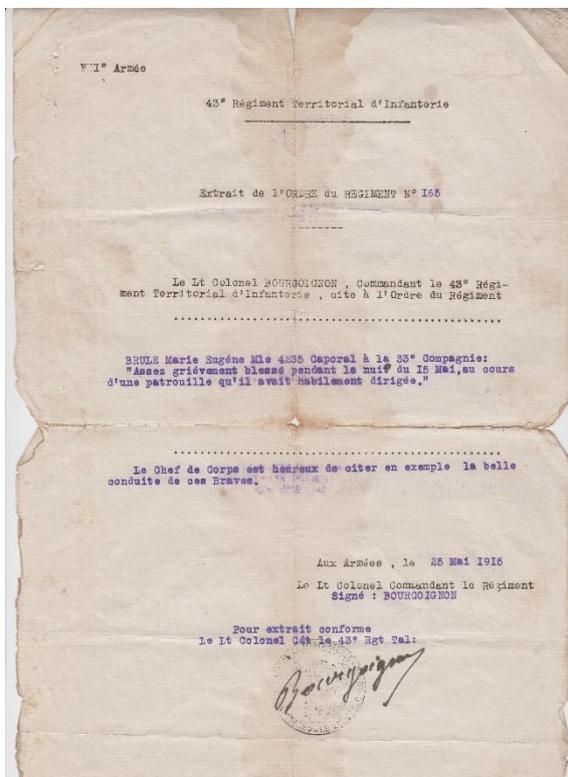
" A brillamment entraîné sa compagnie à l'attaque des tranchées allemandes, dont il s'est emparé. S'y est installé et a tenu tête à toutes les contre-attaques dirigées sur lui."

Prêt d'Olivier RENAUT.

Papiers, correspondance et photographies de soldats. – Réalités de la guerre.

CITATION À L'ORDRE DU RÉGIMENT D'ÉMILE BRULÉ, Classe 1898, soldat au 48^{ème} RTI, le 25 mai 1915.

Diplôme. Papier ronéotypé et photocopié. Format A 4.



Une citation à l'ordre du jour du 43^e régiment d'Infanterie territoriale d'infanterie a été attribuée au caporal Marie Eugène Brulé pour avoir été blessé au cours d'une patrouille « qu'il avait habilement dirigée », la nuit du 15 mai 1915. Cette citation est une récompense individuelle, une décoration administrative donnée pour « belle conduite », sur les lieux même des combats, par le chef de corps, le lieutenant-colonel Bourgoignon, commandant du 43^e RIT, du 1^{er} août 1914 au 8 juin 1916.

Le document est un modèle passe-partout, ronéotypé, sans image, complété par un texte dactylographié, photocopié, avec la signature autographe du commandant du régiment sur le tampon du régiment.

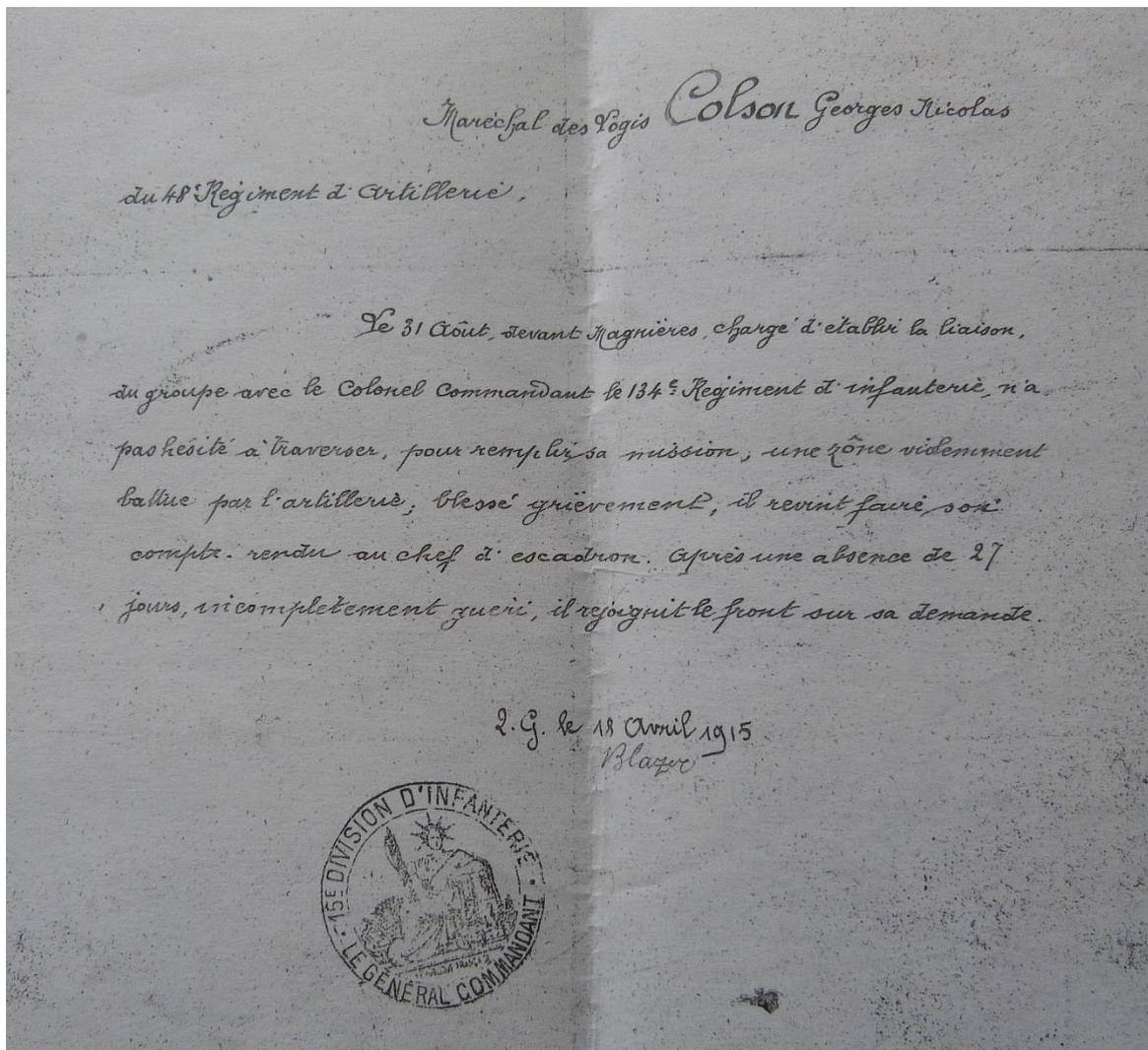
Pendant la Grande Guerre, le régiment d'infanterie territorial, était une formation militaire composée des hommes âgés de 34 à 49 ans. Le caporal Brulé, né en 1878, était considéré comme trop âgé et plus assez entraîné pour intégrer un régiment de première ligne d'active ou de réserve. Les Territoriaux étaient familièrement appelés « Pépères » et initialement chargés de différents services de gardes. En réalité, le 43^{ème} régiment d'infanterie, en garnison à Épinal, dans les Vosges, a joué un rôle de premier plan dans les violents combats de la bataille des frontières, en 1914, dans la défense des forts. En 1915, tous les bataillons de ce régiment sont sur le front, dans les délicats secteurs des cols vosgiens où les escarmouches sont fréquentes et où sont exploitées leur expérience du terrain ainsi que leur volonté de récupérer l'Alsace et la Lorraine. Ils exécutent des travaux de toutes sortes, creusent des tranchées de première ligne et sont aux avant-postes aux côtés des troupes d'actives et de réserve. Rien qu'en 1915, année où le caporal Brulé est blessé, le régiment perd 187 hommes.

Prêt de Claude JEANMICHEL

Commémoration.

CITATION, LE 18 AVRIL 1915, DU MARÉCHAL DES LOGIS au 48^{ème} RAC, GEORGES NICOLAS COLSON, classe 1902, pour son comportement le 31 août 1914 à Magnières, en Lorraine, dans la Meuse, arrondissement de Lunéville.

Diplôme. Papier. 38 cm x 28 cm.



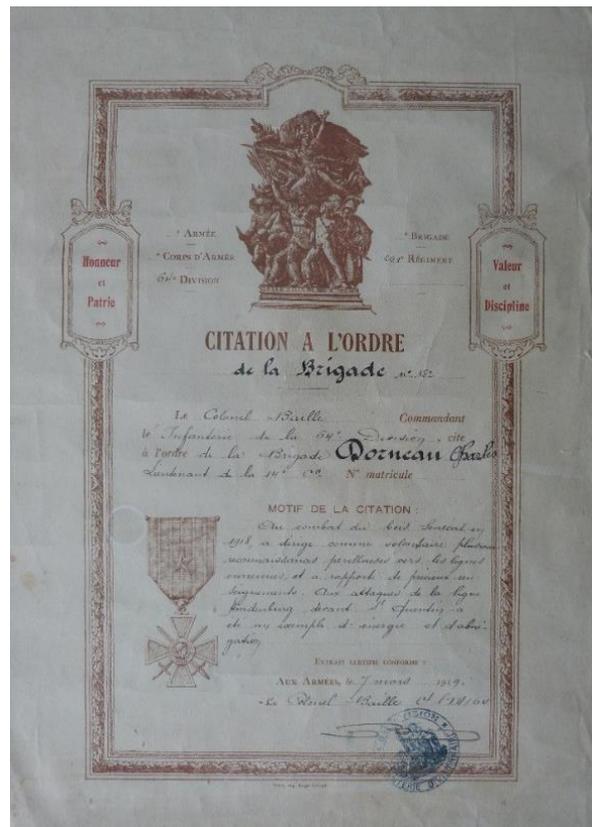
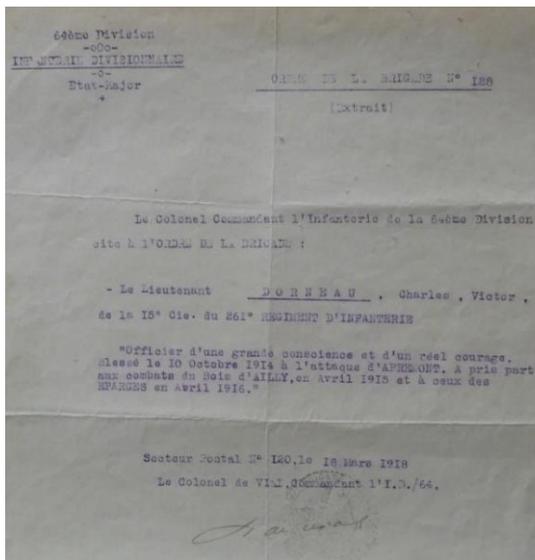
Prêt de Jean-Claude COLSON.

Commémoration.

CITATIONS À L'ORDRE DE LA BRIGADE DE CHARLES DORNEAU, classe 1905, lieutenant de la 15^{ème} compagnie du 261^{ème} RI une première fois, le 18 mars 1918, pour sa blessure en 1914 au bois d'Apremont (en Lorraine, dans la Meuse, arrondissement de Commercy), pour sa participation aux combats du Bois d'Ailly (à l'est de Saint-Mihiel, en Lorraine, dans la Meuse, arrondissement de Commercy) en 1915, et aux Épargres(en Lorraine, dans la Meuse, arrondissement de Verdun) en 1916, et une seconde fois, le 7 mars 1919, pour sa conduite, en 1918, lors des combats du bois Sénécal et des attaques de la ligne Hindenburg devant Saint-Quentin (en Picardie, dans l'Aisne). La croix guerre reçue par Charles Dorneau, militaire de carrière, porte ainsi deux étoiles.

Feuille. Papier

Feuille polycopiée. Diplôme. Papier. 38 cm x 28 cm.



Prêt de Marc BESSET.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Réalités de la guerre.

CLOCHE SERVANT À AVERTIR POUR L'ARRIVÉE DES GAZ. TRANCHÉE DE CALONNE (Lorraine). Extrait d'un album-photos sur le 29^{ème} RI où servit Charles Dorneau de 1914 à 1917.

Photographie. Papier.

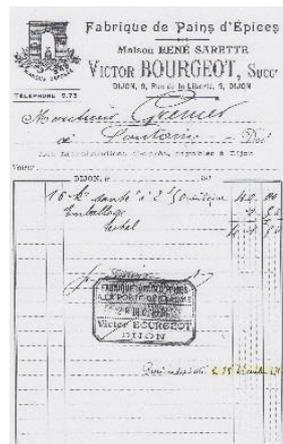
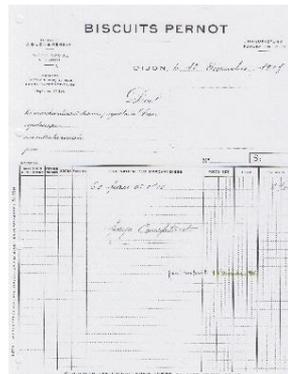
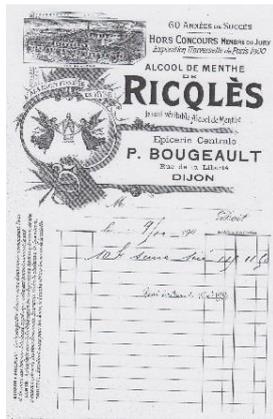


Prêt de Marc BESSET.

Vue quotidienne au front et à l'arrière. – Civils à l'arrière (Fontaine-lès-Dijon).

COLIS ALIMENTAIRES.

Factures. Papier.



L'Union sacrée d'août 1914 se manifeste non seulement au Parlement et chez les soldats, mais aussi à l'Arrière, chez les civils.

Des colis de douceurs contenant des aliments, dont ils avaient bien besoin, étaient envoyés aux mobilisés par les familles, qui souvent, se privaient pour ces envois destinés à aider les soldats à garder le moral.

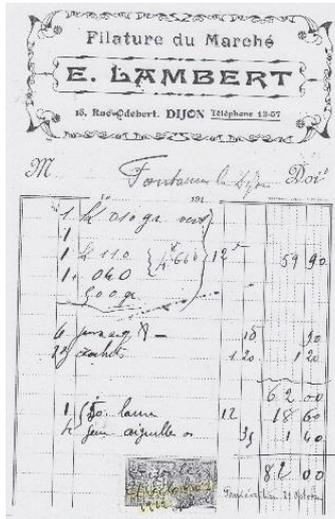
Des « boîtes de Noël et du jour de l'an », confectionnées par les dames et demoiselles de l'Ouvroir de Fontaine étaient acheminées, et ce jusqu'au Maroc, à la centaine de soldats de la commune. Elles comprenaient, comme l'indiquent les factures des établissements dijonnais dans la comptabilité de l'Ouvroir, du pâté, du sucre, du chocolat, des biscuits, du pain d'épice. Y étaient joints des paquets de tabac et du papier à cigarette. En 1916, les circonstances font que ces colis ne peuvent être distribués que pour mardi gras, en mars 1917... et pour Noël 1917, faute de ressources, l'Ouvroir ne peut pas donner de douceurs. Il procède seulement à la distribution des dix kilos de chocolat, offert comme chaque année pendant tout le conflit, par Monsieur Majnoni d'Intignano. Le grand effort collectif s'essouffle avec la durée de la guerre et la cherté des vivres : les familles privilégient l'assistance à leurs proches.

Les prisonniers en Allemagne ne survivent que grâce aux colis de nourriture. À partir du 6 novembre 1914, l'Allemagne est soumise à un blocus économique de la part des pays de l'Entente. L'administration militaire, responsable du ravitaillement des camps, a beaucoup de difficultés à nourrir les troupes, prioritaires en ce qui concerne l'alimentation, ce qui explique en partie l'état catastrophique du ravitaillement dans les camps de prisonniers. Les biscuits de la Croix-Rouge ne suffisent pas. Les colis de provisions reçus permettent aux prisonniers de tenir.

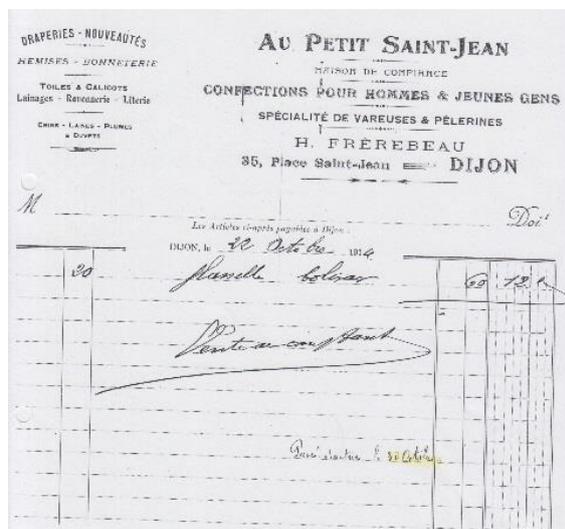
Archives municipales de Fontaine-lès-Dijon. H5.

Vue quotidienne au front et à l'arrière. – Civils à l'arrière (Fontaine-lès-Dijon).

COLIS DE VÊTEMENTS.
Facture. Coupon. Papier.



Les sommes collectées par l'Ouvroir de Fontaine par le biais de dons, de quêtes à l'église ou chez l'habitant, de concerts militaires ou de subventions, ont très vite été investies dans l'acquisition d'aiguilles, de crochets, de caoutchouc, de tresse, de boutons, de tissus et de laine, pour travailler bénévolement à la fabrication de vêtements. En 1914, plus de 160 mètres de flanelle ont été employés par l'Ouvroir à la confection de moufles et de ceintures, de caleçons, de chemises afin de soutenir l'effort de guerre et apporter quelque mieux être matériel aux mobilisés démunis.



Dans les tranchées, l'hiver est rude et les cas d'engelures sont fréquents c'est pourquoi les femmes de Fontaine, les sœurs de la Providence et les jeunes filles de l'école tricotent des chaussettes et des passe-montagnes envoyés à tous ceux qui en ont besoin.



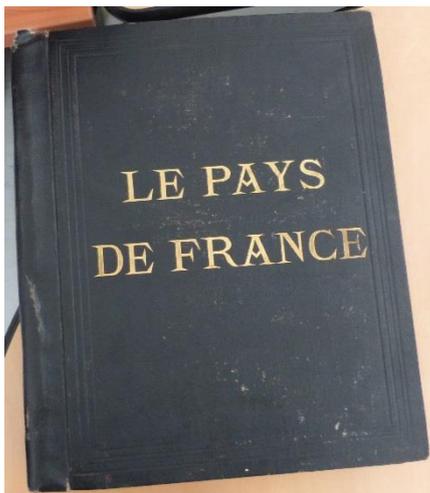
L'argent récolté sert aussi pour les frais de gestion : papier d'emballage, ficelle, étiquettes, feuilles de colis postaux pour l'acheminement des paquets. Il paye le chauffage et l'éclairage de la salle de travail. Déjà beaucoup plus faibles en 1915 qu'en 1914, ces achats de marchandise destinés à la confection de vêtements disparaissent totalement à partir de 1916. Dès 1915, l'assistance semble relayée par des comités de plus grande envergure, comme l'œuvre du Petit paquet, 17 place Émile Zola à Dijon. Ces comités mutualisent achats et fournitures et portent leurs efforts de secours plus spécifiquement vers les déshérités ou les malchanceux, blessés, prisonniers, orphelins, nécessiteux qui l'étaient déjà avant leur mobilisation et ne peuvent être aidés par leur famille.

Archives municipales de Fontaine-lès-Dijon. H5.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Propagande institutionnelle.

COLLECTION RELIÉE DU JOURNAL *LE PAYS DE France*.

Journaux. Papier. Tissu. H : 38 cm ; l. 28 cm.



La reliure « électrique, en percaline chagrinée, avec titre or » contient la collection d'une année du journal *Le pays de France*. Elle a été commandée aux bureaux du journal qui en faisait la publicité.

Édité à l'origine par le journal *Le Matin*, *Le pays de France* porte la mention « Organe des États généraux du tourisme » car le n° 1, qui paraît en mai 1914, est un mensuel destiné à la promotion touristique. À partir de novembre 1914, le journal paraît tous les jeudis au prix de 25 centimes. Il publie des documents d'actualité, des documents rétrospectifs, des photographies et des caricatures sur la guerre de 1914-1918 qui sont des sources précieuses pour connaître le conflit. La collection comprend 250 numéros. La publication cesse en 1919.

Collection particulière.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Réalités de la guerre.

CORVÉE D'ÉTAIS ET DE MATÉRIEL. FORÊT D'APREMONT (en Lorraine, dans la Meuse, arrondissement de Commercy), chemin du 10^{ème}, Croix Saint-Jean. Extrait d'un album-photos sur le 29^{ème} RI où servit Charles Dorneau de 1914 à 1915.

Photographie. Papier.



Prêt de Marc BESSET.

Vie quotidienne au front et à l'armée.- Art des tranchées.

COUPE-PAPIER fabriqué dans une douille d'obus et appartenant à Charles Dorneau.

Objet. Laiton.



Prêt de Marc BESSET.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Soldat : équipement.

CRÉCELLE D'ALARME DES TRANCHÉES.

Objet. Bois. 21 cm x 23 cm.



Cette crécelle est un instrument de musique en bois, dite à raclement. Elle est composée d'un manche en bois et d'une partie rotative dont la lame racle et craque sur la partie crantée du manche.

Connue dès le Moyen-Âge, l'usage de la crécelle était réservé aux lépreux pour avertir de leur passage, et, pour l'Église, en remplacement des cloches les jeudi saint et vendredi saint. Elle devint ensuite un jouet d'enfant, parfois utilisé lors de carnivals.

La crécelle est utilisée dans les tranchées durant la Première Guerre mondiale pour éviter d'être surpris par l'arrivée des gaz toxiques afin que les poilus puissent s'équiper rapidement de masques de protection. Dans les tranchées, les gaz sont une source d'angoisse et de souffrances. Les soldats n'ont pas de moyens de prévention efficaces contre cette arme apparue le 22 avril 1915 à Ypres, en Belgique. Très vite, à l'arrière, les chercheurs mettent au point des moyens de protection rudimentaires (tampons ouatés, cagoules, lunettes) à l'efficacité aléatoire et peu pratiques. Il faut attendre le début 1916 pour voir arriver, chez les Alliés, les premiers masques à gaz efficaces. Dès la moindre suspicion d'attaque aux gaz (apparition de nuage jaunâtre ou verdâtre dans le no man's land ou perception d'une odeur particulière) les guetteurs de tranchée donnent l'alerte en utilisant divers signaux sonores parmi lesquels des crécelles dont le bruit fort est distinctif.

Archives municipales de Fontaine-lès-Dijon.

Commémoration.

CROIX DE GUERRE 1914-1918 UNE CITATION D'ÉMILE BRULÉ, classe 1898.
Médaille. Bronze florentin, ruban. 10 cm x 3,7 cm.



Dès 1914, le besoin de créer une récompense pour les actes de bravoure militaire s'est fait sentir. Il existait bien la « citation à l'ordre du jour », mais ce n'était qu'un témoignage écrit, une distinction administrative. Il fallait une décoration et qui permette au chef d'honorer les plus vaillants de ses soldats sur les lieux même des combats. Cette idée de décoration est défendue par l'écrivain et député de Paris, Maurice Barrès. Elle aboutit le 8 avril 1915 à la promulgation d'une loi créant la croix de guerre.

Le modèle retenu, parmi plusieurs projets respectant les critères de la loi, est celui du sculpteur Paul-Albert Bartholomé. La croix de guerre est en laiton, appelé bronze florentin. Elle a quatre branches et deux épées croisées. Le centre représente, à l'avant, une tête de République au bonnet phrygien ornée d'une couronne de lauriers avec, gravé autour, « République française ». Elle porte au revers une inscription à quatre variantes : 1914-1915, 1914-1916, 1914-1917, 1914-1918. Elle est suspendue à un ruban vert avec liseré rouge à chaque bord, cinq fines rayures rouges verticales. Ces couleurs allient le symbole du sang versé à celui de l'esérance.

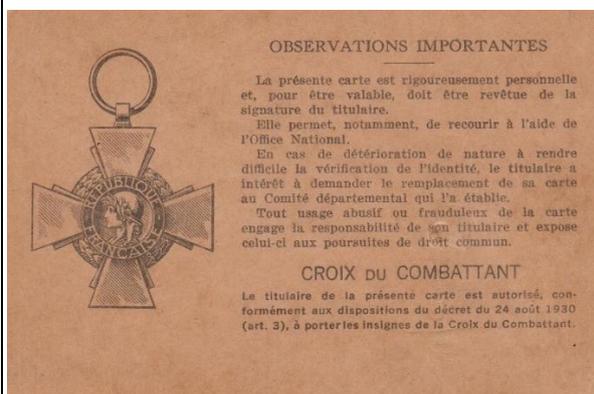
La croix de Guerre récompense les combattants français ou étrangers cités individuellement pour faits de guerre. Son attribution est également étendue à des citations collectives (villes ou villages ayant particulièrement souffert de la guerre, unités militaires).

La croix de guerre décernée au caporal Émile Brulé porte la mention 1914-1916. Son ruban s'orne d'une étoile en bronze car le caporal Brulé a été cité à l'ordre du 43ème régiment d'infanterie, le 15 mai 1915, pour sa belle conduite lors d'une patrouille où il a été blessé.

Prêt de Claude JEANMICHEL

Commémoration.

CROIX DU COMBATTANT DE CHARLES MARTIN, classe 1905.
Carte. Papier fort. 11,5 cm x 7,5 cm.



La croix du combattant est une décoration française qui figure au dos de la carte du combattant délivrée à Charles Martin, le 23 juillet 1934.

Les Poilus de la Grande Guerre, soutenus par des parlementaires, ont voulu faire reconnaître par la nation, un statut particulier à ceux qui avaient combattu pour elle de 1914 à 1918. Huit ans après l'armistice, leur action fut couronnée de succès. Dans un premier temps, la loi du 19 décembre 1926 a créé la carte du combattant destinée à tous les mobilisés de la guerre de 1914-1918 comme ce fut le cas de Charles Martin. Trois ans plus tard, la loi du 28 juin 1930 a créé un insigne officiel dénommé « Croix du Combattant » au profit des titulaires de cette carte.

La croix du combattant signale tous ceux qui, au péril de leur vie ont défendu la patrie. Le projet retenu par le jury, présidé par André Maginot, est l'œuvre d'un ancien combattant, M. Doumenc. L'avvers, qui figure sur la carte du combattant, a la forme d'une croix pattée à quatre branches reliées par une couronne de lauriers. Le médaillon central porte la mention « République française » avec une effigie de la République coiffée d'un casque Adrian lauré. L'anneau est articulé. Seuls les titulaires de la carte du combattant peuvent porter la médaille du combattant.

Prêt de Nicole LAMAILLE.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Réalités de la guerre.

CUISINE ROULANTE. VILLE-ISSEY (en Lorraine, dans la Meuse, arrondissement de Commercy, rattachée depuis 1973 à Euville). Les cuisiniers un jour de repos. Extrait d'un album-photos sur le 29^{ème} RI où servit Charles Dorneau de 1914 à 1917.

Photographie. Papier.



Prêt de Marc BESSET.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Civils à l'arrière (Fontaine-lès-Dijon).

CUISINE, ÉCLAIRAGE. L'INTENDANCE DES TROUPES CANTONNÉES À FONTAINE, 1914-1915.
Feuillet. Papier.

P. 10
 Place de séjour
 Substances
 P. 10
 P. 10

Travaux	Charges
1. au 1 ^{er} novembre 1914 2. au 1 ^{er} décembre 1914 3. au 1 ^{er} janvier 1915 4. au 1 ^{er} février 1915 5. au 1 ^{er} mars 1915 6. au 1 ^{er} avril 1915 7. au 1 ^{er} mai 1915 8. au 1 ^{er} juin 1915 9. au 1 ^{er} juillet 1915 10. au 1 ^{er} août 1915 11. au 1 ^{er} septembre 1915 12. au 1 ^{er} octobre 1915 13. au 1 ^{er} novembre 1915 14. au 1 ^{er} décembre 1915 15. au 1 ^{er} janvier 1916 16. au 1 ^{er} février 1916 17. au 1 ^{er} mars 1916 18. au 1 ^{er} avril 1916 19. au 1 ^{er} mai 1916 20. au 1 ^{er} juin 1916 21. au 1 ^{er} juillet 1916 22. au 1 ^{er} août 1916 23. au 1 ^{er} septembre 1916 24. au 1 ^{er} octobre 1916 25. au 1 ^{er} novembre 1916 26. au 1 ^{er} décembre 1916 27. au 1 ^{er} janvier 1917 28. au 1 ^{er} février 1917 29. au 1 ^{er} mars 1917 30. au 1 ^{er} avril 1917 31. au 1 ^{er} mai 1917 32. au 1 ^{er} juin 1917 33. au 1 ^{er} juillet 1917 34. au 1 ^{er} août 1917 35. au 1 ^{er} septembre 1917 36. au 1 ^{er} octobre 1917 37. au 1 ^{er} novembre 1917 38. au 1 ^{er} décembre 1917 39. au 1 ^{er} janvier 1918 40. au 1 ^{er} février 1918 41. au 1 ^{er} mars 1918 42. au 1 ^{er} avril 1918 43. au 1 ^{er} mai 1918 44. au 1 ^{er} juin 1918 45. au 1 ^{er} juillet 1918 46. au 1 ^{er} août 1918 47. au 1 ^{er} septembre 1918 48. au 1 ^{er} octobre 1918 49. au 1 ^{er} novembre 1918 50. au 1 ^{er} décembre 1918 51. au 1 ^{er} janvier 1919 52. au 1 ^{er} février 1919 53. au 1 ^{er} mars 1919 54. au 1 ^{er} avril 1919 55. au 1 ^{er} mai 1919 56. au 1 ^{er} juin 1919 57. au 1 ^{er} juillet 1919 58. au 1 ^{er} août 1919 59. au 1 ^{er} septembre 1919 60. au 1 ^{er} octobre 1919 61. au 1 ^{er} novembre 1919 62. au 1 ^{er} décembre 1919 63. au 1 ^{er} janvier 1920 64. au 1 ^{er} février 1920 65. au 1 ^{er} mars 1920 66. au 1 ^{er} avril 1920 67. au 1 ^{er} mai 1920 68. au 1 ^{er} juin 1920 69. au 1 ^{er} juillet 1920 70. au 1 ^{er} août 1920 71. au 1 ^{er} septembre 1920 72. au 1 ^{er} octobre 1920 73. au 1 ^{er} novembre 1920 74. au 1 ^{er} décembre 1920 75. au 1 ^{er} janvier 1921 76. au 1 ^{er} février 1921 77. au 1 ^{er} mars 1921 78. au 1 ^{er} avril 1921 79. au 1 ^{er} mai 1921 80. au 1 ^{er} juin 1921 81. au 1 ^{er} juillet 1921 82. au 1 ^{er} août 1921 83. au 1 ^{er} septembre 1921 84. au 1 ^{er} octobre 1921 85. au 1 ^{er} novembre 1921 86. au 1 ^{er} décembre 1921 87. au 1 ^{er} janvier 1922 88. au 1 ^{er} février 1922 89. au 1 ^{er} mars 1922 90. au 1 ^{er} avril 1922 91. au 1 ^{er} mai 1922 92. au 1 ^{er} juin 1922 93. au 1 ^{er} juillet 1922 94. au 1 ^{er} août 1922 95. au 1 ^{er} septembre 1922 96. au 1 ^{er} octobre 1922 97. au 1 ^{er} novembre 1922 98. au 1 ^{er} décembre 1922 99. au 1 ^{er} janvier 1923 100. au 1 ^{er} février 1923 101. au 1 ^{er} mars 1923 102. au 1 ^{er} avril 1923 103. au 1 ^{er} mai 1923 104. au 1 ^{er} juin 1923 105. au 1 ^{er} juillet 1923 106. au 1 ^{er} août 1923 107. au 1 ^{er} septembre 1923 108. au 1 ^{er} octobre 1923 109. au 1 ^{er} novembre 1923 110. au 1 ^{er} décembre 1923 111. au 1 ^{er} janvier 1924 112. au 1 ^{er} février 1924 113. au 1 ^{er} mars 1924 114. au 1 ^{er} avril 1924 115. au 1 ^{er} mai 1924 116. au 1 ^{er} juin 1924 117. au 1 ^{er} juillet 1924 118. au 1 ^{er} août 1924 119. au 1 ^{er} septembre 1924 120. au 1 ^{er} octobre 1924 121. au 1 ^{er} novembre 1924 122. au 1 ^{er} décembre 1924 123. au 1 ^{er} janvier 1925 124. au 1 ^{er} février 1925 125. au 1 ^{er} mars 1925 126. au 1 ^{er} avril 1925 127. au 1 ^{er} mai 1925 128. au 1 ^{er} juin 1925 129. au 1 ^{er} juillet 1925 130. au 1 ^{er} août 1925 131. au 1 ^{er} septembre 1925 132. au 1 ^{er} octobre 1925 133. au 1 ^{er} novembre 1925 134. au 1 ^{er} décembre 1925 135. au 1 ^{er} janvier 1926 136. au 1 ^{er} février 1926 137. au 1 ^{er} mars 1926 138. au 1 ^{er} avril 1926 139. au 1 ^{er} mai 1926 140. au 1 ^{er} juin 1926 141. au 1 ^{er} juillet 1926 142. au 1 ^{er} août 1926 143. au 1 ^{er} septembre 1926 144. au 1 ^{er} octobre 1926 145. au 1 ^{er} novembre 1926 146. au 1 ^{er} décembre 1926 147. au 1 ^{er} janvier 1927 148. au 1 ^{er} février 1927 149. au 1 ^{er} mars 1927 150. au 1 ^{er} avril 1927 151. au 1 ^{er} mai 1927 152. au 1 ^{er} juin 1927 153. au 1 ^{er} juillet 1927 154. au 1 ^{er} août 1927 155. au 1 ^{er} septembre 1927 156. au 1 ^{er} octobre 1927 157. au 1 ^{er} novembre 1927 158. au 1 ^{er} décembre 1927 159. au 1 ^{er} janvier 1928 160. au 1 ^{er} février 1928 161. au 1 ^{er} mars 1928 162. au 1 ^{er} avril 1928 163. au 1 ^{er} mai 1928 164. au 1 ^{er} juin 1928 165. au 1 ^{er} juillet 1928 166. au 1 ^{er} août 1928 167. au 1 ^{er} septembre 1928 168. au 1 ^{er} octobre 1928 169. au 1 ^{er} novembre 1928 170. au 1 ^{er} décembre 1928 171. au 1 ^{er} janvier 1929 172. au 1 ^{er} février 1929 173. au 1 ^{er} mars 1929 174. au 1 ^{er} avril 1929 175. au 1 ^{er} mai 1929 176. au 1 ^{er} juin 1929 177. au 1 ^{er} juillet 1929 178. au 1 ^{er} août 1929 179. au 1 ^{er} septembre 1929 180. au 1 ^{er} octobre 1929 181. au 1 ^{er} novembre 1929 182. au 1 ^{er} décembre 1929 183. au 1 ^{er} janvier 1930 184. au 1 ^{er} février 1930 185. au 1 ^{er} mars 1930 186. au 1 ^{er} avril 1930 187. au 1 ^{er} mai 1930 188. au 1 ^{er} juin 1930 189. au 1 ^{er} juillet 1930 190. au 1 ^{er} août 1930 191. au 1 ^{er} septembre 1930 192. au 1 ^{er} octobre 1930 193. au 1 ^{er} novembre 1930 194. au 1 ^{er} décembre 1930 195. au 1 ^{er} janvier 1931 196. au 1 ^{er} février 1931 197. au 1 ^{er} mars 1931 198. au 1 ^{er} avril 1931 199. au 1 ^{er} mai 1931 200. au 1 ^{er} juin 1931 201. au 1 ^{er} juillet 1931 202. au 1 ^{er} août 1931 203. au 1 ^{er} septembre 1931 204. au 1 ^{er} octobre 1931 205. au 1 ^{er} novembre 1931 206. au 1 ^{er} décembre 1931 207. au 1 ^{er} janvier 1932 208. au 1 ^{er} février 1932 209. au 1 ^{er} mars 1932 210. au 1 ^{er} avril 1932 211. au 1 ^{er} mai 1932 212. au 1 ^{er} juin 1932 213. au 1 ^{er} juillet 1932 214. au 1 ^{er} août 1932 215. au 1 ^{er} septembre 1932 216. au 1 ^{er} octobre 1932 217. au 1 ^{er} novembre 1932 218. au 1 ^{er} décembre 1932 219. au 1 ^{er} janvier 1933 220. au 1 ^{er} février 1933 221. au 1 ^{er} mars 1933 222. au 1 ^{er} avril 1933 223. au 1 ^{er} mai 1933 224. au 1 ^{er} juin 1933 225. au 1 ^{er} juillet 1933 226. au 1 ^{er} août 1933 227. au 1 ^{er} septembre 1933 228. au 1 ^{er} octobre 1933 229. au 1 ^{er} novembre 1933 230. au 1 ^{er} décembre 1933 231. au 1 ^{er} janvier 1934 232. au 1 ^{er} février 1934 233. au 1 ^{er} mars 1934 234. au 1 ^{er} avril 1934 235. au 1 ^{er} mai 1934 236. au 1 ^{er} juin 1934 237. au 1 ^{er} juillet 1934 238. au 1 ^{er} août 1934 239. au 1 ^{er} septembre 1934 240. au 1 ^{er} octobre 1934 241. au 1 ^{er} novembre 1934 242. au 1 ^{er} décembre 1934 243. au 1 ^{er} janvier 1935 244. au 1 ^{er} février 1935 245. au 1 ^{er} mars 1935 246. au 1 ^{er} avril 1935 247. au 1 ^{er} mai 1935 248. au 1 ^{er} juin 1935 249. au 1 ^{er} juillet 1935 250. au 1 ^{er} août 1935 251. au 1 ^{er} septembre 1935 252. au 1 ^{er} octobre 1935 253. au 1 ^{er} novembre 1935 254. au 1 ^{er} décembre 1935 255. au 1 ^{er} janvier 1936 256. au 1 ^{er} février 1936 257. au 1 ^{er} mars 1936 258. au 1 ^{er} avril 1936 259. au 1 ^{er} mai 1936 260. au 1 ^{er} juin 1936 261. au 1 ^{er} juillet 1936 262. au 1 ^{er} août 1936 263. au 1 ^{er} septembre 1936 264. au 1 ^{er} octobre 1936 265. au 1 ^{er} novembre 1936 266. au 1 ^{er} décembre 1936 267. au 1 ^{er} janvier 1937 268. au 1 ^{er} février 1937 269. au 1 ^{er} mars 1937 270. au 1 ^{er} avril 1937 271. au 1 ^{er} mai 1937 272. au 1 ^{er} juin 1937 273. au 1 ^{er} juillet 1937 274. au 1 ^{er} août 1937 275. au 1 ^{er} septembre 1937 276. au 1 ^{er} octobre 1937 277. au 1 ^{er} novembre 1937 278. au 1 ^{er} décembre 1937 279. au 1 ^{er} janvier 1938 280. au 1 ^{er} février 1938 281. au 1 ^{er} mars 1938 282. au 1 ^{er} avril 1938 283. au 1 ^{er} mai 1938 284. au 1 ^{er} juin 1938 285. au 1 ^{er} juillet 1938 286. au 1 ^{er} août 1938 287. au 1 ^{er} septembre 1938 288. au 1 ^{er} octobre 1938 289. au 1 ^{er} novembre 1938 290. au 1 ^{er} décembre 1938 291. au 1 ^{er} janvier 1939 292. au 1 ^{er} février 1939 293. au 1 ^{er} mars 1939 294. au 1 ^{er} avril 1939 295. au 1 ^{er} mai 1939 296. au 1 ^{er} juin 1939 297. au 1 ^{er} juillet 1939 298. au 1 ^{er} août 1939 299. au 1 ^{er} septembre 1939 300. au 1 ^{er} octobre 1939 301. au 1 ^{er} novembre 1939 302. au 1 ^{er} décembre 1939 303. au 1 ^{er} janvier 1940 304. au 1 ^{er} février 1940 305. au 1 ^{er} mars 1940 306. au 1 ^{er} avril 1940 307. au 1 ^{er} mai 1940 308. au 1 ^{er} juin 1940 309. au 1 ^{er} juillet 1940 310. au 1 ^{er} août 1940 311. au 1 ^{er} septembre 1940 312. au 1 ^{er} octobre 1940 313. au 1 ^{er} novembre 1940 314. au 1 ^{er} décembre 1940 315. au 1 ^{er} janvier 1941 316. au 1 ^{er} février 1941 317. au 1 ^{er} mars 1941 318. au 1 ^{er} avril 1941 319. au 1 ^{er} mai 1941 320. au 1 ^{er} juin 1941 321. au 1 ^{er} juillet 1941 322. au 1 ^{er} août 1941 323. au 1 ^{er} septembre 1941 324. au 1 ^{er} octobre 1941 325. au 1 ^{er} novembre 1941 326. au 1 ^{er} décembre 1941 327. au 1 ^{er} janvier 1942 328. au 1 ^{er} février 1942 329. au 1 ^{er} mars 1942 330. au 1 ^{er} avril 1942 331. au 1 ^{er} mai 1942 332. au 1 ^{er} juin 1942 333. au 1 ^{er} juillet 1942 334. au 1 ^{er} août 1942 335. au 1 ^{er} septembre 1942 336. au 1 ^{er} octobre 1942 337. au 1 ^{er} novembre 1942 338. au 1 ^{er} décembre 1942 339. au 1 ^{er} janvier 1943 340. au 1 ^{er} février 1943 341. au 1 ^{er} mars 1943 342. au 1 ^{er} avril 1943 343. au 1 ^{er} mai 1943 344. au 1 ^{er} juin 1943 345. au 1 ^{er} juillet 1943 346. au 1 ^{er} août 1943 347. au 1 ^{er} septembre 1943 348. au 1 ^{er} octobre 1943 349. au 1 ^{er} novembre 1943 350. au 1 ^{er} décembre 1943 351. au 1 ^{er} janvier 1944 352. au 1 ^{er} février 1944 353. au 1 ^{er} mars 1944 354. au 1 ^{er} avril 1944 355. au 1 ^{er} mai 1944 356. au 1 ^{er} juin 1944 357. au 1 ^{er} juillet 1944 358. au 1 ^{er} août 1944 359. au 1 ^{er} septembre 1944 360. au 1 ^{er} octobre 1944 361. au 1 ^{er} novembre 1944 362. au 1 ^{er} décembre 1944 363. au 1 ^{er} janvier 1945 364. au 1 ^{er} février 1945 365. au 1 ^{er} mars 1945 366. au 1 ^{er} avril 1945 367. au 1 ^{er} mai 1945 368. au 1 ^{er} juin 1945 369. au 1 ^{er} juillet 1945 370. au 1 ^{er} août 1945 371. au 1 ^{er} septembre 1945 372. au 1 ^{er} octobre 1945 373. au 1 ^{er} novembre 1945 374. au 1 ^{er} décembre 1945 375. au 1 ^{er} janvier 1946 376. au 1 ^{er} février 1946 377. au 1 ^{er} mars 1946 378. au 1 ^{er} avril 1946 379. au 1 ^{er} mai 1946 380. au 1 ^{er} juin 1946 381. au 1 ^{er} juillet 1946 382. au 1 ^{er} août 1946 383. au 1 ^{er} septembre 1946 384. au 1 ^{er} octobre 1946 385. au 1 ^{er} novembre 1946 386. au 1 ^{er} décembre 1946 387. au 1 ^{er} janvier 1947 388. au 1 ^{er} février 1947 389. au 1 ^{er} mars 1947 390. au 1 ^{er} avril 1947 391. au 1 ^{er} mai 1947 392. au 1 ^{er} juin 1947 393. au 1 ^{er} juillet 1947 394. au 1 ^{er} août 1947 395. au 1 ^{er} septembre 1947 396. au 1 ^{er} octobre 1947 397. au 1 ^{er} novembre 1947 398. au 1 ^{er} décembre 1947 399. au 1 ^{er} janvier 1948 400. au 1 ^{er} février 1948 401. au 1 ^{er} mars 1948 402. au 1 ^{er} avril 1948 403. au 1 ^{er} mai 1948 404. au 1 ^{er} juin 1948 405. au 1 ^{er} juillet 1948 406. au 1 ^{er} août 1948 407. au 1 ^{er} septembre 1948 408. au 1 ^{er} octobre 1948 409. au 1 ^{er} novembre 1948 410. au 1 ^{er} décembre 1948 411. au 1 ^{er} janvier 1949 412. au 1 ^{er} février 1949 413. au 1 ^{er} mars 1949 414. au 1 ^{er} avril 1949 415. au 1 ^{er} mai 1949 416. au 1 ^{er} juin 1949 417. au 1 ^{er} juillet 1949 418. au 1 ^{er} août 1949 419. au 1 ^{er} septembre 1949 420. au 1 ^{er} octobre 1949 421. au 1 ^{er} novembre 1949 422. au 1 ^{er} décembre 1949 423. au 1 ^{er} janvier 1950 424. au 1 ^{er} février 1950 425. au 1 ^{er} mars 1950 426. au 1 ^{er} avril 1950 427. au 1 ^{er} mai 1950 428. au 1 ^{er} juin 1950 429. au 1 ^{er} juillet 1950 430. au 1 ^{er} août 1950 431. au 1 ^{er} septembre 1950 432. au 1 ^{er} octobre 1950 433. au 1 ^{er} novembre 1950 434. au 1 ^{er} décembre 1950 435. au 1 ^{er} janvier 1951 436. au 1 ^{er} février 1951 437. au 1 ^{er} mars 1951 438. au 1 ^{er} avril 1951 439. au 1 ^{er} mai 1951 440. au 1 ^{er} juin 1951 441. au 1 ^{er} juillet 1951 442. au 1 ^{er} août 1951 443. au 1 ^{er} septembre 1951 444. au 1 ^{er} octobre 1951 445. au 1 ^{er} novembre 1951 446. au 1 ^{er} décembre 1951 447. au 1 ^{er} janvier 1952 448. au 1 ^{er} février 1952 449. au 1 ^{er} mars 1952 450. au 1 ^{er} avril 1952 451. au 1 ^{er} mai 1952 452. au 1 ^{er} juin 1952 453. au 1 ^{er} juillet 1952 454. au 1 ^{er} août 1952 455. au 1 ^{er} septembre 1952 456. au 1 ^{er} octobre 1952 457. au 1 ^{er} novembre 1952 458. au 1 ^{er} décembre 1952 459. au 1 ^{er} janvier 1953 460. au 1 ^{er} février 1953 461. au 1 ^{er} mars 1953 462. au 1 ^{er} avril 1953 463. au 1 ^{er} mai 1953 464. au 1 ^{er} juin 1953 465. au 1 ^{er} juillet 1953 466. au 1 ^{er} août 1953 467. au 1 ^{er} septembre 1953 468. au 1 ^{er} octobre 1953 469. au 1 ^{er} novembre 1953 470. au 1 ^{er} décembre 1953 471. au 1 ^{er} janvier 1954 472. au 1 ^{er} février 1954 473. au 1 ^{er} mars 1954 474. au 1 ^{er} avril 1954 475. au 1 ^{er} mai 1954 476. au 1 ^{er} juin 1954 477. au 1 ^{er} juillet 1954 478. au 1 ^{er} août 1954 479. au 1 ^{er} septembre 1954 480. au 1 ^{er} octobre 1954 481. au 1 ^{er} novembre 1954 482. au 1 ^{er} décembre 1954 483. au 1 ^{er} janvier 1955 484. au 1 ^{er} février 1955 485. au 1 ^{er} mars 1955 486. au 1 ^{er} avril 1955 487. au 1 ^{er} mai 1955 488. au 1 ^{er} juin 1955 489. au 1	

Commémoration.

DÉCORATIONS DE LÉON BRÉGIROUX., classe 1916, soldat au 227^{ème} RI.

Photographie. Diplôme Papier. Carton. 48 cm x 36 cm; L. 41,5 cm, diamètre: 4,5 cm.



Léon Brégiroux appartenait au 227^{ème} Régiment d'Infanterie qui a été constitué à la mobilisation en 1914. Le régiment de Léon Brégiroux est issu du 27^e régiment d'infanterie de ligne caserné à Dijon, chaque régiment d'active ayant créé un régiment de réserve dont le numéro est le sien, plus 200.

Né en 1896, Léon Brégiroux était de la classe 1916. Il a donc été appelé vraisemblablement en 1915. Sur la carte-photo de gauche, Léon Brégiroux porte un brassard noir car il vient de perdre son frère Auguste. Sur celle de droite, son bras est en écharpe. Il a été grièvement blessé, probablement à Verdun : son pouce a été arraché.

Il a reçu la médaille militaire et la croix de guerre avec une citation. Ces deux décorations ornent la tombe qu'il occupe avec sa femme dans le cimetière de Fontaine-lès-Dijon. Appelée « la médaille des braves », la médaille militaire n'est attribuée que pour des services militaires. Elle a été instituée par Louis-Napoléon Bonaparte pour récompenser les mérites des meilleurs soldats ou sous-officiers privés de légion d'honneur réservée désormais aux officiers qui n'acceptent plus de partager cette distinction avec la troupe. En 1870, est instaurée la III^e République. L'effigie de Napoléon III est remplacée par celle de la République sous les traits de la déesse Cérès. Le jeton, de forme ronde, est en argent. Il est suspendu à une bélière dorée représentant un trophée d'armes. Il est cerclé d'une couronne de laurier séparée en haut et en bas, par des rubans. L'avant porte un médaillon central à l'effigie de la République auréolée par l'inscription « République française 1870 » se détachant sur un fond émaillé bleu. Le revers présente le même médaillon avec la légende « valeur et discipline ». L'insigne est suspendu à un ruban jaune bordé de vert des deux côtés. Cette médaille est administrée par la chancellerie de la Légion d'honneur comme en témoigne le rouleau d'envoi et le diplôme délivré le 30 mai 1933. Elle est dépourvue de grade et met sur un pied d'égalité tous ceux auxquels elle est attribuée.

Prêt de Marie-Noëlle NICOLLE.

Vie quotidienne au front et à l'arrière – Artisanat de tranchée.

DOUILLE D'OBUS À DÉCOR FLORAL AVEC INSCRIPTION 1917.

Objet. Métal. H : 33 cm ; D : 9 cm.



Pour s'occuper entre les offensives, les poilus fabriquent des objets de toutes sortes. De très nombreuses douilles d'obus tirés par les canons de 75 sont récupérées sur les champs de bataille pour être transformées en vases gravés comme celui-ci qui porte un décor floral avec la date 1917.

Au départ très spontané, l'artisanat de tranchée prend rapidement beaucoup d'ampleur. L'engouement qu'il suscite à l'arrière, chez les civils, conduit à la création d'une véritable industrie. Des ateliers dédiés à la fabrication de ces objets sont mis en place dans les campements en deuxième ligne et dans les centres de rééducation professionnels pour les mutilés de guerre. Des expositions et des ventes sont organisées pour montrer le travail des poilus et soutenir des actions caritatives.



Chaque douille dispose d'un marquage.

75 DE : Douille de 75.

C : Obus de campagne.

ARS : Atelier de construction : Rennes.

L 8401 : 8401^{ème} lot d'obus.

D : fournisseur du cuivre.

Au centre du culot de la douille est fixé un tube porte amorce contenant une amorce. Quand le percuteur vient frapper l'amorce, celle-ci détone et met le feu à la charge intérieure de la douille. La poudre contenue dans la douille propulse l'obus hors du canon. La douille en laiton a pour fonction d'assurer l'étanchéité avec la culasse afin que toute la pression développée au départ du coup soit utilisée pour propulser l'obus.

Prêt de Claude JEANMICHEL.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Artisanat de tranchée.

DOUILLE D'OBUS EN FORME DE VASE AU DÉCOR D'ARTÉMIS
PENDANT DE DOUILLE D'OBUS EN FORME DE VASE AU DÉCOR DE PAN.

Objet. Métal. H : 33 cm ; D : 9 cm.



Dans un cadre surmonté de feuilles de houx, une jeune femme nue, présentée de profil, coiffée d'un casque et portant des jambières, cache sa poitrine avec ses mains : c'est Artémis avec, à ses côtés, un chien, son animal favori. C'est la déesse de la chasse.

Comme Pan, Artémis vit dans les forêts et c'est Pan qui lui a donné des chiens « plus rapides que le vent ». C'est pourquoi, dans cette paire de vases, les deux divinités sont associées.

L'artisanat de tranchée s'est développé de 1914 à 1939. Très vite, des civils ont fabriqué des objets qui utilisent les mêmes matériaux détournés pour les destiner au troc et surtout à la vente. Dès 1919, Ces objets ont fait partie de ces souvenirs que les familles pouvaient acquérir lors de leurs pèlerinages sur les lieux de bataille.

Douille d'obus en forme de vase au décor d'Artémis.



75 DE : Douille de 75.

C : Obus de campagne.

ARS : Atelier de construction : Rennes.

L 1860 : 1860^{ème} lot d'obus.

15 : Millésime 1915.

B : fournisseur du cuivre.

Prêt de M et Mme ROUX.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Art des tranchées.

DOUILLE D'OBUS EN FORME DE VASE AU DÉCOR DE GRIFFON.

Objet. Métal. H : 34 cm ; D : 8,5 cm.



Dans la partie supérieure du vase, le décor représente d'une part, une bête fabuleuse qui est une variante du griffon avec son bec d'aigle, ses ailes gigantesques et ses quatre pattes, d'autre part, une fleur. Le griffon incarne la vigilance. Il met sa force et son courage au service du droit et de la justice. La partie inférieure est drapée.

Une douille d'obus de 75 a été détournée pour devenir un vase martelé. L'obus est un projectile creux, en forme de cylindre terminé par un cône, rempli de matière explosive. C'est une munition tirée par un canon. La douille contient la charge propulsive. Le laiton de la douille a été repoussé afin de donner un relief en ronde bosse. Pour rendre le travail plus facile, la douille était remplie de sable, de terre, de bitume, de plomb coulé à l'intérieur. Dans ces derniers cas, une fois le travail terminé la douille était chauffée pour en évacuer la matière.

Dessous de la douille d'obus en forme de vase plissé.

75 DE : Douille de 75.

R : Obus explosif de réglage PDPS : Initiales du fabricant.

2379 L : 2379^{ème} lot d'obus.

16 : Millésime 1916.

SD : Fournisseur du cuivre.

Prêt de M et Mme ROUX.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Artisanat de tranchée.

DOUILLE D'OBUS EN FORME DE VASE AU DÉCOR DE PAN
PENDANT DE LA DOUILLE D'OBUS EN FORME DE VASE AU DÉCOR D'ARTHÉMIS.

Objet. Métal. H : 33 cm ; D : 9 cm.



Le motif principal qui orne la douille d'obus est le dieu Pan, reconnaissable à sa flute et à sa coiffe en forme de feuillage. Il est représenté sous les traits d'un jeune homme, placé dans un cadre et assis au milieu d'arbres. Un décor de houx orne la partie sommitale de la douille. Pan est une divinité de la nature, qui vit dans les bois et les forêts, s'abritant dans les cavernes, protégeant les troupeaux, chassant les bêtes sauvages, pêchant dans les cours d'eaux et s'ébattant avec les nymphes.

L'artisanat de tranchée constitue une activité spécifique de la Première Guerre mondiale. Il apparaît avec la guerre de position dans les abris de tranchées mais aussi à l'arrière pendant les temps de repos. Il est le produit du travail des soldats en activité, des blessés, des prisonniers de guerre mais aussi des civils. La douille de laiton (mélange de zinc et de cuivre), de 75 mm a été une matière première inépuisable.

Dessous de la douille d'obus en forme de vase au décor de Pan

75 DE : Douille de 75.
C : Obus de campagne.
MAM : Initiales du fabricant.
443 L : 44^{ème} lot d'obus.
16 : Millésime 1916.
S : Fournisseur du cuivre.

Prêt de M et Mme ROUX.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Civils à l'arrière (Fontaine-lès-Dijon).

EMPRUNT NATIONAL : SOUSCRIPTION À FONTAINE-LÈS-DIJON. 1915.
Registre. Papier. A4.

Souscription à
l'emprunt national
par l'achat de 60
de rente.

Suite de la séance du 8^{ème} 1915

M. le Président expose que le Bureau de
Bienfaisance propose à ce jour une somme
de 1012,64, sans affectation spéciale
et d'un rapport tout à fait insignifiant
Il estime qu'il serait très utile et
fructueux de consacrer la plus grande
partie de cette somme à la souscription nationale
actuellement ouverte, afin de rendre aux malheureux
le plus de bien-être possible. Il propose
à l'Assemblée de voter les vœux suivants

La Commission
Vu le rapport de M. le Président,
Considérant qu'il est de son devoir de donner
au Bureau de Bienfaisance tous les avantages
que permet sa situation,
Estimant que c'est faire acte patriotique
de concourir à la souscription nationale
dit emprunt de la Victoire.
Considérant qu'en allouant une bonne
partie du capital proposé, le reste peut
être affecté au dit Bureau de Bienfaisance
sera grandement suffisant pour faire face
à ses dépenses

Décide
Une somme de mille quarante sept francs
1012,64, destinée, suite de la souscription de 9^{ème}
sera prélevée sur le bénéfice de 1914, et sera
affectée à l'emprunt national 5% pour un total
de 60 de rente.

Le bureau de bienfaisance souscrit à l'emprunt national de 1915, dit « Emprunt de la Victoire », par patriotisme mais aussi pour faire fructifier son capital afin de mieux aider les malheureux.

La Première Guerre mondiale se distingue des conflits précédents en ce qu'elle est aussi la première guerre industrielle. Les quantités de matériels exigées par les armées ne cessent d'augmenter, à mesure que le conflit avance. Désormais, l'Etat dirige l'économie et organise la production en collaboration avec les industriels qui s'adaptent pour répondre aux commandes. Afin de financer l'effort de guerre et combler les déficits qui se creusent, il augmente les impôts, multiplie les émissions de papier-monnaie et emprunte à l'étranger.

Les prêts des banques ou des alliés se révèlent vite insuffisants aussi lance-t-il quatre emprunts nationaux entre 1915 et 1918. Le premier emprunt a lieu en novembre 1915. Il offre un taux d'intérêt à 5%.

Fort prosaïquement, le bureau de Bienfaisance ne cache pas que l'emprunt de la défense nationale est pour lui un placement avantageux. Comme le dit Jean-Baptiste Duroselle, « gagner de l'argent sous couvert de patriotisme convenait très bien à l'atmosphère de l'Union sacrée ».

Archives municipales de Fontaine-lès-Dijon.
Registre de Bienfaisance.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. - Soldat : équipement.

ÉTUI DE PROTECTION EN TOILE DE CHARLES MARTIN, classe 1905.

Objet. Tissu, cuir, métal. 22,5 cm x 15,5 cm.



La pochette à rabat en toile, de couleur brune, bordée d'un liseré de cuir et portant une inscription manuscrite à l'encre « Bureau du colonel – Secrétaires » a appartenu au poilu Charles Martin, qui l'a gardée, car il la regardait sans doute, comme un accessoire important de son action dans l'armée. Cette petite sacoche est munie, au revers, de deux fixations horizontales en cuir rivetées destinées vraisemblablement à l'accrocher verticalement à un ceinturon ou à une sangle pour le transport. Cependant, seules les bordures en cuir et surtout la patte de fermeture de cet étui sont usées tandis qu'un seul passant a manifestement servi. Il pourrait s'agir d'une housse de protection pour une lanterne à bougie de tranchée (type Monjardet) aux parois pliables et rétractables, qui permettent de fixer une bougie à l'abri des courants d'air. Des façades en mica transparentes devant la flamme diffusent la lumière sur un plus grand périmètre.

Durant la Grande Guerre, Charles Martin est mobilisé dans la réserve de l'armée active avec la fonction de secrétaire du chef de corps du 227^{ème} Régiment, créé en 1914, à partir du 27^e régiment d'infanterie de ligne caserné à Dijon. En effet, au moment de la mobilisation, chaque régiment d'active donne naissance à un régiment de réserve dont le numéro est le sien, plus 200. En 1917, Charles Martin a le grade de caporal fourrier. Il est donc commis à la tenue des écritures du corps. Bien que non combattant et dispensé d'exercices, il évolue toujours à proximité des premières lignes, que ce soit en France, au début du conflit, puis dans les Balkans où il fait partie de l'armée d'Orient. « D'une conscience absolue et d'un dévouement exemplaire au régiment, depuis le début, il a rendu les services les plus appréciés dans toutes les fonctions qui lui ont été confiées ». C'est pourquoi il est cité à l'ordre du régiment le 28 octobre 1918 et décoré de la croix de guerre avec étoile de bronze.

Prêt de Nicole LAMAILLE.

Papiers, correspondance et photographie de soldats. – Papiers.

FASCICULE DE MOBILISATION DE FERNAND JEANMICHEL, classe 1919. PHOTO DE FERNAND JEANMICHEL.

Fascicule. Photographie. Papier fort. 10,7 cm x 16 cm.



1919

Classe de recrutement : 1919 N° 99
Numéro matricule : 39 de la Nomenclature spéciale.

FASCICULE DE MOBILISATION.
(Modèle A.)

11^e Région. Subdivision de **EPINAL** NUMÉRO au Contrôle spécial :
Classe 1919

Nom : *Jeanmichel*
Prénoms : *Fernand André*
Grade : (1) *Chasseur*
Domicilié à *Esclès*
Canton de *Epinal*
Département de **VOSGES**

(2) *179^e* Rég^t d'Infanterie
Stationné à (3) **EPINAL**
Numéro au répertoire du corps :
* Bataillon.
* Compagnie.
* Escadron.
* Batterie.

VOIR L'ORDRE DE ROUTE PAGE 5 DU PRÉSENT FASCICULE.
Voir les renvois au verso.

81-1 ans. sp. nos 307-1120.

Le fascicule de mobilisation, modèle A, reçu par Fernand Jeanmichel en avril 1918, est établi sur une feuille double de papier parcheminé rose pour lui permettre de se déplacer gratuitement par voie de chemin de fer afin de rejoindre son affectation. Ce fascicule n'est pas cousu à la fin du livret militaire comme cela se faisait auparavant mais fixé en tête et au verso de la couverture au moyen d'agrafes métalliques dites « attaches parisiennes ». Deux œilletons, dont les centres sont espacés de 125 millimètres, sont prévus à cet effet prévus sur le livret individuel d'homme de troupe et sur le fascicule lui-même.

L'ordre de route indique que le 2^{ème} classe Fernand Jeanmichel, matricule 39, de la classe de mobilisation 1919, cultivateur, domicilié à Esclès, canton de Darney, dans les Vosges, doit se rendre à la gare de Lerrain pour gagner le 179^{ème} régiment d'infanterie stationné à la caserne de Coursy, à Épinal, dans les Vosges.

Fernand Jeanmichel a effectué ses trois ans de service militaire d'abord contre l'Allemagne du 23 avril 1918 au 23 octobre 1919 puis il fait partie des troupes d'occupation de la Haute Silésie du 1^{er} février 1920 au 26 février 1921.

Fernand Jeanmichel est décoré de la médaille commémorative de la Grande guerre et de la médaille commémorative de Haute-Silésie.

Prêt de Claude JEANMICHEL.

Papiers, correspondance et photographies de soldat. - Papiers.

FASCICULE DE MOBILISATION DE MARCEL JUNG, classe 1907.
Fascicule. Papier. 10,5 cm x 16,5 cm.

Classe de recrutement *1907* - 1 -
Modèle n° 58,
Art. 250 de l'instruction ministérielle
du 29 juillet 1926.
N° 96 bis
de la Nomenclature spéciale.

FASCICULE DE MOBILISATION.
(Modèle N°)

15 REGION. Classe de mobilisation : *1907* BUREAU DE RECRUTEMENT de *Marseille*

Nom et prénoms *Jung*
Né le *9 Mai 1887* à *Cète (Sèze)*
Profession : *Inspecteur de la Sûreté*
Grade : (1) *Sergent*
Domicilié à *Marseille, Chemin de St-Basile*
Canton de *St-Marguerite*
Département des *B. P. Rhône*
est classé dans l'affectation spéciale au titre de (2)
la Police d'Etat en qualité de
Inspecteur de la Sûreté à Marseille

(1) Un porteur sur cette ligne la mention « SERVICE AUXILIAIRE » pour les hommes appartenant à ce service.
(2) Designe l'administration, service public, établissement ou titre duquel l'intéressé est classé dans l'affectation spéciale.

Voir l'ordre pour le cas de mobilisation
page 3 au présent fascicule.

476
3016

1040-Doulin sp. 1180-1927

Comme tous les hommes passés dans la réserve de l'armée active ou de l'armée territoriale, Marcel Jung est muni d'un fascicule qui lui indique des obligations en cas de mobilisation.

Ce document comprend six modèles et celui de Marcel Jung appartient au modèle ST. Il est blanc rayé vert ce qui signifie qu'au moment de la mobilisation, il doit rester à son domicile car il est classé dans l'affectation spéciale, au titre de la police d'Etat, en qualité d'inspecteur de la Sûreté à Marseille. Il est donc mis à la disposition du ministère de l'intérieur. Il n'est pas soustrait aux obligations de la classe 1907 à laquelle il appartient mais il ne rejoint pas un corps ou un service immédiatement.

Ce fascicule est tardif car Marcel Jung a le grade sergent qu'il n'obtient que le 1^{er} septembre 1918. Il a pu lui être délivré quand il est passé dans la réserve de l'armée territoriale le 1^{er} octobre 1920.

On peut s'étonner de l'orthographe de la ville de naissance « Cète ». Sète (Ceta en occitan) s'est écrit « Cette » jusqu'en 1927. L'orthographe « Cette » qui figure dans le livret d'homme de troupe est donc correcte. Par contre, me prénom usuel « Marcel » a disparu.

Prêt de Lise JUNG.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Soldats : équipement.

GOURDE DE CHARLES BRACHARD.

Objet. Métal.



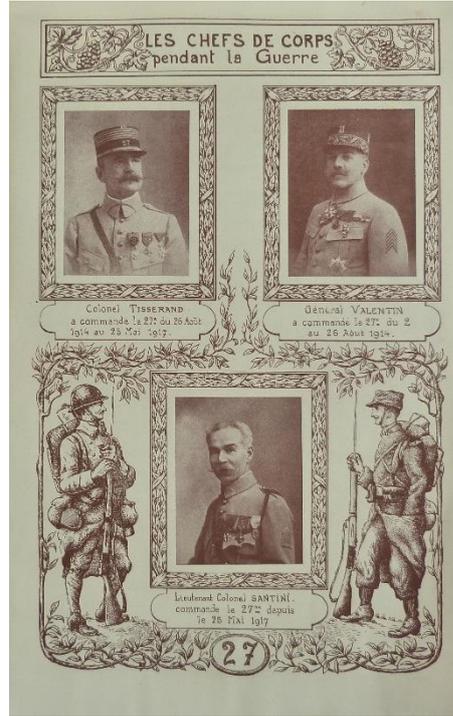
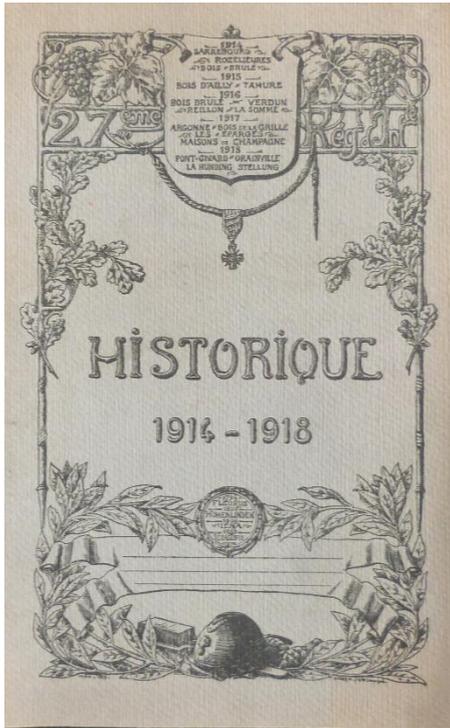
Cette gourde qui équipe les troupes à pied métropolitaines a une contenance d'un litre. Elle a été définie en 1877. Elle comporte deux embouts : le plus le plus étroit pour boire, le plus large pour remplir ou pour verser. Composée de deux coquilles symétriques en tôle embouties puis étamées, elle peut se poser facilement grâce à son fond plat. La courroie qui permet de la porter est en cuir.

Elle est habillée par une housse qui protège le contenu des chocs thermiques et réduit les bruits de ferraille qui pourrait attirer l'attention de l'adversaire. Cette enveloppe mobile est de la couleur de l'uniforme, bleu-horizon. Avec ce bidon, chaque poilu recevait un quart du modèle adopté en 1865.

Prêt de Janie PETER-COMBETTE

Commémoration.

HISTORIQUE 1914-1918 DU 27^{ème} RI. Couverture. Chefs de corps. Décorations. Chant du 27^{ème}.
Livret. Papier.



LE CHANT DU 27^e

Avant 1914

I

Vaillants soldats du Vingt-septième,
Enfants du vieux pays gaulois,
Chantons le sublime poème
De nos aïeux, de nos exploits,
Splendide temps des épopées
Où la France prend son assise
Dans un majestueux décor,
À travers des heures d'épées.

Refrain

Le tambour bat, le clairon sonne,
C'est la marche du Régiment
Dont le refrain guerrier résonne,
Beau Vingt-septième, en avant, en avant!

II

Soldats ! ce drapeau qui tressaille !
Pendant claque son aile au vent
Comme un grand oiseau de bataille,
C'est notre foi, c'est notre drapeau !
C'est notre foi, c'est notre drapeau !
C'est pour lui qu'un jour du combat
Gaiement l'on meurt ou l'on se bat
Ayant au cœur l'ivresse folle.

III

Des noms sans pareils étincellent
Dans les plis du drapeau dressé,
Nous merveilleux qui nous appelent
Les hauts faits d'armes du passé !
Le légion de Sambre-et-Meuse,
Toujours Vingt-septième en avant,
A Fleuras, coaquert brillamment
L'immortalité glorieuse !

IV

Hohenlinden, Jéna redissent,
Soldats, ces combats de géants
Où contre nous se coalisèrent
Tous les royaumes allemands,
Splendide temps des épopées
Où la France prend son assise
Dans un majestueux décor,
À travers des heures d'épées.

V

Plus tard, dans les champs de Crimée,
Le Vingt-septième au premier rang,
Le Vingt-septième encore se reconnaît,
L'oujours prodigue de son sang !
Sur Sébastopol l'héroïque,
Les Russes, malgré leur valeur,
Ont vu notre étendard vainqueur
Dresser sa hampe aynologique.

La Grande Guerre

VI

Lorsque survient la Grande Guerre,
Le Régiment part en chantant
Et tressaille en foulant la terre
Qu'asservit le joug allemand.
Pour les arrêter sur la Sarre,
Il fait un déluge de feu,
Et le baptême de ces peurs
Au sacrifice les prépare.

Refrain

C'est le combat. Le canon tonne,
Le Régiment est frémissant,
Son refrain guerrier résonne,
Beau Vingt-septième, en avant, en avant!

VII

Cinq jours après, c'est Rouelleures,
Nos Bourgoignons versent leur sang,
Mais connaissent les douces heures
Du succès le plus triomphant.
Ils font repasser la Meuse
Aux horres des Teutons battus
Et sont déjà bien couronnés
Qu'on pourra vaincre l'Allemagne !

VIII

Pendant trois ans, dans les tranchées,
Au bois Brille, au bois d'Alilly,
Les torpilles font des tonnes
Et défontent tous les abris,
Mais le Régiment tient quand même,
Il seure, mais se recule pas,
Gaiement on rasque le régime
Quand on défend tout ce qu'on aime !

IX

Puis c'est Verdun, c'est l'Épopée !
L'ennemi redouble d'efforts,
En rage serrée, pour la ruée,
Il part à l'assaut de nos forts !
Devant la miracleuse défense,
Les cadavres tombent en tas,
Le Boche se passera pas
La ou se bat le Vingt-septième.

X

Longtemps, à Maisons-de-Champagne,
Où les coups de mains sont nombreux,
Le Régiment toujours y gagna,
Les Boches ne sont pas heureux,
Ils disent bien notre endurance,
Les noms : Posen et Popoucreau,
Ils disent le mépris si beau
De la mort et de la souffrance.

XI

Enfin, le jour de la Victoire
À couronné tous nos efforts,
La Vingt-septième est à la gloire,
Il honne l'ennemi débris,
Et ce qu'arrache sa vaillance,
C'est Orléans et Pongivard,
C'est la Flinching un peu plus tard !
On reprend la terre de France !

XII

Vainqueurs de cette « Grande Guerre »,
Glorie à vous et gloire à nos morts,
Soyez fiers de la Fourragère
Qui récompense vos efforts !
Et, pour oublier la souffrance,
Ayez au cœur cette fierté
D'avoir sué l'illuminé
Et fait plus grande notre France !

Refrain

Le tambour bat, le clairon sonne,
C'est la marche du Régiment,
Son refrain guerrier résonne,
Beau Vingt-septième, en avant, en avant!

2

- 4 -

VII

Cinq jours après, c'est Rouelleures,
Nos Bourgoignons versent leur sang,
Mais connaissent les douces heures
Du succès le plus triomphant.
Ils font repasser la Meuse
Aux horres des Teutons battus
Et sont déjà bien couronnés
Qu'on pourra vaincre l'Allemagne !

VIII

Pendant trois ans, dans les tranchées,
Au bois Brille, au bois d'Alilly,
Les torpilles font des tonnes
Et défontent tous les abris,
Mais le Régiment tient quand même,
Il seure, mais se recule pas,
Gaiement on rasque le régime
Quand on défend tout ce qu'on aime !

IX

Puis c'est Verdun, c'est l'Épopée !
L'ennemi redouble d'efforts,
En rage serrée, pour la ruée,
Il part à l'assaut de nos forts !
Devant la miracleuse défense,
Les cadavres tombent en tas,
Le Boche se passera pas
La ou se bat le Vingt-septième.

X

Longtemps, à Maisons-de-Champagne,
Où les coups de mains sont nombreux,
Le Régiment toujours y gagna,
Les Boches ne sont pas heureux,
Ils disent bien notre endurance,
Les noms : Posen et Popoucreau,
Ils disent le mépris si beau
De la mort et de la souffrance.

XI

Enfin, le jour de la Victoire
À couronné tous nos efforts,
La Vingt-septième est à la gloire,
Il honne l'ennemi débris,
Et ce qu'arrache sa vaillance,
C'est Orléans et Pongivard,
C'est la Flinching un peu plus tard !
On reprend la terre de France !

XII

Vainqueurs de cette « Grande Guerre »,
Glorie à vous et gloire à nos morts,
Soyez fiers de la Fourragère
Qui récompense vos efforts !
Et, pour oublier la souffrance,
Ayez au cœur cette fierté
D'avoir sué l'illuminé
Et fait plus grande notre France !

Refrain

Le tambour bat, le clairon sonne,
C'est la marche du Régiment,
Son refrain guerrier résonne,
Beau Vingt-septième, en avant, en avant!

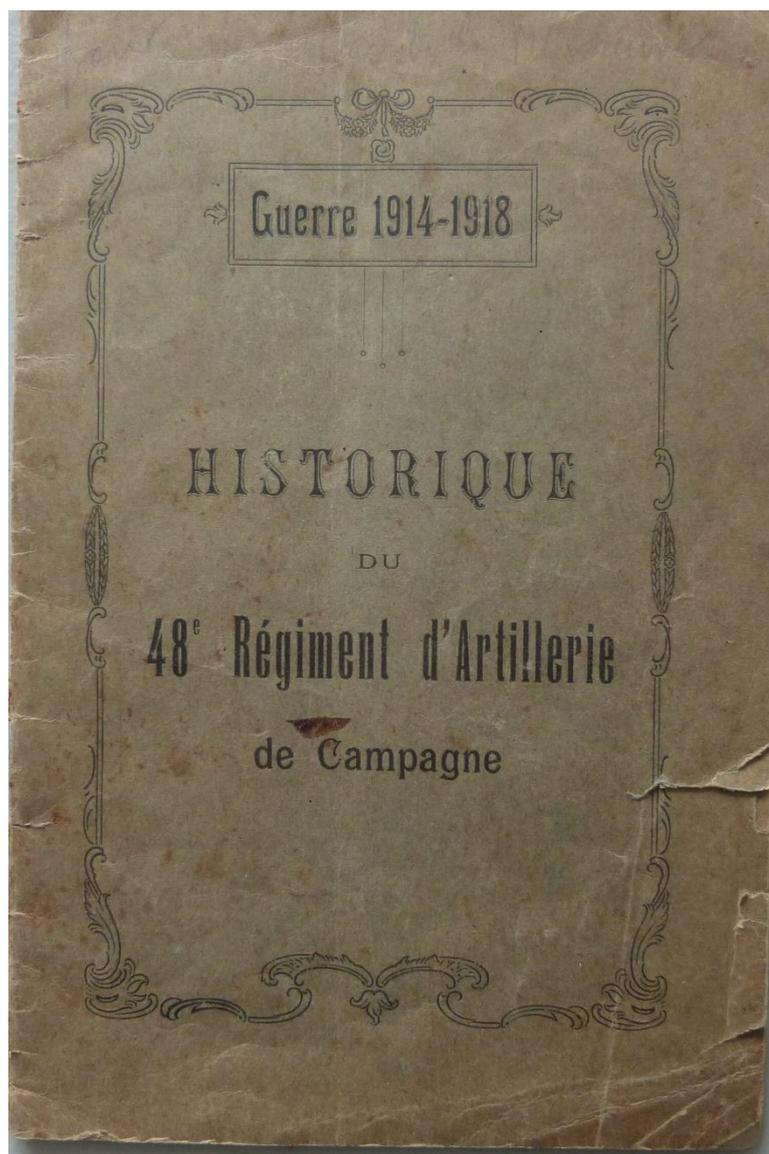
2

Prêt d'Olivier RENAUT.

Commémoration.

HISTORIQUE DU 48^{ÈME} RÉGIMENT D'ARTILLERIE DE CAMPAGNE pendant la guerre 1914-1918, où était engagé Georges, Nicolas Colson, classe 1902, maréchal des logis au 48^{ème} RAC.

Livret. Papier.

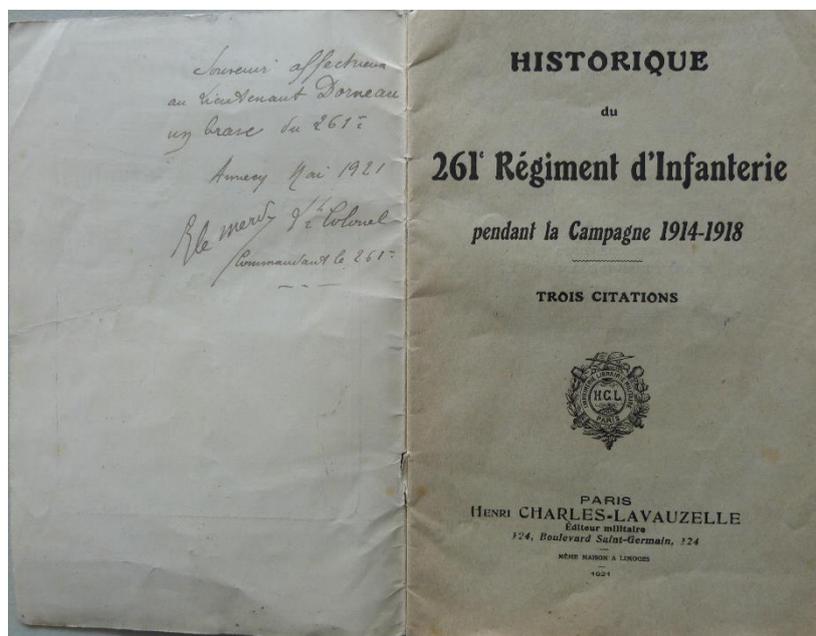


Prêt de Jean-Claude COLSON.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Réalités de la guerre.

HISTORIQUE DU 261^{ème} RI, PENDANT LA CAMPAGNE 1914-1918, auquel appartient le lieutenant Charles Dorneau, classe 1905, à partir de 1917.

Livret. Papier.



Prêt de Marc BESSET.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Propagande institutionnelle.

INFANTRIE FRANÇAISE DANS LA BATAILLE.

Carte postale d'après une lithographie d'H. Delaspre. Louchet-Publicité. Paris. 1915. 16 cm x 10,5 cm.



L'affiche d'Henri Delaspre, datée de 1915, montre la nouvelle tenue du fantassin avec un uniforme bleu clair, vite appelé « bleu-horizon », moins visible aux yeux de l'ennemi que le rouge garance et un équipement mieux adapté aux conditions du terrain. La capote « Poiret » présente un boutonnage croisé qui protège davantage les soldats. Le pantalon s'arrête au genou. Pour compenser la pénurie de cuir, les bandes molletières (2,60 m de long) remplacent les guêtres mais elles empêchent une circulation sanguine convenable et sont très délicates à poser. Ce fantassin est doté du casque Adrian, métallique, mieux adapté à la guerre de tranchée pour prévenir les blessures à la tête. Il se compose d'une bombe métallique sur laquelle sont rivetés un cimier, une visière et un couvre nuque. Il est complété par un insigne d'arme. Celui des fantassins est la grenade. L'équipement et l'armement des poilus sont également améliorés : le fusil Lebel avec la baïonnette surnommée « Rosalie » est équipé d'un nouveau mousqueton. Cependant, il faut attendre 1916 pour que tous ces effets, avec leurs nouveautés, soient distribués aux différentes unités.

En arrière-plan, sur la carte, est figurée en rouge la ligne Hindenburg, vaste système de défenses et de fortifications au nord-est de la France édifié par les Allemands.

L'infanterie constitue la part principale des forces combattantes et, par conséquent, subit les plus lourdes pertes. L'affiche souligne l'importance de ces unités militaires devant combattre à pied. Leur rôle sur le champ de bataille est de venir au contact de l'ennemi pour le mettre hors de combat ou de défendre des positions contre ses attaques.

Prêt de Claude JEANMICHEL

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Réalités de la guerre.

INFIRMERIE DU 48^{ÈME} RÉGIMENT D'ARTILLERIE DE CAMPAGNE avec le maréchal des logis Georges Nicolas Colson, classe 1902.

Photographie. Papier.



Prêt de Jean-Claude COLSON.

JEAN DARNET : ADOPTÉ PAR LA NATION LE 25 MARS 1926.
Acte. Papier. A4.

DEPARTEMENT DE L'AUBE
CANTON DE MERY SUR SEINE
COMMUNE DE VIAPRES LE PETIT

Année
1924
N° de l'acte
02

Extrait d'acte de NAISSANCE

Lc ⁽¹⁾ 20 juillet 1924
A 22 heures 30 en notre commune
Est né ⁽²⁾ DARNET Jean, André, Pierre
Du sexe masculin
De ⁽³⁾ DARNET Albert
Né le 29 juillet 1885
à PETIT MESNIL (Aube)
profession
et de GAUGENTES Marie-Paule, Joséphine.
Née le 30 janvier 1891
à PARIS 20^{ème}
profession
Mention marginale ⁽⁴⁾
Adopté par la nation en vertu d'un jugement rendu par le Tribunal de Grande Civil
d'ARCIS SUR AUBE le 25 mars 1926
Décédé le le 26 août 1944 à Fontaine les Dijon (Côte d'Or)

Certifié le présent extrait conforme aux indications portées au registre, par Nous, Jacky GOMBAULT, maire,
officier de l'État-civil de la commune de VIAPRES LE PETIT.

Le : 25 février 2014
Signature

(1) Dans les communes, le nom devant toujours être écrit en entier.
(2) Prénoms, et nom patronymique.
(3) Prénoms, nom patronymique, dans le cas de mariage ou d'adoption et de la date de mariage ou d'adoption. Toutefois, cette mention n'est pas requise si les enfants concernés ont été déclarés nés par acte antérieur à 1911 ou s'ils ont été reconnus.
(4) Cette rubrique ne doit être remplie que si elle concerne le mariage, le mariage ou la copie, le divorce ou la séparation de corps, le décès ou les interdits au regard civil.

Dans la marge de l'acte de naissance de Jean Darnet, il est porté la mention suivante : « Adopté par la Nation, suivant le jugement du tribunal d'Arcy-sur-Aube, le 25 mars 1926 ». Depuis la loi du 27 juillet 1917, les pupilles de la Nation sont les enfants des victimes de guerre adoptés par la Nation. Une fois l'adoption prononcée, la mention doit être indiquée en marge de l'acte de naissance. Elle signifie que l'enfant bénéficie d'une tutelle particulière de l'État, d'un soutien et d'une protection jusqu'à sa majorité (21 ans). Cette intervention de l'État est une nouveauté. Elle prend le relais de l'action privée. L'adoption est prononcée par les tribunaux de première instance. C'est un acte qui relève de l'autorité judiciaire comme l'adoption de droit commun du *Code civil*. Les offices départementaux des pupilles de la nation, puis les offices d'Anciens combattants, sont chargés de gérer le versement des aides en matière d'entretien et d'éducation ainsi que l'accompagnement, la surveillance, les placements et les conseils de tutelle. L'apprentissage d'un travail manuel est fortement encouragé. Peu de pupilles franchissent le cap de l'enseignement secondaire. Leurs conditions de vie dans des familles marquées par le deuil et la souffrance, sont souvent difficiles et leur pauvreté est grande. Jean Darnet est né dans l'Aube, le 20 juillet 1924. Comme en témoigne le monument commémoratif de la rue Darnet et Pontiroli, Il a été exécuté à Fontaine, le 26 août 1944, par des Allemands qui battaient en retraite lors de la Deuxième Guerre mondiale. En 1926, il a moins de deux ans quand il devient un pupille de la Nation, huit ans après la fin des hostilités. Son père est décédé moins d'un mois après sa naissance, probablement des suites de blessures ou de maladies contractées au cours de la guerre. Comme Jean Darnet, près d'un million d'enfants ont été concernés suite à la guerre de 1914-1918.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Civils à l'arrière (Fontaine-lès-Dijon).

JOURNÉES DE SOLIDARITÉ : Tableau récapitulatifs des recettes, 1914-1917.

Cahier. Papier.

Tableau récapitulatif des Journées de Ventes au Profit des Œuvres de Guerre soit nationales, soit départementales

Date	Titre de la vente	Reçu n°	Recettes
1914-20 Décembre	Le Drapeau Belge	Reçu n° 20975	253 20
1915-7 Février	Le Canon de 75	Reçu n° 447	121 50
- 2 Mai	La Médaille du Devoir	Reçu n° 46	153 05
- 18 Juillet	Le « Poilu » de la Côte-d'Or	Reçu n° 108	150 00
- 26 Septembre	Les Éprouvés de la Guerre	Reçu n° 85	133 60
1916-9 Janvier	Le « Poilu » Français National	Reçu n° 398	98 25
- 18 Juin	Les Anciens de la Guerre, de la Côte-d'Or	Reçu n° 8	121 35
- 16 Juillet	Le Français Soldat	Reçu n° 127	100 ..
- 5 Novembre	Les Orphelins de la Guerre	Reçu n° 48	70 25
1917-13 Janvier	Le « Poilu » Marseillais	Reçu n° 103	7 50
- 18 Mars	Les Anciens Militaires Tuberculeux	Reçu n° 189	78 ..
- Mai	Le Devoir Social. Reconstitution des Foyers	
- 17 Juin	Les Troupes Coloniales	Reçu n° 388	74 ..
- id	Les Opérateurs de la Guerre	Reçu n° 109	47 ..
- 21 Octobre	Le « Poilu » de la Belgique	Reçu n° 284	57 90
1918-17 Novembre	Le « Poilu » de la Côte-d'Or	Reçu n° 237	75 ..
Total au 31 Décembre 1918			1497 80
qui ont été produits par Serge Jovanovic de Verbe			
1919-14 Janvier	Les Foyers Libérés	Reçu n° 1	118 25
Total: 17 Janvier qui ont produit:			1610 55

Nombreuses et diverses sont les victimes durement touchées par le conflit. La solidarité s'organise avec des « journées » au profit des œuvres de guerre qui consistent le plus souvent en quête sur la voie publique avec vente de cartes, d'insignes ou de médailles en métal ou en carton. Les organes de presse jouent un rôle essentiel dans l'organisation de ces « journées » en assurant leur publicité.

Le 20 décembre 1914, la première journée de solidarité nationale a été consacrée aux Belges pour venir en aide aux réfugiés de ce petit pays envahi par les troupes allemandes malgré sa neutralité. L'obole était accompagnée par la remise d'un petit drapeau aux couleurs de la Belgique.

Le 7 février 1915 la journée du « canon de 75 », avec médailles à son effigie, a été organisée par le Touring-Club de France. Malgré ses limites, ce canon était un symbole de la nation luttant contre l'envahisseur.

La journée des éprouvés de la guerre (26 septembre 1915) qu'ils soient civils ou militaires est une tombola due au syndicat de la Presse Française.

Les journées du poilu (25-26 décembre 1915) dont le produit est affecté aux permissionnaires du front nécessiteux et sans famille sont à l'initiative d'un comité de parlementaires

La journée serbe du 16 juillet 1916 est destinée à soutenir la nation Serbe envahie par les Bulgares.

La journée des anciens militaires tuberculeux du 18 mars 1917 fait suite à l'épidémie de tuberculose déclenchée chez les poilus en raison des conditions d'hygiène et d'insalubrité des tranchées.

Les Journées de l'armée d'Afrique et des troupes coloniales (9-10 juin 1917) prend la forme d'une tombola nationale soutenue par des sociétés commerciales et industrielles qui offrent des lots.

La baisse des recettes au fil des années est sans doute symptomatique d'une lassitude des donateurs devant des quêtes répétées mais aussi des difficultés croissantes pour la population avec la prolongation du conflit.

Vie quotidienne au front et à l'arrière – Civils à l'arrière.

JOURNÉES DE SOLIDARITÉ : INSIGNES ET MÉDAILLES.

Médailles journées serbe 1916.

Médaille Notre-Dame des Victoires.

Journée française du secours national. 1915.

Société secours blessés militaires. 19 rue Matignon.

Pour nos blessés. Le devoir. 1914-1915.

Journée de la Ville de Paris. 14 juillet 1915.

Flandres.

Insignes et médailles. Carton. Tissu. Métal.



Prêt de Marc BESSET

Vie quotidienne au front et à l'arrière – Civils à l'arrière.

JOURNÉES DE SOLIDARITÉ : INSIGNES

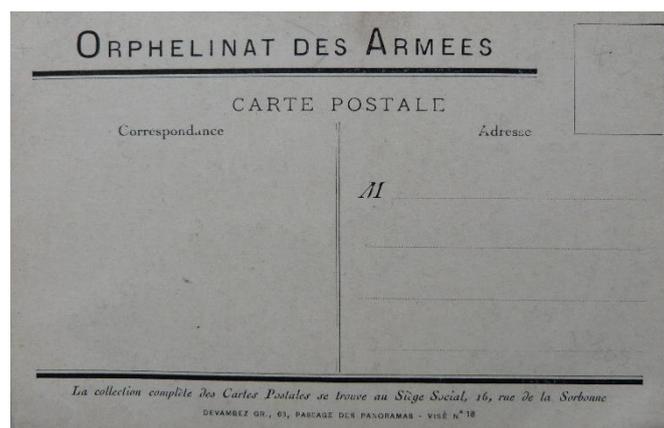
Journée des prisonniers de guerre de la Côte d'Or. 18 juin 1916.
Guerre 1914-1917. Journée Nationale des tuberculeux. Anciens militaires.
Journée du 75. 1914-1915.
Journées du poilu. 31 octobre. 1^{er} novembre 1915.
Journée serbe. 25 juin 1916. Comité du secours national.
Journées du poilu. Noël 25 décembre 1915
Insignes. Carton. Tissu. Métal.



Prêt de Marc BESSET.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Civils à l'arrière. .

JOURNÉES DE SOLIDARITÉ : JOURNÉE DE L'ORPHELINAT DES ARMÉES, 20 juin 1915.
Cartes postales. Papier.



Prêt de Marc BESSET.

Papiers, correspondance et photographies de soldat. – Correspondance.

LETTRE DE JOSEPH PETER À SA FEMME GEORGETTE, le 8 septembre 1914 [Marches, travail, couchage, nourriture, maladie, accueil des habitants, femmes, argent, distribution du courrier, absence, avenir].

Lettre. Papier : 21 cm x 13,5 cm. Plié en 2.

Le 8 septembre 1914

Chère Georgette,

Je profite de l'occasion pour te donner de mes nouvelles que je ne pouvais te donner il y a longtemps. Quand nous sommes partis de Charmes [Dans les Vosges en Lorraine, moyenne Moselle], nous sommes allés à Commercy [Dans la Meuse en Lorraine], de là à Ménil-aux-Bois [Dans la Meuse, arrondissement de Commercy] tout près de Cousance [Cousance-lès-Triconville] où ta sœur a été quelques temps. Nous y sommes restés trois semaines à travailler, à faire des gabions pour l'artillerie de marine [Le gabion désigne une sorte de casier, le plus souvent fait de solides fils de fer tressés et contenant des pierres, utilisé pour construire un mur de soutènement ou protéger une position des tirs d'artillerie ou des balles.] Nous étions là pour soutenir leurs pièces au cas où les Allemands auraient avancé. Ensuite nous sommes partis pour embarquer à Mussey [en Haute-Marne, arrondissement de Saint-Dizier] à 8 heures de Bar-le-Duc [en Lorraine, dans la Meuse]. Je t'assure que nous l'avons eu sec ce jour-là. Nous sommes actuellement à Buzancy dans le département de l'Aisne. Nous sommes chez de braves gens. C'est la bonne femme qui m'a fait passer ma diarrhée qui me tracassait depuis huit jours. Elle m'a fait une bonne tasse d'infusion de camomille avec du rhum. Ça m'a fait du bien tout de suite. À présent je suis d'aplomb prêt à repartir, d'après ce que l'on dit d'ici quelques jours. Je ne sais trop où ils pourraient nous envoyer à présent. Peut-être du côté du Nord, à la frontière de la Belgique. J'aurai peut-être du mal à recevoir de tes nouvelles car nous changeons trop souvent de corps. Le meilleur c'est de toujours mettre la même adresse : l'ancienne. Tu me feras savoir si tu as bien reçu cette lettre car c'est une personne du pays qui la met à la Poste à Paris demain. Je ne veux pas te détailler toutes les marches et tous les endroits où nous sommes passés. J'en aurais pour trop longtemps. Si j'ai le bonheur de te revoir un jour, je t'en raconterai plus long. Jusqu'à présent nous n'avons pas trop à nous plaindre. Nous sommes souvent en réserve. Ce qui est dur et qui commence à être moche, c'est de coucher quelque fois sur la terre. C'est pas agréable, je t'assure. Malgré tout, il y a bien des fois où nous couchons sur la paille et nous avons bien chaud. On se reconsole avec peu de choses. Nous sommes très bien nourris. Rien nous manque, même pas les femmes. Seulement écoute, je n'y pense guère et je ne voudrais pas tromper celle à qui je donne et je sacrifie ma vie. Ce qui me rendrait heureux encore une fois c'est de serrer dans mes bras mon petit Marcel et toi à qui je pense à chaque minute de la journée.

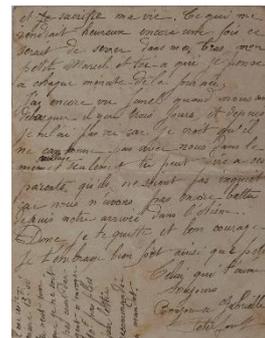
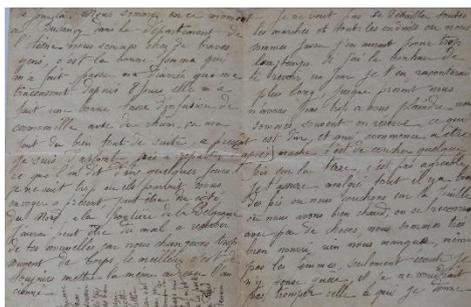
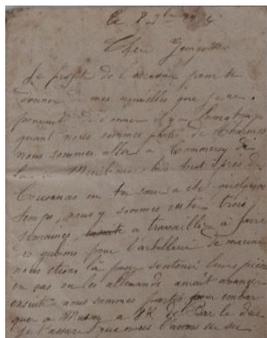
J'ai encore vu Janel quand nous sommes débarqués il y a trois jours et depuis je ne l'ai pas vu car je crois qu'il ne cantonne pas avec nous dans le même village et seulement tu peux dire à ses parents qu'ils ne soient pas inquiets car nous n'avons pas encore battu depuis notre arrivée dans l'Aisne.

Donc je te quitte et bon courage. Je t'embrasse bien fort ainsi que le petit.

Celui qui t'aime toujours.

Bonjour à Gabrielle. Peter Joseph.

Il me reste encore 13 F. Si tu veux, pour que je ne sois pas court d'argent m'envoyer 10 F, pas plus par lettre recommandée en mandat.



Prêt de Janie PETER-COMBETTE.

Papiers, correspondance et photographies de soldat. – Correspondance.

LETTRE DE JOSEPH PETER À SA FEMME GEORGETTE le 5 octobre 1914 [La vaccination contre la typhoïde].

Lettre. Papier. 22 cm x 17,3 cm, plié en 2.

Buzancy le 5 octobre 1914 [Aisne]

Chère Georgette,

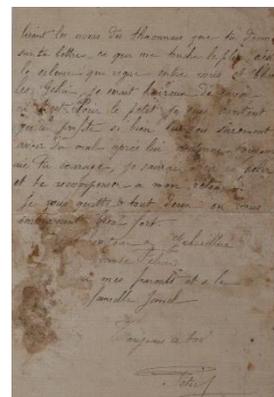
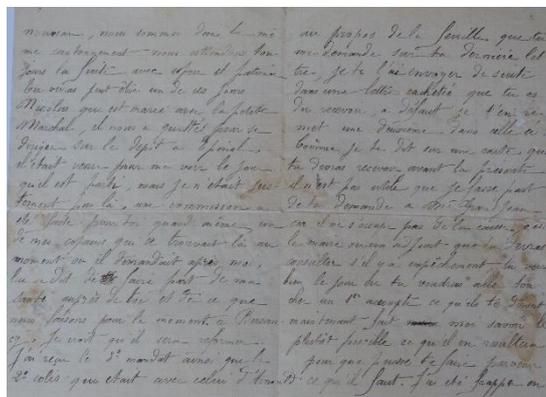
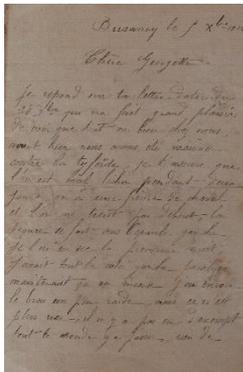
Je réponds sur ta lettre datée du 28 septembre qui m'a fait grand plaisir de voir que tout va bien chez nous. Avant-hier soir nous avons été vaccinés contre la typhoïde. Je t'assure que l'on est mal fichu pendant deux jours. On a une fièvre de cheval et l'on ne tient pas debout. La piqûre se fait à l'épaule gauche. Je l'ai eu sec la première nuit. J'avais tout le côté gauche paralysé. Maintenant, ça va mieux. J'ai encore le bras un peu raide mais ce n'est plus rien. Il n'y a pas eu d'exempt. Tout le monde y a passé. Rien de nouveau. Nous sommes dans le même cantonnement. Nous attendons toujours la suite avec espoir et patience. Tu verras peut-être, un de ces jours, Nicolas qui est marié avec la petite Marchal. Il nous a quittés pour se diriger vers Épinal. Il était venu pour me voir le jour où il est parti mais je n'étais justement pas là. Une commission a été faite pour toi quand même. Un de mes copains qui se trouvait là au moment où il demandait après moi, lui a dit de faire part de ma santé auprès de toi et de ce que nous faisons pour le moment à Buzancy. Je crois qu'il sera réformé. J'ai reçu le troisième mandat ainsi que le deuxième colis qui était avec celui d'Arnould. À propos de la feuille que tu me demandes sur ta dernière lettre, je te l'ai envoyée de suite dans une lettre cachetée que tu as dû recevoir. À défaut, je t'en remets une deuxième dans celle-ci. Comme je te dis sur une carte que tu devras recevoir avant la présente, il n'est pas utile que je fasse part de ta demande à monsieur Grandjean car il ne s'occupe pas de la caisse. C'est le maire ou un adjoint que tu devras consulter. S'il y a empêchement, tu verras bien le jour où tu voudras aller toucher le premier acompte ce qu'ils te diront. Maintenant, fais mois savoir le plutôt possible ce qui en résultera pour que je puisse te faire parvenir ce qu'il faut. J'ai été frappé en lisant les noms des Thaonnais que tu donnes sur ta lettre. Ce qui me touche le plus c'est le silence qui règne entre nous et Charles Gehin [D'après le monument aux morts de Thaon, les noms de Charles Gehin, A. Gehin, E. Gehin, morts pour la France, figurent sur ce monument. Les Gehin et les Peter étaient probablement cousins germains du côté maternel] Je serais heureux de savoir où il est. Pour le petit, je suis contente qu'il profite si bien. Tu dois sûrement avoir du mal après lui. Continue toujours. Aie du courage. Je saurai m'en rappeler et te récompenser à mon retour.

Je vous quitte tous deux en vous embrassant bien fort.

Le bonjour à Gabrielle, tante Félicie, mes parents et à la famille Janel.

Toujours à toi.

Peter J.

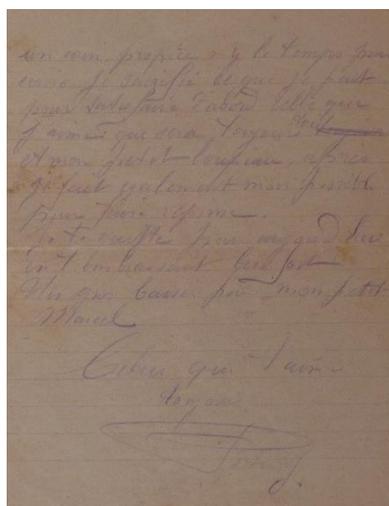
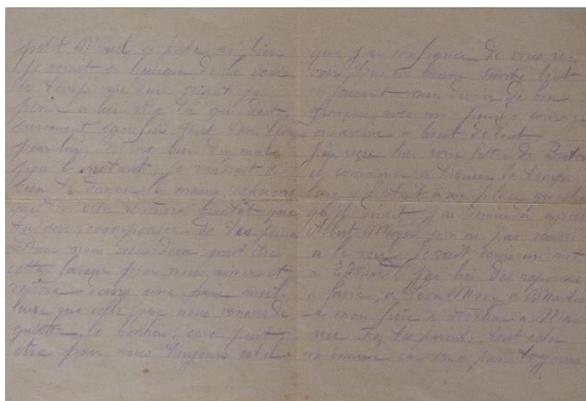
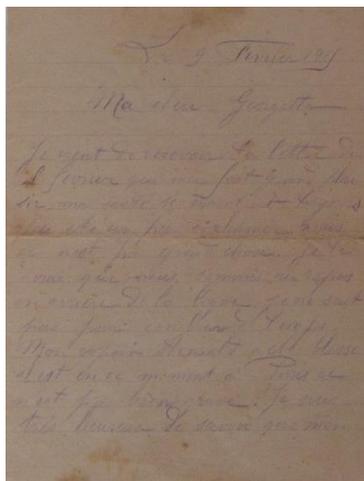


Prêt de Janie PETER-COMBETTE.

Papiers, correspondance et photographies de soldat. – Correspondance.

LETTRE DE JOSEPH PETER À SA FEMME GEORGETTE le 9 février 1915. [Repos, maladie, blessure, absence, avenir, espoir, devoir, difficultés d'écrire, déclaration d'amour.]

Lettre. Papier. 23 cm x 16 cm. Plié en 2.



Le 9 février 1915

Ma chère Georgette,

Je viens de recevoir ta lettre du 5 février qui m'a fait grand plaisir. Ma santé se maintient toujours. J'ai été un peu enrhumé mais ce n'est pas grand-chose. Je te dirai que nous sommes en repos à l'arrière de la ligne. Je ne sais pas pour combien de temps. Mon copain Arnould a été blessé. Il est en ce moment à Paris. Ce n'est pas bien grave. Je suis très heureux de savoir que mon petit Marcel va bien. Je serai si heureux de le voir. Le temps me dure quand je pense à lui et à toi qui doit sûrement sacrifier tout ton temps pour lui. Tu as bien du mal pour l'instant. Je voudrais si bien te donner la main. Espérons que cela reviendra bientôt que tu sois récompensée de tes peines. Dieu nous accordera peut-être cette faveur pour nous aimer et revivre dans une paix meilleure. Le bonheur sera peut-être pour nous. Toujours est-il j'ai confiance de vous revoir tous en bonne santé tout en faisant mon devoir de bon Français. Mais avec un peu de courage on arrive à bout de tout. J'ai reçu hier une lettre de Breton. Il commence à trouver le temps long. S'il était à ma place qu'est-ce qu'il dirait ! J'ai demandé après Albert Mayer. Je n'ai pas réussi à le voir. Je vais écrire un mot à Édouard. J'ai bien des réponses à faire : à Léon Mony, à Martial, à mon frère, à Arthur, à Maurice chez tes parents. Tout cela m'ennuie car on n'a pas toujours un coin propice ni le temps pour écrire. Je sacrifie ce que je peux d'abord pour satisfaire celle que j'aime qui sera toujours, à mon petit loupiau, après je fais également mon possible pour faire réponse.

Je te quitte pour aujourd'hui en t'embrassant bien fort.

Un gros baiser pour mon petit marcel.

Celui qui t'aime toujours.

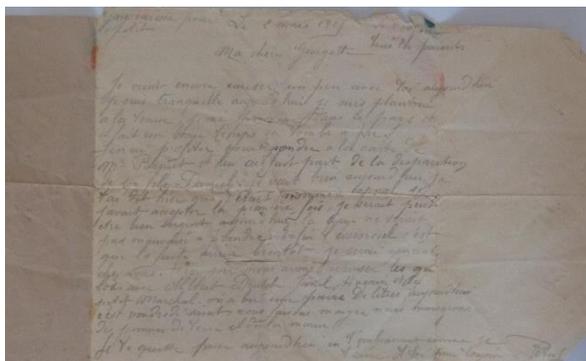
Peter J.

Prêt de Janie PETER-COMBETTE.

Papiers, correspondance et photographies de soldat

LETTRE DE JOSEPH PETER À SA FEMME GEORGETTE, 4 rue de la Charade à Thaon-les-Vosges. le 2 mars 1915. Portrait de Joseph Peter, classe 1905, mort pour la France le 24 mai 1915 à Notre-Dame de Lorette (Pas de Calais), avec, accroché sur le cadre, sa médaille militaire.

Lettre. Photo. Cadre. Papier : 23 cm x 13,5 cm, bois.



Le 2 mars 1915

Ma chère Georgette,

Je viens encore causer un peu avec toi aujourd'hui. Je suis tranquille aujourd'hui. Je suis planton à la tenue. Je me promène dans le pays et il fait un beau temps. Ça tombe à pic. J'en ai profité pour répondre à la carte de Monsieur Basset et lui ai fait part de la disparition de son fils Daniel. Je vais bien aujourd'hui. Je t'ai dit hier que j'étais nommé caporal. Si j'avais accepté la première fois je serais peut-être bien sergent aujourd'hui. La paye ne serait pas mauvaise à prendre. Enfin l'essentiel est que la suite arrive bientôt. Je serais général chez nous.

Hier soir nous avons arrosé les galons avec Albert Deutch, Janel [Mort pour la France], Huguenin [Mort pour la France] et le petit Marchal [Mort pour la France]. On a bu une paire de litres. Aujourd'hui c'est vendredi saint. Nous faisons maigre. Nous mangeons des pommes de terre et de la morue.

Je te quitte en t'embrassant comme je t'aime. A toi pour toujours. Une caresse pour le petit. Le bonjour pour tous les parents.

Peter.

Caporal

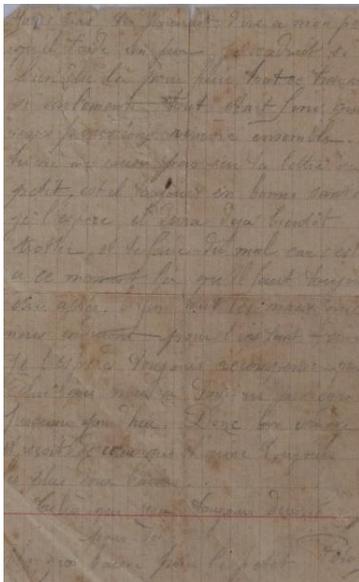
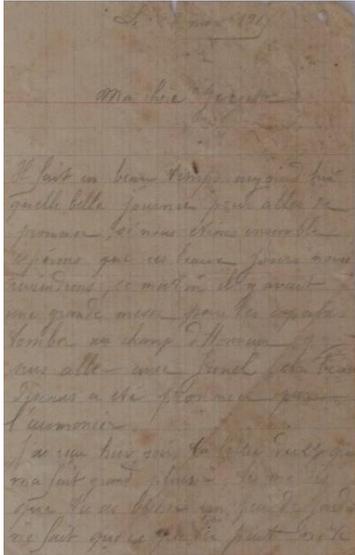
174^{ème} régiment

2^{ème} bataillon 7^{ème} compagnie.

Prêt de Janie PETER-COMBETTE

Papiers, correspondance et photographies de soldat. – Correspondance.

LETTRE DE JOSEPH PETER À SA FEMME GEORGETTE le 28 mars 1915.
Lettre. Papier. 16,5 cm x 10,5 cm.



Le 28 mars 1915

Ma chère Georgette,

Il fait un beau temps aujourd'hui. Quelle belle journée pour aller se promener si nous étions ensemble. Espérons que ces beaux jours nous reviendront. Ce matin il y avait une grande messe pour les copains tombés au champ d'honneur. J'y suis allé avec Janel. Un beau discours a été prononcé par l'aumônier.

J'ai reçu hier ta lettre du 23 qui m'a fait grand plaisir. Tu me dis que tu bêcher un peu de jardin. Ne fais que ce que tu peux. Ne te force pas. Tu pourrais dire à mon père qu'il t'aide un peu. Je voudrais bien être là pour tout ce travail. Si seulement tout était fini que nous puissions revivre ensemble. Tu ne me causes pas sur ta lettre du petit. Est-il toujours en bonne santé ? Je l'espère. Il devra déjà bientôt trotter et te faire du mal car c'est à ce moment-là qu'il faut toujours être après. Enfin tous les mots que nous endurons - pour l'instant - je l'espère toujours récompensé par celui qui nous a toujours protégés jusqu'aujourd'hui. Donc bon courage et reçois de celui qui t'aime toujours les plus doux baisers.

Celui qui sera toujours dévoué pour toi.

Un gros baiser pour le petit.

Peter.

Prêt de Janie PETER-COMBETTE

Papiers, correspondance et photographies de soldat. – Correspondance.

LETTRE DE JOSEPH PETER À SA FEMME GEORGETTE le 12 avril 1915.

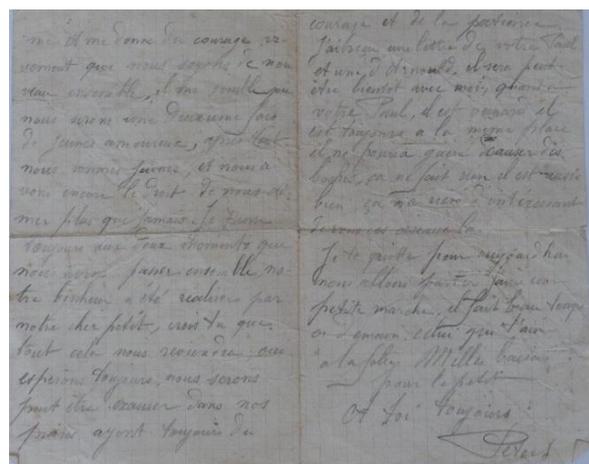
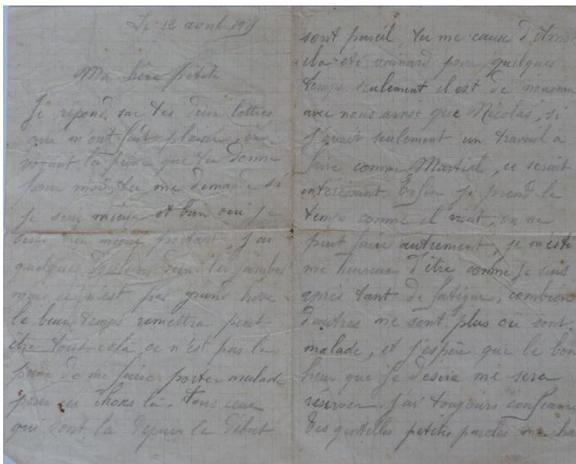
Lettre. Papier. 21,5 cm x17 cm, plié en 2.

Le 12 avril 1915

Ma chère petite,

Je réponds sur tes deux lettres qui m'ont fait plaisir en voyant la peine que tu te donnes pour moi. Tu me demandes si je suis mieux. Et bien oui, je suis mieux portant. J'ai quelques douleurs dans les jambes mais ce n'est pas grand-chose. Le beau temps remettra peut-être tout cela. Ce n'est pas la peine de me faire porter malade pour ces choses-là. Tous ceux qui sont là depuis le début sont pareils. Tu me causes d'Amel. Il a été veinard pour quelques temps. Seulement, il est de nouveau avec nous ainsi qu'à Nicolas. Si j'avais seulement un travail à faire comme Martial, ce serait intéressant. Enfin, je prends le temps comme il vient. On ne peut faire autrement. Je m'estime heureux d'être comme je suis après tant de fatigue. Combien d'autres ne sont plus ou sont malades et j'espère que le bonheur que je désire me sera réservé. J'ai toujours confiance. Tes gentilles petites paroles me charment et me donnent du courage. Vivement que nous soyons de nouveau ensemble. Il me semble que nous serons une deuxième fois de jeunes amoureux. Après tout nous sommes jeunes et nous avons encore le droit de nous aimer plus que jamais. Je pense toujours aux doux moments que nous avons passé ensemble. Notre bonheur a été réalisé par notre cher petit. Crois-tu que tout cela nous reviendra ? Oui, espérons toujours. Nous serons peut-être exaucés dans nos prières ayant toujours du courage et de la patience. J'ai reçu une lettre de votre Paul et une d'Arnould. Il sera peut-être bientôt avec moi. Quant à votre Paul, il est veinard. Il est toujours à la même place. Il ne pourra guère causer des boches. Ça ne fait rien. Il est aussi bien. Ça n'a rien d'intéressant de voir ces oiseaux-là. Je te quitte pour aujourd'hui. Nous allons partir faire une petite marche. Il fait beau temps. À demain, celui qui t'aime à la folie. Mille baisers pour le petit. A toi toujours.

Peter J.

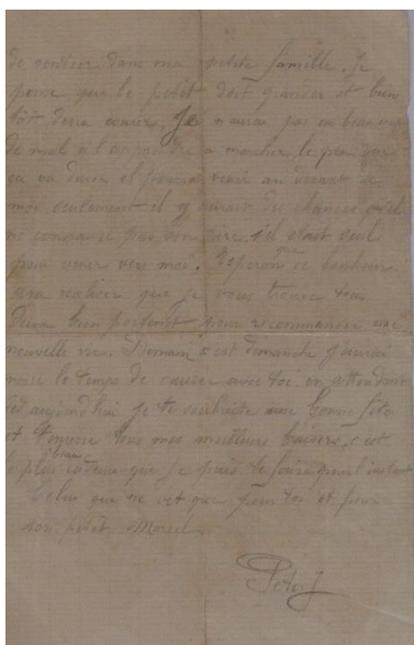
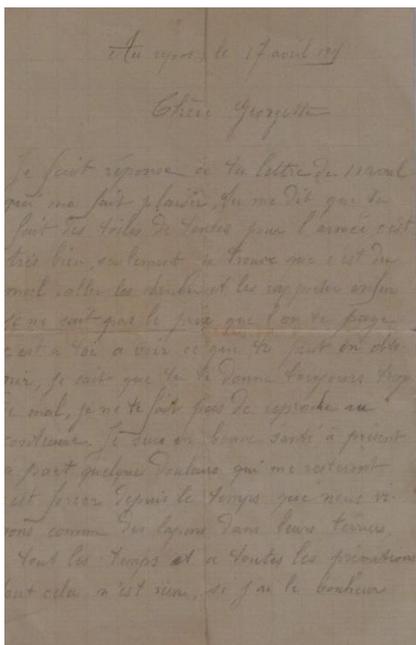


Prêt de Janie PETER-COMBETTE.

Papiers, correspondance et photographies de soldat. – Correspondance.

LETTRE DE JOSEPH PETER À SA FEMME GEORGETTE le 17 avril 1915 [Préoccupation, tranchée, regrets, l'avenir, fête.]

Lettre. Papier : 11 cm x 17,5 cm.



Le 17 avril 1915

Chère Georgette,

Je fais réponse à ta lettre du 11 avril qui m'a fait plaisir. Tu me dis que tu fais des toiles de tentes pour l'armée. C'est très bien. Seulement je trouve que c'est du mal. Aller les chercher et les rapporter. Enfin je ne sais pas le prix que l'on te paye. C'est à toi de voir ce que tu peux en obtenir. Je sais que tu te donnes toujours trop de mal. Je ne te fais pas de reproches, au contraire. Je suis en bonne santé à présent à part quelques douleurs qui me resteront : c'est forcé depuis le temps que nous vivons terrés comme des lapins dans leurs terriers à tous les temps et à toutes les privations. Tout cela n'est rien, si j'ai le bonheur de rentrer dans ma petite famille. Je pense que le petit doit grandir et bientôt devra courir. Je n'aurai pas eu beaucoup de mal à l'apprendre à marcher le peu que ça va durer il pourra venir au-devant de moi. Seulement il y aura des chances qu'il ne connaisse pas son père s'il était seul pour venir vers moi. Espérons que ce bonheur sera réalisé, que je vous trouve tous bien portant pour recommencer une nouvelle vie. Demain, c'est dimanche, j'aurai encore le temps de causer avec toi. En attendant, aujourd'hui, je te souhaite une bonne fête et t'envoie tous mes meilleurs baisers. C'est le plus beau cadeau que je puis te faire pour l'instant.

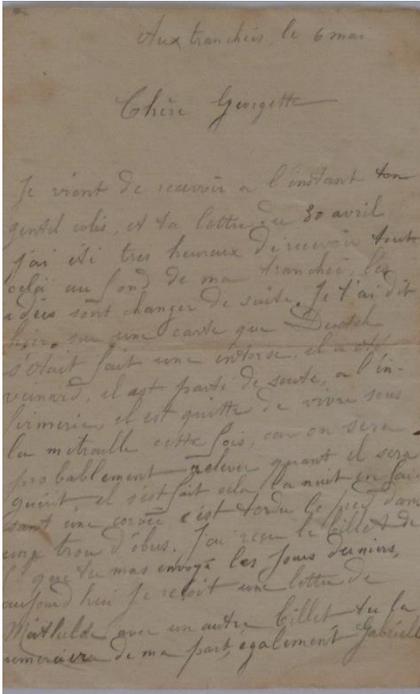
Celui qui ne vit que pour toi et pour son petit Marcel.

Peter J.

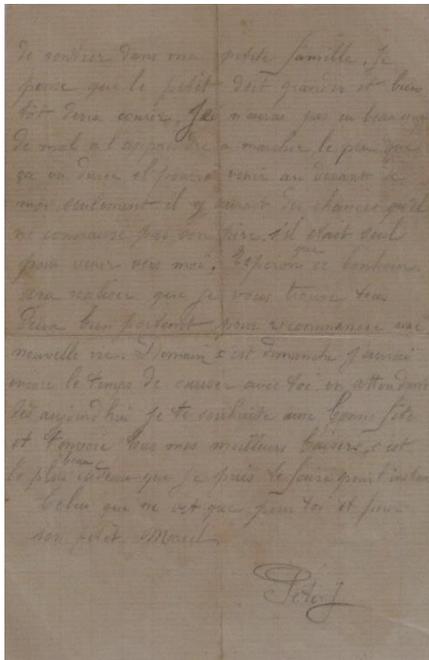
Prêt de Janie PETER-COMBETTE.

Papiers, correspondance et photographies de soldat

LETTRE DE JOSEPH PETER À SA FEMME GEORGETTE le 6 mai [1915]. Dernière lettre de Joseph Peter, disparu le 24 mai 1915 à Notre-Dame de Lorette dans le pas de Calais. Mort pour la France.
Papier : 11 cm x 17,5 cm. Plié en 2.



Aux tranchées, le 6 mai
Chère Georgette
Je viens de recevoir à l'instant ton gentil colis et ta lettre du 30 avril. J'ai été heureux de recevoir tout cela au fond de ma tranchée. Les idées sont changées de suite. Je t'ai dit hier sur une carte que Deutch s'était fait une entorse. Il a été veinard. Il est parti de suite à l'infirmerie. Il est quitte de vivre sous la mitraille cette fois car on sera probablement relevé quand il sera guéri. Il s'est fait cela la nuit en faisant une corvée. Il s'est tordu le pied dans un trou d'obus. J'ai bien reçu le billet de 5 F que tu m'as envoyé les jours derniers. Aujourd'hui, je reçois une lettre de Mathilde avec un autre billet. Tu la remercieras de ma part, également Gabrielle pour ses madeines. Je vais bien pour l'instant et suis content que tu vas bien ainsi que le petit.



Espérons nous revoir bientôt pour recommencer notre vie qui sera certainement meilleure qu'auparavant si dieu et la bonne Vierge me protège toujours du plomb ennemi. J'en ai confiance et cela me donne du courage par moment. Je ne t'en dirai pas long aujourd'hui. Tu sais qu'il faut être prudent dans la tranchée. Les boches ne viennent pas me demander si je suis occupé à t'écrire pour me laisser tranquille. Il faut les guetter ces cochons. Ils grimpent jusque dans les arbres. Si j'ai le bonheur de passer à travers cette dure période, je te raconterai mes aventures. Je te quitte donc pour aujourd'hui en te serrant dans mes bras avec notre Marcel.
Bonjour à tous. A toi toujours. Janel va bien.
Prêt de Janie PETER-COMBETTE

Le 6 mai

Chère Georgette,

Je viens de recevoir à l'instant ton gentil colis et ta lettre du 30 avril. J'ai été heureux de recevoir tout cela au fond de ma tranchée. Les idées sont changées de suite. Je t'ai dit hier sur une carte que Deutch s'était fait une entorse. Il a été veinard. Il est parti de suite à l'infirmerie. Il est quitte de vivre sous la mitraille cette fois car on sera probablement relevé quand il sera guéri. Il s'est fait cela la nuit en faisant une corvée. Il s'est tordu le pied dans un trou d'obus. J'ai bien reçu le billet de 5 F que tu m'as envoyé les jours derniers. Aujourd'hui, je reçois une lettre de Mathilde avec un autre billet. Tu la remercieras de ma part, également Gabrielle pour ses madeines. Je vais bien pour l'instant et suis content que tu vas bien ainsi que le petit. Espérons nous revoir bientôt pour recommencer notre vie qui sera certainement meilleure qu'auparavant si dieu et la bonne Vierge me protège toujours du plomb ennemi. J'en ai confiance et cela me donne du courage par moment. Je ne t'en dirai pas long aujourd'hui. Tu sais qu'il faut être prudent dans la tranchée. Les boches ne viennent pas me demander si je suis occupé à t'écrire pour me laisser tranquille. Il faut les guetter ces cochons. Ils grimpent jusque dans les arbres. Si j'ai le bonheur de passer à travers cette dure période, je te raconterai mes aventures. Je te quitte donc pour aujourd'hui en te serrant dans mes bras avec notre Marcel.

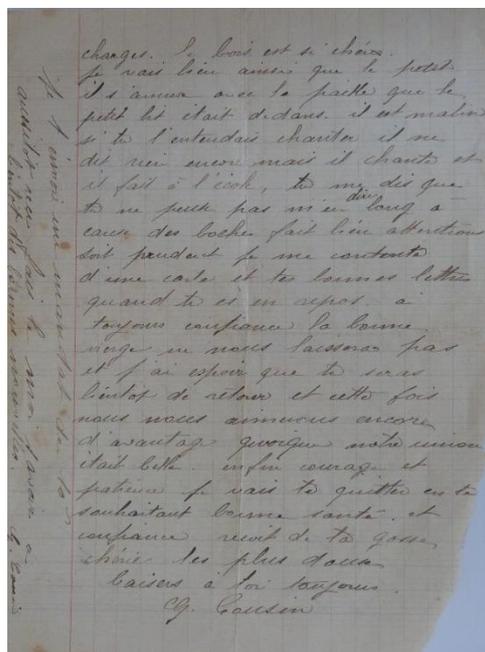
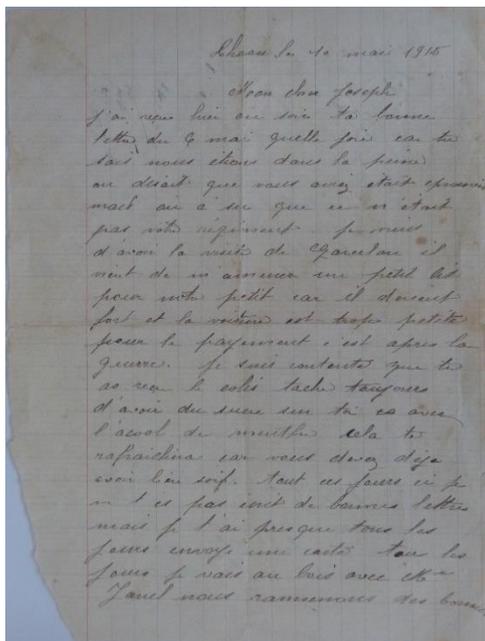
Bonjour à tous. A toi toujours. Janel va bien.

Prêt de Janie PETER-COMBETTE

Papiers, correspondance et photographies de soldat. – Correspondance.

LETTRE DE GEORGETTE PETER À SON MARI JOSEPH PETER LE 10 mai 1915. [Lettre qui a été renvoyée à son auteur. Joseph Peter a été tué le 24 mai 1915.] – [Inquiétude, difficultés financières, colis, conseils, coût de la vie, avenir, mandat.]

Lettre. Papier. 17 cm x 22 cm.



Thaon : le 10 mai 1915

Mon cher Joseph,

J'ai reçu hier au soir ta bonne lettre du 6 mai. Quelle joie car tu sais nous étions dans la peine. On disait que vous étiez éprouvés mais on a su que ce n'était pas votre régiment. Je viens d'avoir la visite de Garcelou. Il vient de m'amener un petit lit pour notre petit car il devient fort et la voiture est trop petite. Pour le paiement c'est après la guerre. Je suis contente que tu aies reçu le colis. Tâche d'avoir toujours du sucre sur toi avec l'alcool de menthe. Cela te rafraichira car vous devez déjà avoir bien soif. Tous ces jours ci je ne t'ai pas écrit de bonnes lettres mais je t'ai presque tous les jours envoyé une carte. Tous les jours je vais au bois avec Mme Janel. Nous ramassons des bonnes charges. Le bois est si cher. Je vais bien ainsi que le petit. Il s'amuse avec la paille que le petit lit était dedans [qui est dans le petit lit]. Il est malin. Si tu l'entendais chanter ! Il ne dit rien encore mais il chante et il fait à l'école. Tu me dis que tu ne peux pas m'en dire long à cause des boches. Fais bien attention. Soit prudent. Je me contente d'une carte et de tes bonnes lettres quand tu es en repos. J'ai toujours confiance. La bonne Vierge ne nous laissera pas et j'ai l'espoir que tu seras bientôt de retour et cette fois nous nous aimerons encore davantage quoique notre union était belle. Enfin courage et patience ! Je vais te quitter en te souhaitant bonne santé. Aie confiance. Reçois de ta gosse chérie les plus doux baisers. A toi toujours.

G. Cousin.

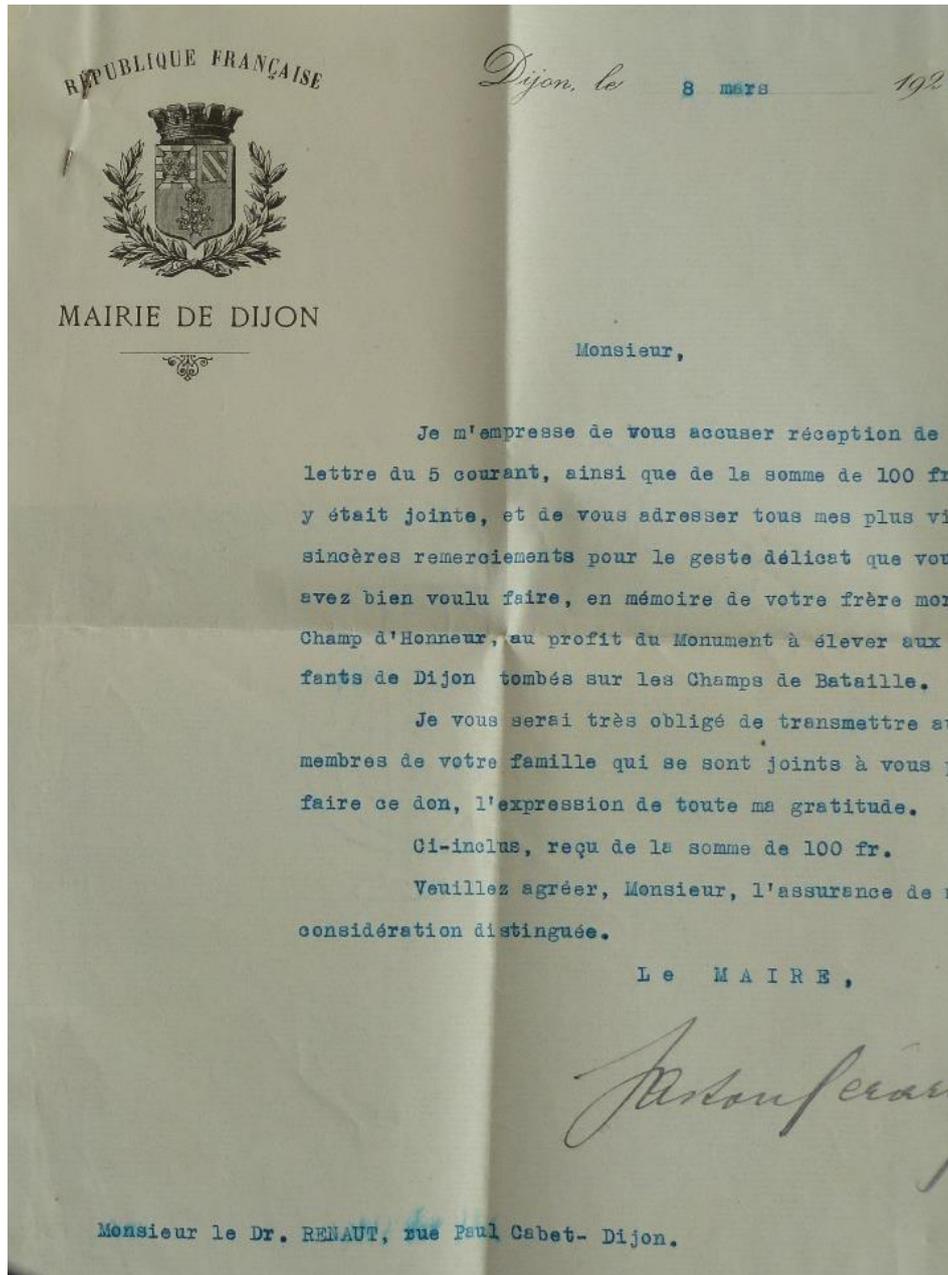
Je t'envoie un mandat de 10 F. Aussitôt reçu, fais le moi savoir. A bientôt des bonnes nouvelles.

Prêt de Janie PETER-COMBETTE.

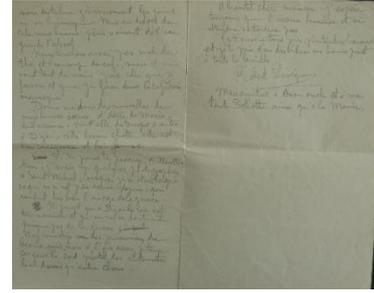
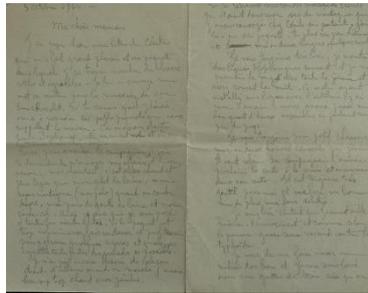
Commémoration.

LETTRE DE REMERCIEMENTS, AVEC BON DE SOUSCRIPTION ÉPINGLÉ, DU MAIRE DE DIJON, GASTON GÉRARD, AU DOCTEUR RENÉ RENAUT (8 mars 1921) pour avoir versé 100 F pour la construction du monument aux morts

Lettre. Papier. 21 cm x 27 cm.



Prêt d'Olivier RENAUT.



3 octobre 1914

Ma chère maman,

J'ai reçu hier une lettre de Cécile qui m'a fait grand plaisir et un paquet dans lequel j'ai trouvé nombre de choses utiles et agréables. Je lui ai envoyé un mot ce matin pour la remercier de son bon chocolat. Si tu savais quel plaisir on a à recevoir ces petits paquets qui nous rappellent la maison. La maison dont parle Bordeaux, celle où on est né et où on se bien trouve chez soi.

Aussi pour avancer la campagne, je vais te demander de m'envoyer mes affaires d'hiver, savoir : mon chandail, c'est aussi chaud et plus léger que mon gilet de laine, mon passe-montagne (mon polo) quand on couche dehors, une paire de gants de laine et mon cache-col. Ainsi, je crois que je serai paré à toutes les éventualités. Si le paquet est trop volumineux, fais en deux et profite-en pour me glisser quelques cigares et quelques cigarettes toutes faites des grenades si possible.

Je n'ai pas encore besoin de caleçons chauds ; d'ailleurs quand on marche j'aurais beaucoup trop chaud aux jambes. Si tu retrouves mes bandes molletières bleues qui étaient dans mon sac de montagne que j'avais renvoyé chez Cécile en partant, joins-les à un des paquets En plus un peu d'amadou et une ou deux bougies, quelques enveloppes.

Je vais toujours très bien. Je monte des lignes téléphoniques souvent et je me promène le long d'elles toute la journée et assez souvent la nuit. Ce matin, ayant installé une ligne avec l'artillerie, j'ai revu Lamain. Nous avons passé un bon quart d'heure ensemble en parlant un peu du pays.

Je vois toujours mon petit chasseur, une ou deux bonnes causeries par jour. Il veut refaire sa campagne l'année prochaine, une carte à la main, et m'emmener dans son auto. Il est toujours très gentil pour moi et me fera un bon ami de plus, une fois rentré.

Je suis bien content que Jeannot aille mieux. Heureusement, et comme cela, le pauvre gosse sera vacciné contre la typhoïde.

Je viens de me faire raser au milieu des bois et je me suis lavé avec une goutte de Trois-six [eau de vie fabriquée en Normandie portant ce nom pour signifier « trois mesures d'alcool et trois mesures d'eau »] qu'on nous distribue généreusement les jours où on bivouaque mais, en dehors de cela, nous buvons plus souvent de l'eau que de l'alcool. Nous touchons aussi pas mal de thé et beaucoup de café mais il ne vaut tout de même pas celui que je faisais dans la cafetière mauresque.

Donne-moi donc des nouvelles de mes bonnes sœurs, d'Alice, de Marie, de Lucienne. Vient-elle de temps à autres à Dijon, cette bonne chatte. Elle est bien courageuse et bien femme.

Si tu peux te procurer l'Illustration. J'avais vu quelques photographies à Saint-Mihiel, lorsque je m'étais baigné, ce qui ne m'est pas arrivé depuis, qui rendent très bien l'image de la guerre.

Il paraît qu'à Dijon la vie est très normale et qu'on ne se douterait presque pas de la guerre.

Avez-vous déjà vu des prisonniers : de beaux gars mais à l'air assez piteux. C'est gens-là sont plutôt des automates bien dressés qu'autre chose.

À bientôt, chère maman. J'espère toujours que l'issue heureuse et si attendue ne tardera pas. Je t'envoie mes plus tendres baisers et je te prie d'en distribuer une bonne part à toute la famille.

Robert Lévêque.

Mes amitiés à mon oncle et à ma tante Bollotte ainsi qu'à la mamie.

Prêt d'Olivier RENAUT.

Papiers, correspondance et photographies de soldats. - Correspondance.

LETTRES DE ROBERT LÉVÊQUE, classe 1908, sergent téléphoniste au 27^{ème} RI, mort pour la France à Commercy (Meuse), À SA MÈRE ; 3 octobre 1914, 3 janvier 1915, recopiées à l'encre violette par cette dernière.

Lettre. Papier.

3 octobre 1914.

Mon cher maman,

J'ai reçu hier une lettre de Cécile qui m'a fait grand plaisir et un paquet dans lequel j'ai trouvé nombre de choses utiles et agréables. Je lui ai envoyé un mot ce matin pour la remercier de son bon chocolat. Si tu savais quel plaisir on a à recevoir ces petites paquets qui nous rappellent la maison. La maison dont parle Bardana, celle où on est né et où on se trouve bien chez soi.

Aussi pour avancer la tempête je viens te demander de m'envoyer mes affaires d'hiver, savoir mon chandail, c'est aussi chaud et plus léger que mon gilet de laine, mon parka montagnarde (mon polo) quand on couche dehors, une paire

de gants de laine et mon cache-œil. Hier j'ai vu que je n'avais pas à toutes les nouvelles. Le paquet est très volumineux, j'ai un doudou et quelques enroulements, quelques cigares et quelques cigarettes, toutes petites des premières si possible. Je n'ai pas encore besoin de caleçon chaud d'ailleurs grand en marche j'aurais beaucoup trop chaud avec ça.

Et tu retournes mes bandes collées bleues qui étaient dans une sac de montagne que j'avais renvoyé chez toi en partant, j'ajoute les autres des paquets. Tu n'as rien pour Anderson et moi on dans quelques enveloppes.

Je suis toujours très bien, je monte des lignes téléphoniques, j'écoute et j'ai une promenade le long de la route la journée et on court la nuit. Ce matin on est malade une ligne avec l'artillerie, j'ai vu un Français nous avons passé un bon quart d'heure ensemble en parlant un peu de temps.

Je suis toujours avec petit chacun, on se donne bonne nuit, sers par jour. Il est repassé en compagnie l'année prochaine la carte à la main et on en parle dans son auto. Il est très fier très gentil pour moi et me fera un bon auto de plus une fois rentrée.

Je suis bien content que grand soit elle maman. Heureusement et comme cela la pauvre papa est rassuré contre la typhoïde.

Je viens de me faire laver en milieu des bois et j'ai un peu lavé avec une goutte de trois six qui on nous distribuée qui rassure les jours où on s'ennuie. Hier on dehors de cela nous avons plus souvent de bon grand balade.

Mais touchons aussi pas mal de thé et beaucoup de café, mais il me faut tout de même pas celui que je faisais et que je faisais dans la capitaine montagnarde.

Donne moi donc des nouvelles de mes bonnes sœurs d'Alsace de Marie, de Genevieve. J'espère elle de temps à autre à Dijon cette bonne Châtel, elle est bien courageuse et bien femme.

Si tu peux te procurer l'illustration j'aurais un quel que photos graphiques à St-Michel. Lorsque je m'étais baigné à qui me on est pas arrivé depuis, qui rendent très bien l'image de la guerre.

Il paraît qu'à Dijon la vie est très normale et qu'on ne se doutait presque pas de la guerre. Avec nous d'ailleurs un des prisonniers de guerre gars, mais à l'air excité, père. Les gens lui sont plutôt

des automates bien dressés qu'autre chose.

A bientôt cher maman, j'espère toujours que l'issue sera bonne et si attendue ne tardera pas.

Je t'envoie tous mes plus tendres baisers et je te prie de distribuer une bonne part à toute la famille.

Mes amitiés à mon oncle et à ma tante Dollette ainsi qu'à la Maman.

3 janvier 1915.

Mon cher maman

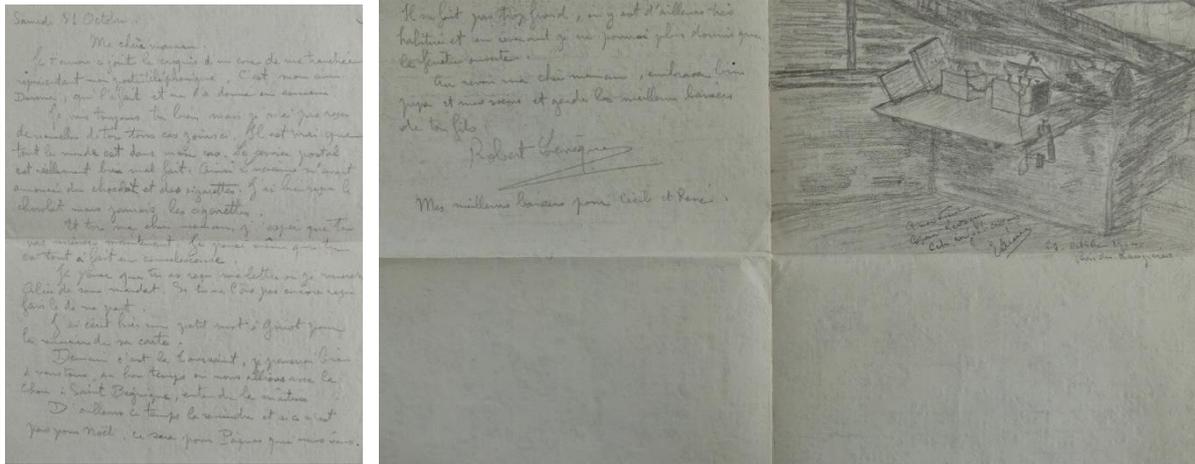
J'ai reçu hier ta bonne lettre du 29 ainsi que celle de papa. Il y a une chose qui m'a étonné et me peine, c'est le ton de tristesse de ta lettre. Il ne faut pas être triste vois-tu ma chère maman, et cette guerre malgré les ravages actuels sera un bien.

Prêt d'Olivier RENAULT.

Papiers, correspondance et photographies de soldats. – Correspondance.

**LETTRE DE ROBERT LÉVÊQUE À SA MÈRE LE 31 OCTOBRE 1914 AVEC LE CROQUIS DE SON AMI
DUVERNE DE SON POSTE TÉLÉPHONIQUE.**

Lettre. Enveloppe. Papier. 18 cm x 28 cm ; 15 cm x 9,5 cm, plié en 2.



Samedi 31 octobre,

Ma chère Maman,

Je t'envoie, ci-joint, le croquis d'un coin de ma tranchée représentant mon poste téléphonique. C'est mon ami Duverne qui l'a fait et me l'a donné en souvenir. Je vais toujours très bien mais je n'ai pas reçu de nouvelle de toi tous ces jours-ci. Il est vrai que tout le monde est dans mon cas. Le service postal est réellement bien mal fait. Lucienne m'avait annoncé du chocolat et des cigarettes. J'ai bien reçu le chocolat mais jamais les cigarettes.

Et toi ma chère maman, j'espère que tu vas mieux maintenant. Je pense même que tu es tout à fait en convalescence.

Je pense que tu as reçu ma lettre où je remercie Alice de son mandat. Si tu ne l'as pas encore reçue, fais-le de ma part.

J'ai écrit hier un petit mot à Guiot (?) pour le remercier de sa carte.

Demain, c'est la Toussaint. Je penserai bien à vous tous, au bon temps où nous allions avec la Chou (?) à Saint-Bénigne, entendre la maîtrise. D'ailleurs ce temps-là reviendra et si ce n'est pas pour Noël, ce sera pour Pâques que nous irons.

Il ne fait pas trop froid, on y est d'ailleurs très habitués et, en revenant, je ne pourrai plus dormir que la fenêtre ouverte.

Au revoir ma chère maman. Embrasse bien papa et mes sœurs et garde les meilleurs baisers de ton fils.

Robert Lévêque.

Mes meilleurs baisers pour Cécile et René.

Prêt d'Olivier RENAUT.

Papiers, correspondance et photographies de soldats. – Correspondance.

LETTRE DE GUSTAVE DUVERNE, AMI DE ROBERT LÉVÊQUE, à Madame Berthe LÉVÊQUE, sa mère, pour lui raconter les circonstances de la mort de son fils. 10 novembre 1915.

Lettre. Papier.

10 Novembre 1915

Madame,

Je me hâte de vous répondre. Non, vous n'êtes pas pour moi une inconnue. Nous avons tant parlé de vous avec mon pauvre ami Robert. Et puis, n'êtes-vous pas sa mère ? Cela suffit.

Comme vous le savez probablement, nous nous étions promis que celui qui resterait, en cas de malheur, avertirait immédiatement la famille de l'autre. Si je ne l'ai pas fait, Madame, c'est que son officier a tenu à vous annoncer lui-même cette terrible nouvelle et que j'avais peur de venir vous retourner un peu un poignard dans la plaie.

.../...

.../...

.../...

10 novembre 1915

Madame,

Je me hâte de vous répondre. Non, vous n'êtes pas pour moi une inconnue. Nous avons tant parlé de vous avec mon pauvre ami Robert. Et puis, n'êtes-vous pas sa mère ? Cela suffit.

Comme vous le savez probablement, nous nous étions promis que celui qui resterait, en cas de malheur, avertirait immédiatement la famille de l'autre. Si je ne l'ai pas fait, Madame, c'est que son officier a tenu à vous annoncer lui-même cette terrible nouvelle et que j'avais peur de venir vous retourner un peu un poignard dans la plaie.

.../...

Je sentais l'immense douleur fondre sur vous, d'autant plus que cette peine, moi-même, je la ressens, mais, évidemment, un fils, c'est beaucoup plus qu'un ami mais par ces jours sombres un ami sûr, madame, c'est beaucoup et nous étions vraiment amis. J'avais pu apprécier dans les durs moments traversés ensemble, son cœur d'or, sa froide bravoure et sa droiture de sentiment et ces amitiés contractées dans l'infortune valent plus, bien plus allez que celles des salons et des villes.

Vous me demandez, Madame, le vrai motif du sacrifice de votre fils, du sacrifice immense qui vous coûte tant de larmes. Et bien le voilà.

L'attaque du mois d'avril allait se déclencher. Une équipe de téléphonistes était désignée pour relier immédiatement les tranchées conquises de nos premières lignes (chose très importante puisque, sans cela, les vagues d'assaut étaient séparées des réserves d'arrière et manquaient pour toujours de liaison avec l'artillerie). En somme des centaines de vie humaines étaient en jeu.

Il aurait pu, il est vrai, envoyer un caporal et rester à l'abri dans son poste central, mais comprenez, Madame, que si comme sergent il le pouvait, comme chef il ne le devait pas et pour un soldat, comme lui, seuls comptaient le devoir et l'honneur.

Voilà pourquoi il est parti ! En arrivant à la tranchée, une série de grenades éclatant à ses pieds lui fit de multiples blessures et le brûla légèrement au visage. Il tomba évanoui et fut ramassé par les brancardiers et évacué sur Commercy.

Le lendemain, j'obtins la permission d'aller lui serrer la main à l'hôpital où je le trouvais aussi bien que possible. Il m'a reconnu. Je lui appris qu'il était proposé pour la médaille et la croix et je le félicitais. Il ne se croyait pas mortellement frappé, moi non plus du reste, et il se voyait déjà passer sa convalescence auprès de vous, très fier de se promener à vos côtés, la poitrine décorée de l'étoile des braves. À mon départ, il me tint textuellement ce propos : « Mon pauvre vieux, je l'ai échappé belle mais je vais m'en tirer tout de même tandis que toi tu restes tout seul maintenant. » Car, effectivement, quelques semaines auparavant, un de nos amis, le lieutenant Forcier (?) avait été fauché par un éclat d'obus.

Trois jours après, je retournais à l'hôpital, espérant le trouver mieux, ou du moins évacué sur l'intérieur, quand on m'annonça que, quelques heures après mon départ, il s'était endormi tranquillement pour ne plus se réveiller. Il est donc mort sans souffrance aucune. Madame, je n'ose même pas parler de consolation car je sais que de semblables blessures faites au cœur des mères ne cicatrisent point. Mais si quelque chose doit vous rendre ce calvaire moins pénible à gravir, ce fardeau moins lourd à porter, c'est de vous dire, Madame, que votre fils était un brave et qu'il est mort en héros.

Et puis quand cette guerre prendra fin vous pourrez venir sur sa tombe et pleurer et c'est une consolation qui sera refusée à beaucoup de familles, qui toujours ignoreront où reposent les corps de leurs enfants chéris. Cette tombe je l'ai entretenue de mon mieux. Malheureusement, au jour des morts je n'ai pas pu aller la visiter de nouveau, comme j'en avais l'intention, car depuis les attaques de septembre, nous sommes en Champagne où les Allemands, sans succès d'ailleurs, nous mènent la vie dure. Mais je ne l'oublie pas pour tout ça, au contraire. Dans les jours sombres, où le fardeau paraît un peu lourd à l'épaule meurtrie, je pense à lui et il me semble que de là-bas, il me fait signe de marcher, marcher toujours jusqu'à la victoire finale et comment voulez-vous que nous ne marchions pas quand à l'arrière nous avons des héros semblables à venger ? Et nous les vengerons ! Mais, Madame, je comprends votre profonde douleur, votre immense chagrin et je vous plains bien sincèrement allez et c'est pourquoi je me permets de vous apporter ce griffonnage, vous priant de l'excuser mais espérant que peut-être ce sera pour vous un peu de consolation.

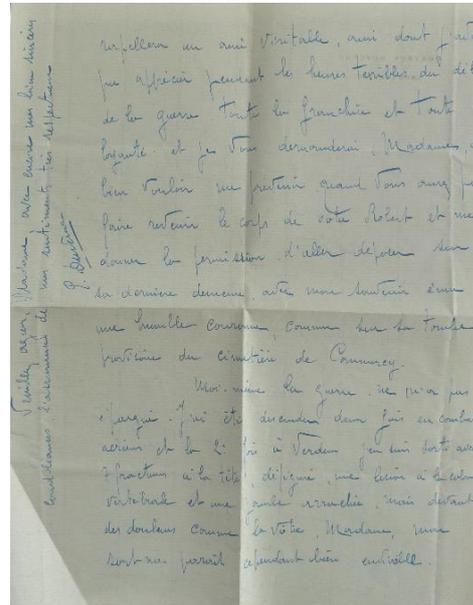
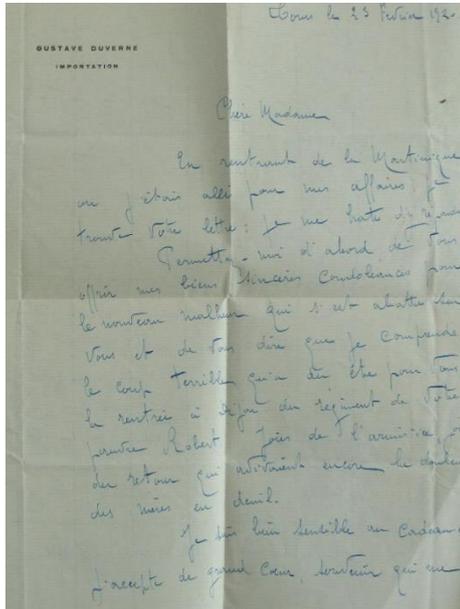
Veillez agréer, Madame, l'assurance de mes sentiments très respectueux.

Prêt d'Olivier RENAUT.

Papiers, correspondance et photographies de soldats. – Correspondance.

LETTRE DE GUSTAVE DUVERNE. Condoléances à la mère de Robert Lévêque, son ami. 23 février 1920.

Lettre. Enveloppe. Papier.



Tours, le 23 février 1920

Chère Madame,

En rentrant de la Martinique où j'étais allé pour mes affaires, j'ai trouvé votre lettre. Je me hâte d'y répondre.

Permettez-moi d'abord de vous offrir mes biens sincères condoléances pour le nouveau malheur qui s'est abattu sur vous et de vous dire que je comprends le coup terrible qu'a dû être pour vous la rentrée du régiment de votre pauvre Robert : joie de l'armistice, joie du retour qui avivaient encore la douleur des mères en deuil.

Je suis très sensible au cadeau que j'accepte de grand cœur, souvenir qui me rappellera un ami véritable dont j'ai pu apprécier pendant les heures terribles du début de la guerre toute la franchise et toute la loyauté et je vous demanderai, Madame, de bien vouloir me prévenir quand vous aurez pu faire revenir le corps de votre cher Robert de me donner la permission d'aller déposer sur sa dernière demeure, avec mon souvenir, une humble couronne, comme sur la tombe du cimetière provisoire de Commercy.

Moi-même, la guerre ne m'a pas épargné. J'ai été descendu deux fois en combat aérien, et, la deuxième fois, à Verdun, j'en suis sorti avec 7 fractures à la tête, défiguré, une lésion à la colonne vertébrale et une jambe arrachée. Mais, devant la douleur comme la vôtre, Madame, mon sort me paraît cependant bien enviable.

Veillez agréer, Madame, avec encore mes bien sincères condoléances, l'assurance de mes sentiments très respectueux.

Gustave Duverne.

Prêt d'Olivier RENAUT.

Vie quotidienne au front et à l'arrière – Civils à l'arrière (Fontaine-lès-Dijon).

LETTRE DE THÉODORE GAUDILLIÈRE À HONORÉ LACOUR DATÉE DU 1^{ER} AVRIL 1917.

Lettre. Papier. 11,5 cm x 21 cm.

1. 4-17
Monsieur Lacour
Cependant, et mouillé vendredi on
trici grippé. Il me sera donc
impossible de sortir et de vous
voir aujourd'hui comme j'espérais
@ en la maison de cette femme
Ma femme m'a fait
part de vos sollicitations en
faveur des évacués. Si jusqu'alors
j'ai fait mon possible pour secourir
les victimes de cette longue guerre
il m'est à mon grand regret
impossible aujourd'hui de vous
donner satisfaction.
Mon modeste revenu suffisant en
temps ordinaire est atteint aujourd'hui
d'un côté par les taxes et par
l'autre par une partie entre les
mains de l'ennemi, mais surtout
par la cherté de la vie
Si on ajoute à cette
réduction considérable de mes
revenus les charges d'une femme
et de 4 petits enfants dont le
père est mobilisé en première
ligne, cette situation en se
prolongeant n'est pas sans me
causer une vive préoccupation.
Malgré tout mon bon vouloir,
je ne puis plus secourir les
victimes de cette guerre à
outrance.

@ de situation en se prolongeant
à ce point sans me causer une
vive préoccupation. Malgré tout
mon bon vouloir je ne puis
plus secourir les victimes de
cette guerre à outrance

Vous trouverez je
n'en doute pas dans le village
des citoyens mieux partagés que
moi. Ils ne se contentent pas
de contribuer à la défense
nationale, mais profitent au
contraire largement de cette
situation.

Ce sont en partie de tels
patriotes qui se feront un
devoir de secourir les victimes
des pays envahis.

Recevez mon cher Monsieur
Lacour l'assurance de ma
plus parfaite considération
Th. Gaudillière

Monsieur Lacour,

Ayant été mouillé vendredi, me voici grippé. Il me sera donc impossible de sortir ou de vous voir aujourd'hui, comme je l'espérais, d'où la raison de cette présente.

Ma femme m'a fait part de vos sollicitations en faveur des évacués. Si jusqu'alors j'ai fait mon possible pour secourir les victimes de cette longue guerre, il m'est à mon grand regret impossible aujourd'hui de donner satisfaction.

Mon modeste revenu suffisant en temps ordinaire est atteint aujourd'hui non seulement par les taxes et par une partie entre les mains de l'ennemi mais surtout par la cherté de la vie.

Si on ajoute à cette réduction considérable de mes revenus les charges d'une femme et de 4 petits enfants dont le père est mobilisé en première ligne, cette situation en se prolongeant n'est pas sans me causer une vive préoccupation. Malgré tout mon bon vouloir, je ne puis plus secourir les victimes de cette guerre à outrance.

Vous trouverez, je n'en doute pas, dans le village des citoyens mieux partagés que moi, qui non seulement ne contribuent pas à la défense nationale mais profitent au contraire largement de cette situation.

Ce sont en partie de tels patriotes qui se feront un devoir de secourir les victimes des pays envahis.

Recevez mon cher Monsieur Lacour l'assurance de ma plus parfaite considération.

Th. Gaudillière

Théodore Gaudillière était né à Pierre, en 1852. Qualifié de « propriétaire », c'était un ancien restaurateur qui résidait chemin de Dijon avec sa femme Marie. Il a deux filles : Alice et Jeanne.

Honoré Lacour est l'instituteur de Fontaine. Il est, comme souvent à l'époque, secrétaire de mairie. Né en 1854 à Epernay, il a été nommé à Fontaine en 1906 et habite à l'étage de la Mairie-école, rue Saint-Bernard. La lettre de Théodore Gaudillière confirme qu'en 1917, les prix flambent. Elle sous-entend aussi qu'à Fontaine, il existe des profiteurs de guerre

Archives municipales de Fontaine-lès-Dijon. H-6.

Commémoration.

LETTRE DU MINISTÈRE DE LA GUERRE ATTRIBUANT À ROBERT LÉVÊQUE, classe 1908, LA MÉDAILLE MILITAIRE ET L'APPELLATION « MORT POUR LA France », 16 décembre 1920.

Lettre. Papier. 32 cm x 21 cm.

REPUBLIQUE FRANÇAISE

MINISTÈRE DE LA GUERRE

MODÈLE B

Hauteur..... 0-12
Largeur..... 0-21

MÉDAILLE MILITAIRE

(1) 27^e Régiment D'INFANTERIE

Par arrêté ministériel du 31 MAI 19 20
rendu en application des décrets des 13 Aout 1914 et 1^{er} Octobre 1918, publié au
Journal Officiel du 29 Octobre 1920, la Médaille Militaire a été attribuée
à la mémoire du (2) Sergent LEVEQUE Robert Antoine

MORT POUR LA FRANCE

(3) Sergent de l'équipe téléphonique régimentaire.
A sollicité comme une faveur l'autorisation d'accompagner
sa compagnie, à l'assaut des tranchées allemandes pour y
installer lui - même une nouvelle ligne. A été blessé mor-
tellement. A été cité.

A DIJON le 16 Décembre 1920
Le Lt. Colonel commandant le Département
du 1^{er} 27^e R.I.

[Signature]

NOTA. - Cet extrait sera remplacé par un brevet qui, aux termes du décret du 16 Mars 1852,
doit être ultérieurement délivré par les soins de la Grande Chancellerie de la Légion d'Honneur.

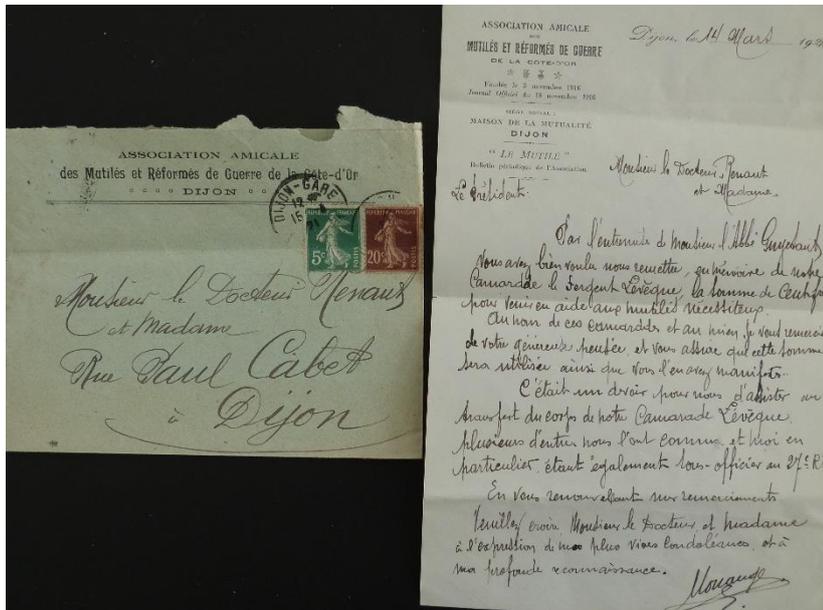
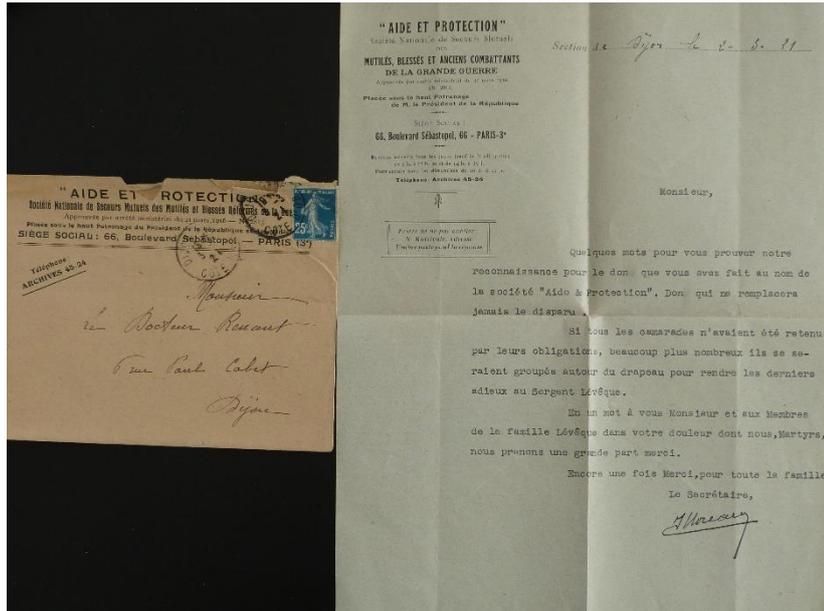
(1) N° du Régiment.
(2) Grade, nom et prénoms (inserts en grosse lettre).
(3) Reproduire le texte de la citation qui, au J. O., accompagne la décoration.

Prêt d'Olivier RENAUT.

Commémoration.

LETTRES D'ASSOCIATIONS D'ANCIENS COMBATTANTS À RENÉ RENAUT EN REMERCIEMENTS DE DONS (mars 1921).

Lettre : 27,2 cm x 21 cm ; Enveloppe : 14,5 cm x 11,5 cm ; Lettre : 21,5cm x 13,5 cm ; Enveloppe : 14,5 cm x 11,2 cm.



Prêt d'Olivier RENAUT.

Commémoration. - Livre jeunesse.

LIVRE MON HISTOIRE DE LA GRANDE GUERRE.

Livre. Carton, papier.



Mon histoire de la Grande Guerre est un livre illustré de 64 pages, écrit par Olivier d'Arc, publié par Hachette et destiné aux enfants. Non daté, il a été offert à une petite fille, Madeleine Gerbet, dans les années 1920.

Comment donner du sens à ces millions de morts et de blessés ? Comment justifier tant de destructions de matérielles ? Ce livre construit un mythe pour donner une vision idéalisée du conflit qui a souvent peu à voir avec ce qui s'est vraiment passé. L'auteur met en avant le caractère juste de la guerre menée, où la bravoure efface les erreurs stratégiques et la victoire, les horreurs de cette première guerre industrielle. Ainsi, les charges meurtrières, à la baïonnette, sous une pluie d'obus, ne sont pas le signe de l'incurie du commandement. La mort glorieuse est mise en avant. La technologie ne tient qu'un rôle accessoire. L'ennemi est diabolisé. L'enfant ne peut qu'adhérer à cette culture de guerre.

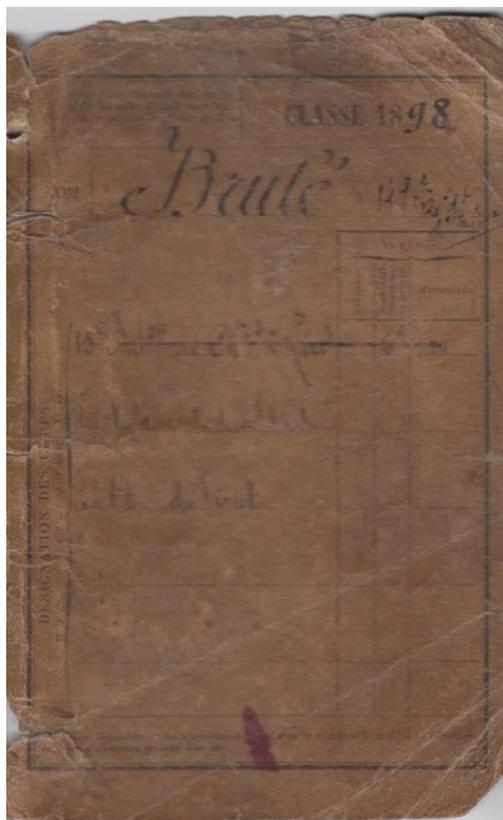
Prêt de Jean-Christophe LORNET.

Papiers, correspondance et photographies de soldats – Réalités de la guerre.

LIVRET INDIVIDUEL D'HOMME DE TROUPE D'ÉMILE BRULÉ. PHOTO D'ÉMILE BRULÉ. Classe 1898.
Fascicule. Papier. 16,5 cm x 11 cm.



Connu sous le nom de « livret militaire », le livret individuel reçu par tout homme de troupe, permet de retracer le parcours d'une recrue. Comme il faisait partie des documents les plus importants au cours d'une vie, il a souvent été transmis de génération en génération. Outre les informations sur la recrue, le livret comprend des textes, qui permettent à chaque homme de savoir quels sont ses devoirs militaires, ainsi qu'un rappel du code de justice militaire. Le livret présenté ici comporte 38 pages. C'est un livret modèle 1890. Des évolutions ont eu lieu en 1906 et en 1913 mais, au final, les changements sont minimes.



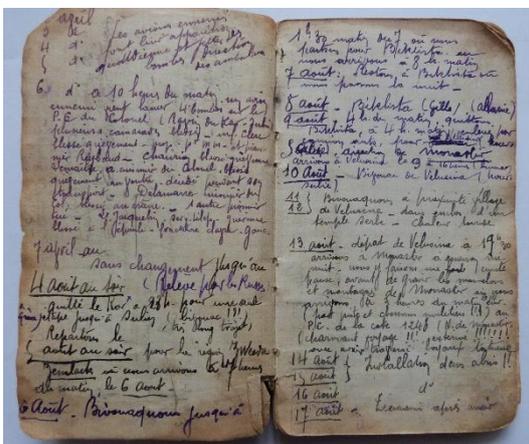
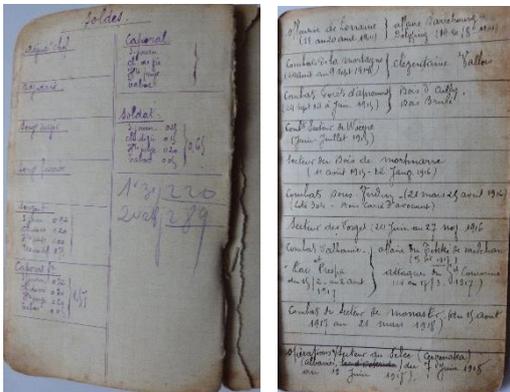
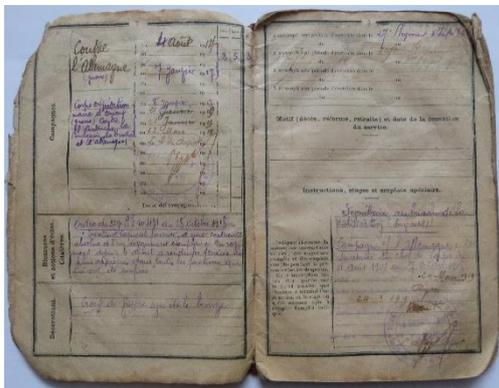
Marie, Eugène, Émile Brulé, dit Émile Brulé, est né le 6 juin 1878 à Pierrefitte, canton de Darney dans les Vosges. Il est tailleur de pierre de formation. Il travaille à extraire des grès jaunes des carrières de Frain afin d'obtenir de la pierre de construction et pour façonner des meules, des auges. Il est marié à une dentelière avec laquelle il aura deux enfants, dont la mère du prêteur. Son livret révèle qu'il effectue son service à Neufchâteau, à compter du 15 novembre 1899, comme chasseur à pied de 2^{ème} classe. Il possède le certificat d'étude mais ne sait pas nager. Devenu caporal en 1900, il passe dans la réserve le 1^{er} novembre 1902. Il revient deux fois pour des périodes d'exercices de trois semaines, en 1905 et en 1909. Rappelé par le décret de mobilisation du 1^{er} août 1914, il est incorporé au 43^e régiment territorial d'infanterie en garnison à Epinal. Il est blessé le 15 mai 1915. Il meurt à 46 ans, le 6 novembre 1924, probablement des suites d'un gazage.

Prêt de Claude JEANMICHEL.

Papiers, correspondance et photographies de soldat. – Réalités de la guerre.

LIVRET INDIVIDUEL D'HOMME DE TROUPES ET CARNET DE CHARLES MARTIN. Classe 1905.

Fascicule. Carnet. Papier : 11 cm x 16,5 cm et 8 cm x 14 cm.



D'après son livret militaire, Claude, Joseph, Charles Martin, dit Charles Martin, né en 1885, appartient à la classe 1905. Il effectue son service militaire comme soldat de 2^{ème} classe au 27^{ème} RI pendant le temps réglementaire de deux ans. Ajourné en 1906, il est classé dans le service auxiliaire en 1907 puis dans le service armé en 1908. A partir de 1909, il est placé dans la réserve de l'armée active. Il est mobilisé le 4 août 1914 au 227^{ème} RI, hors rang. Il participe à la guerre contre l'Allemagne, sur le front de l'ouest, jusqu'au 7 janvier 1917. Le lendemain, il est versé dans le corps expéditionnaire d'Orient où il fait la guerre contre l'Autriche, la Bulgarie, la Turquie et l'Allemagne jusqu'à sa démobilisation, le 24 mars 1919. De 1914 à 1918, il est secrétaire auxiliaire de la mobilisation puis secrétaire du chef de corps où il a le grade de caporal-fourrier.

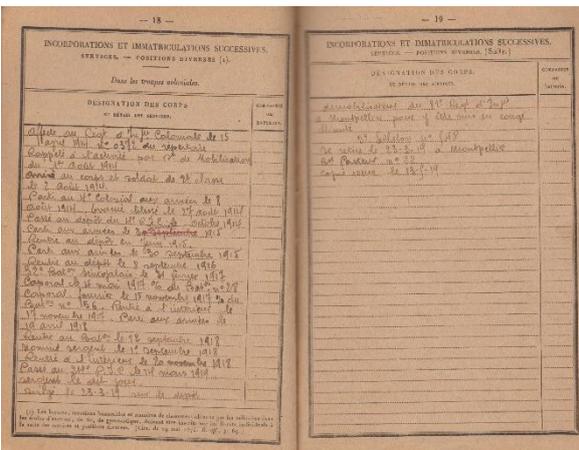
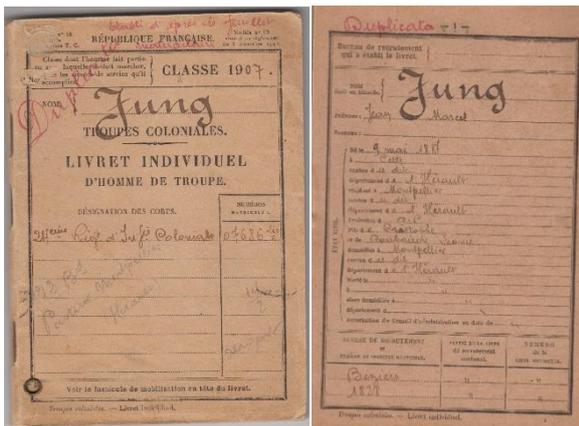
Un petit carnet, avec des notes informelles de toutes sortes, portant sur des pertes humaines, des indemnités, des permissions, des soldes, des effectifs... contient un récapitulatif des opérations auxquelles il a participé et un journal de marche du 9 février 1917 au 21 janvier 1919. Toute la guerre de Charles Martin s'est déroulée sur le front où il était exposé aux mêmes dangers que ceux qui combattaient les armes à la main. Les indications relatives à la guerre dans les Balkans laissent imaginer la dureté du quotidien dans un univers frontalier montagneux et cosmopolite. Les marches de 20 km, de nuit comme de jour, sur des chemins muletiers, par des chaleurs torrides ou des froids terribles, sont exténuantes et au bout, il lui faut souvent bivouaquer. Le carnet permet de suivre les combats d'Albanie et ceux de Monastir. Le 6 avril 1917, un avion lance des bombes sur le PC du colonel. C'est un carnage parmi ses compagnons. A Monastir, la ville est bombardée par l'ennemi qui, « la nuit, met le feu aux quatre coins de la ville ». « Jamais de ma vie, je n'ai vu semblable spectacle si beau dans son horreur » écrit-il. Malgré les épreuves, Charles Martin reconnaît qu'il est fasciné par les « illusions féériques » des vues qui s'offrent à lui.

Prêt de Nicole LAMAILLE.

Papiers, correspondance et photographies de soldat. Réalités de la guerre.

LIVRET INDIVIDUEL D'HOMME DE TROUPE DE MARCEL JUNG. Classe 1907.

Photographie. Fascicule. Papier. 17 cm x 11 cm.



Le livret d'homme de troupe de Marcel Jung est un duplicata établi d'après son feuillet matriculaire. Mobilisé le 2 août 1914, Marcel Jung est affecté comme soldat de 2^{ème} classe au 24^e régiment d'infanterie coloniale qui est une unité de l'armée terre française créée en 1902 à Perpignan.

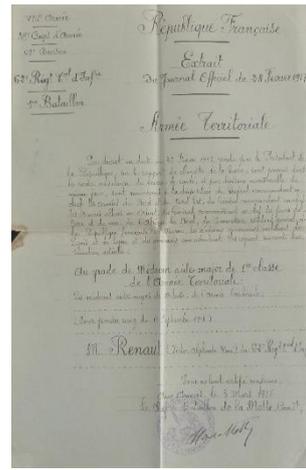
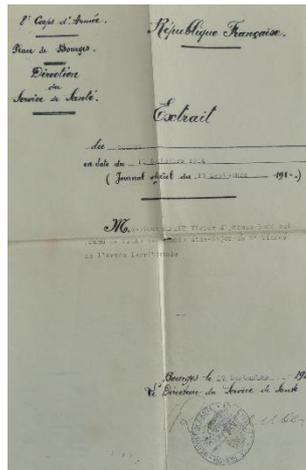
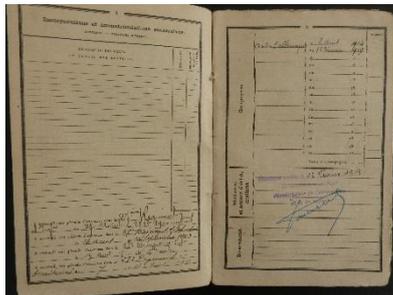
Après avoir traversé la France en train, le régiment pénètre en Belgique wallonne d'où il doit battre en retraite. Marcel Jung est blessé le 27 août à Beaumont en Verdunois dans la Meuse. Comme beaucoup d'hommes blessés rétablis, il passe un temps au dépôt, qui accueille toute la partie administration de l'unité et la gestion des hommes affectés au régiment. Il est renvoyé au front le 30 janvier 1915. 4 jours après, il est blessé le 3 février à Massiges, une forteresse naturelle dans la Marne sur laquelle butte l'armée coloniale qui participe à la contre-offensive succédant à la première bataille de la Marne. Il retourne au dépôt en juin, repart au combat le 30 septembre 1915. Le 24 mars 1916, il est cité deux fois à l'ordre du régiment. Il est blessé à nouveau le 12 août 1916 à Biaches dans la Somme, qui fut le théâtre d'opérations d'une rare violence. Il est cité à l'ordre de la division le 16. Il rentre au dépôt le 8 septembre 1916. Le 21 février 1917, il fait partie du 32^e bataillon sénégalais. Il passe caporal le 4 mai 1917, caporal fourrier le 15 novembre 1917 et rentre à l'intérieur le 17 novembre 1917. Il repart aux armées le 19 avril 1918, est nommé sergent le 1^{er} septembre 1918 et revient au bataillon le 12 septembre 1918. Il reçoit une quatrième blessure le 18 juillet à Courmas dans la Marne au cours d'une reconnaissance. Il est alors cité à l'ordre de la brigade le 5 août 1918. Le 20 novembre 1918 il regagne l'intérieur, est dirigé sur le dépôt démobilisateur de Montpellier le 23 mars 1919 pour y être mis en congé illimité. Marcel Jung est décoré de la croix de guerre, 3 étoiles bronze et argent.

Prêt de Lise JUNG.

Papiers, correspondance et photographies de soldats. – Réalités de la guerre.

LIVRET INDIVISUEL D'HOMME DE TROUPE DE RENÉ RENAUT. CLASSE 1898. NOMINATION DE MÉDECIN AIDE MAJOR le 19 septembre 1914, NOMINATION AU GRADE DE MÉDECIN AIDE-MAJOR 1^{ère} classe de l'armée territoriale.

Fascicule. Feuille. Papier.



Prêt d'Olivier RENAUT.

Commémoration.

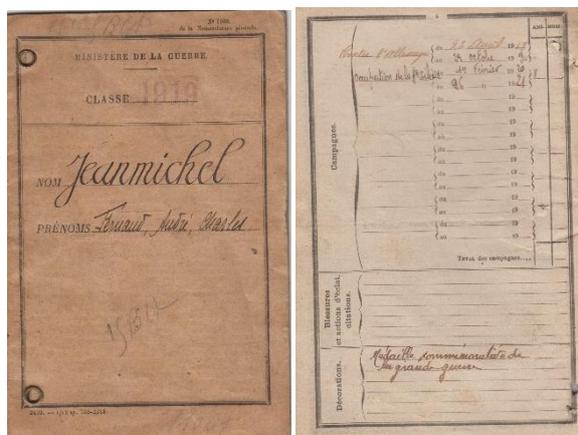
MÉDAILLE COMMÉMORATIVE DE HAUTE-SILÉSIE DE FERNAND JEANMICHEL.

Médaille : Bronze patiné ; ruban. 9,5 cm x 4 cm.

Coupure de journal : 5 cm x 3 cm ; Livret militaire : 11 cm x 17 cm.



Varsovie. — Une plaque commémorative a été inaugurée le 2 mai au cimetière de Gliwice (Pologne), où sont inhumés 90 soldats français tombés en Silésie lors du plébiscite et de la 3^e insurrection silésienne en 1921, annonce P.A.P.
Ces soldats faisaient partie du contingent des troupes françaises auprès de la commission interalliée dont la tâche était de veiller au maintien de l'ordre pendant le plébiscite.



La médaille commémorative de Haute-Silésie, avec un aigle sans couronne, fut créée en 1921 par la commission interalliée de gouvernement et de plébiscite de Haute-Silésie. Elle fut attribuée aux soldats ayant servi au moins deux mois dans les troupes d'occupation de Haute-Silésie, ce qui fut le cas du chasseur à pied, Fernand Jeanmichel, né à Escles dans les Vosges, en 1899. Appelé et mobilisé en 1918, il fut envoyé en Silésie du 1^{er} février 1920 au 26 février 1921 qu'il gagna à pied en traversant toute l'Allemagne ! Après avoir effectué l'essentiel de ses trois ans de service militaire dans cette région, il prit le chemin du retour, à cheval.

Le traité de Versailles, qui met fin à la Grande Guerre, fait éclater le territoire des vaincus. Il prend 54 000 km² de l'ancien territoire impérial pour recréer la Pologne, disparue lors du partage de 1795. Pour déterminer la frontière entre la république de Weimar et la Pologne, et décider du sort de la Haute Silésie, qui est la deuxième région industrielle de l'Allemagne mais qui compte 60% de Polonais, les Alliés choisissent de recourir à un plébiscite fixé au 20 mars 1921. La campagne électorale est marquée par des violences de part et d'autre. À partir de février 1920 et jusqu'en juin 1922, la zone reçoit des troupes essentiellement françaises pour maintenir l'ordre sous l'autorité de la commission interalliée dirigée par le général français Henri Le Rond. Les pro-allemands remportent le plébiscite provoquant une nouvelle insurrection polonaise. Des bataillons alliés se déploient pour pacifier la zone. Le conseil suprême de la commission interalliée ne parvenant pas à un accord de partition de la Haute-Silésie sur la base des résultats du plébiscite, décide de porter la question devant le conseil de la Société des Nations, qui attribue à la Pologne le tiers du territoire plébiscitaire mais lui donne l'essentiel du triangle industriel. Cette disposition va contribuer à nourrir le sentiment, chez les Allemands, d'une profonde injustice. Prêt de Claude JEANMICHEL.

Commémoration.

MÉDAILLE COMMÉMORATIVE FRANÇAISE DE LA GRANDE GUERRE 1914-1918 D'ÉMILE BRULÉ.

Bronze, ruban. L. 10 cm ; l. 3,6 cm.



La médaille commémorative française de la Grande Guerre, souvent appelée « *médaille des poilus* », surnom donné aux combattants de 1914-1918, est créée par la loi du 23 juin 1920. Elle est attribuée à tout militaire étant sous les drapeaux entre le 2 août 1914 et 11 novembre 1918 mais elle est également accordée aux civils (téléphonistes, infirmiers), hommes ou femmes, ayant participé à l'effort de guerre entre ces mêmes dates aux armées ou à l'intérieur. Ce n'est pas une médaille sélective comme la croix de guerre mais « une marque tangible de participation à l'immense lutte ».

Un concours fut ouvert par le ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-arts. 73 maquettes furent présentées au jury. C'est le projet du graveur Pierre-Alexandre Morlon qui fut retenu pour la France. La médaille porte sa signature ainsi que le poinçon du fabricant.

La médaille ronde, en bronze, a un diamètre de 33 mm. Sur l'avert, est figuré, en relief, le profil allégorique d'une femme casquée. Sa main gauche tient un bouquet de laurier ainsi qu'une épée au-dessous de la garde.

La bélière en bronze fixée à la médaille pour recevoir le ruban, est formée de branches de chêne et de laurier mêlées. Elle a une largeur de 36 mm, qui est la même que celle du ruban ce qui est rare. Sur le ruban, six raies verticales blanches de 3,5 mm alternent avec cinq raies verticales rouges de 3 mm.

Au revers l'inscription "République Française" entoure les mots : « Grande Guerre 1914-1918 ».

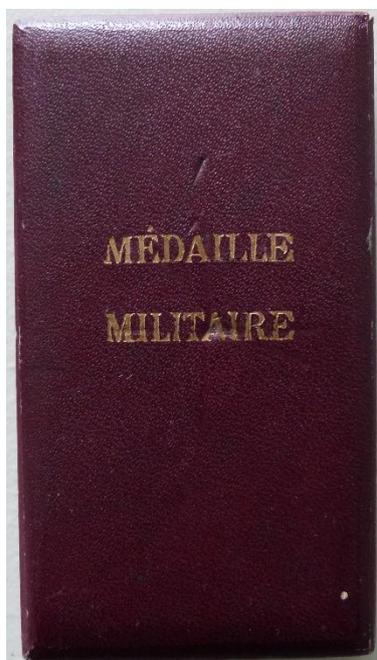
Cette médaille a été attribuée à Émile Brulé.

Prêt de Claude JEANMICHEL.

Commémoration.

MÉDAILLE DE LA GRANDE GUERRE, MÉDAILLE INTERALLIÉE COMMÉMORATIVE DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE, DITE « MÉDAILLE DE LA VICTOIRE ». MÉDAILLE MILITAIRE DE CHARLES DORNEAU.

Médailles. Métal. Ruban.



Prêt de Marc BESSET.

Commémoration.

MÉDAILLE DE L'ORDRE DU LION BLANC ATTRIBUÉ À RENÉ SAULNIER.

Médaille. Argent patiné, ruban. 9 cm x 3,7 cm.



René Saulnier, qui fut garde républicain après la Grande Guerre, a été honoré de la plus haute distinction de la République tchécoslovaque: l'ordre du lion blanc. Cet ordre fut créé par la jeune république tchécoslovaque, le 10 avril 1920. Il était destiné à récompenser les services exceptionnels civils et militaires et pouvait être décerné à des étrangers. La médaille de René Saulnier est d'un modèle ancien. A l'avant, le centre est chargé du lion blanc dressé de la Bohême, portant l'écusson de la Slovaquie à croix double. Autour, court la devise « Pravda vitezi » (La vérité vaincra). Au revers, le centre s'orne des initiales CSR entrelacées et d'une inscription autour. L'insigne est surmonté d'une couronne de laurier avec deux épées croisées, ce qui signifie qu'il s'agit d'une attribution militaire. L'ensemble est suspendu par un ruban rouge avec deux raies blanches de part et d'autre, liserées de rouge.

Après la défaite de l'Empire austro-hongrois, l'indépendance de la Tchécoslovaquie est proclamée. Dès les premiers mois de son existence, le pays doit affronter une contestation territoriale. L'armée intervient pour imposer la nouvelle république slave face aux Polonais, aux Allemands et aux Hongrois. En 1919, les Hongrois, qui n'acceptent pas l'annexion du territoire de Haute-Hongrie, correspondant à la Slovaquie, et qui sont devenus une république bolchevique, mènent des incursions victorieuses en Slovaquie. Les alliés repoussent l'offensive hongroise et occupent le territoire. Le Traité de Saint-Germain-en-Laye du 10 septembre 1919 définit les frontières de la Tchécoslovaquie, avec l'Autriche, et celui de Trianon, du 4 juin 1920, avec la Hongrie.

L'armistice du 11 novembre 1918 n'a pas libéré tous les soldats du service militaire et René Saulnier a fait, sans doute, partie de la mission militaire française, dirigée par le général Maurice Pelé, pour aider l'armée tchécoslovaque à la préservation de l'intégrité territoriale du nouveau pays.

Prêt de Claude JEANMICHEL

Commémoration.

MÉDAILLE MILITAIRE ATTRIBUÉE LE 29 JUIN 1922, À TITRE POSTHUME, AU CAPORAL JOSEPH PETER mort pour la France le 24 mai 1915 à Notre-Dame de Lorette.

Feuille. Papier. 21 cm x 31 cm.

MINISTÈRE DE LA GUERRE RÉPUBLIQUE FRANÇAISE MODELE B.

MÉDAILLE MILITAIRE

(1) *174* : **REGIMENT D'INFANTERIE**

Par arrêté ministériel du *15 juin* 1922, rendu en application des décrets des 13 août 1914 et 1^{er} octobre 1918, publié au *Journal officiel* du *14 juin* 1922, la Médaille militaire a été attribuée à la mémoire du (2) *Caporal* **Peter Louis N^o 60585**

MORT POUR LA FRANCE

(3) *Caporal d'une grande bravoure. A été glorieusement frappé en accomplissant son devoir, le 24 mai 1915, à Notre-Dame de Lorette.*

Croix de guerre avec étoile de bronze.

A *Beckl*, le *29 juin* 1922.

Le Colonel *Menetrier*
commandant le *Dépôt de 170^e Régiment Inf.*

Menetrier

NOTA. — Cet extrait sera remplacé par un brevet qui, aux termes du décret du 16 mars 1852, doit être ultérieurement délivré par les soins de la grande chancellerie de la Légion d'honneur.

(1) Indication du corps.
(2) Grade, nom et prénoms (inscrits en grosse lettre).
(3) Reproduire le texte de la citation qui, au *Journal officiel*, accompagne la décoration.

Ty. n° 551.
Nancy - Paris - Strasbourg - Berger-Levrault - G.

Prêt de Janie PETER-COMBETTE

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Soldat : équipement.

MÉDAILLON RELIGIEUX DE CHARLES MARTIN.

Objet. Tissu, carton. Diamètre : 2,1 cm.



Ce médaillon rond, rembourré, porte, à l'avant, sur un tissu satiné blanc, une croix faite de deux points en ruban bleu, fixé au croisement des deux branches, par un point de croix bleu, de la même teinte que le fin cordonnet, qui sert d'anneau d'attache. L'avant est recouvert d'un tissu moiré à dominante bleue. Les deux cercles de tissu qui recouvrent certainement un morceau de carton sont reliés par un surfilage bleu très régulier. Il s'agit d'un travail soigné à la fois simple, délicat et original. Sa sobriété, sa modestie et la méticulosité nécessaire à sa confection rendent cet objet touchant et attachant. D'après sa petite fille, Nicole Lamaille, étant donné l'amour fou et fidèle jusqu'à la mort qu'avait sa grand-mère pour son grand-père Charles, c'est probablement sa grand-mère qui lui a brodé, ou qui a fait broder, cette petite croix, afin qu'il la porte toujours sur lui, qu'il pense à elle et sans doute pour qu'elle le protège...

En dehors du lien affectif, que représentait sur le plan religieux cette médaille pour son possesseur, le soldat Charles Martin ? Dangereusement exposé au front comme secrétaire du chef de corps, il avait sans doute parmi ses fonctions celle d'établir le décompte des blessés et des tués. Face à l'omniprésence de la mort, les interrogations ne manquent pas. Les épreuves amènent les croyants à s'accrocher à la religion. Certains mobilisés redécouvrent la foi tandis que d'autres la perdent progressivement. La foi a pu être un soutien, une recherche de protection, un moyen de ne pas fléchir, de supporter la souffrance et de trouver la force de faire face aux conditions terribles d'une guerre particulièrement inhumaine.

Prêt de Nicole LAMAILLE.

Vie quotidienne au front et à l'arrière.- Art des tranchées.

MÉDAILLONS EN FORME DE CROIX DE LORRAINE, DE TRÈFLE À 4 FEUILLES, DE COUPE-PAPIER.
Objet. Laiton. 3,5 cm.



Les poilus ont fabriqué une multitude d'objets, et des bijoux en particulier, à l'aide de déchets de projectiles, notamment, comme ici, le laiton des douilles ramassées sur les champs de bataille. Lorsqu'ils n'étaient pas confectionnés pour les soldats eux-mêmes, ces objets étaient offerts par ces derniers à leurs proches. Beaucoup ont été aussi vendus par des fabricants au bénéfice des poilus. Ces breloques se retrouvent donc dans de nombreuses familles car elles restent un lien avec les disparus.

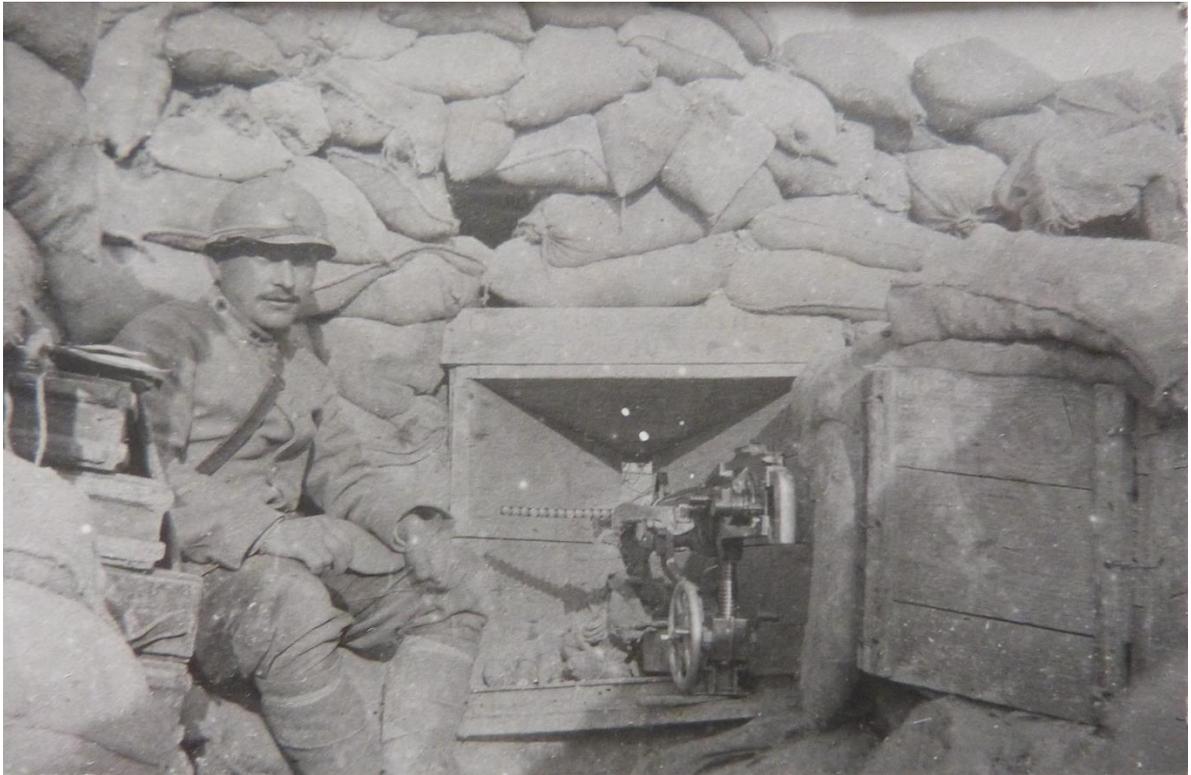
La croix de Lorraine, symbole patriotique de la résistance, de l'indépendance et de la victoire tout comme le trèfle à quatre feuilles, porte-bonheur, sont des motifs récurrents dans l'art des tranchées. Le coupe-papier, ouvre-lettres, était un accessoire très populaire. Les médaillons en forme de trèfle et de coupe-papier appartenant à Charles Martin portent la date de 1915. Cette année-là, avec le 227^{ème} RI, il a participé aux combats de la forêt d'Apremont au bois d'Ailly et au bois Brûlé, à ceux de la Woèvre puis, jusqu'en janvier 1916, à ceux du Bois de Mortmare. Tous ces noms résonnent comme d'affreux carnages.

Prêt de Nicole LAMAILLE.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Réalités de la guerre.

MITRAILLEUSE EN POSITION. LES ÉPARGES (en Lorraine, dans la Meuse, arrondissement de Verdun).
Extrait d'un album-photos sur le 29^{ème} RI où servit Charles Dorneau de 1914 à 1917.

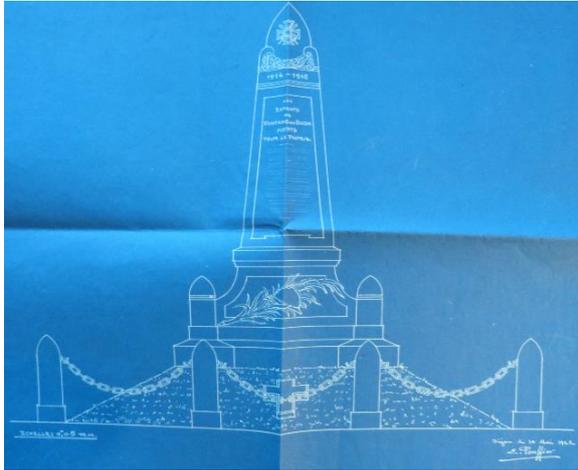
Photographie. Papier.



Prêt de Marc BESSET.

Commémoration.

MONUMENT AUX MORTS DE LA GUERRE DE 1914-1918 DE FONTAINE-LÈS-DIJON.
Feuille. Papier.



Le monument aux morts de Fontaine-les-Dijon a été dessiné et réalisé par Émile Pouffier, marbrier rue d'Auxonne à Dijon. Il s'agit d'un monument classique en forme de pyramide obélisque en pierre du Châtillonnais. Sa face porte de haut en bas, la croix de guerre, les inscriptions : *1914-1918, Aux Enfants de Fontaine-lès-Dijon, morts pour la patrie*, la liste de 12 victimes

Louis GUILLEMARD
Francis ROUX
Lucien KOEST
Charles RUFFIN
Guillaume MARIAUX
Maurice GAVEAU
Robert WAGNER
Adrien LAUVIN
Stéphane PICARD
Georges CHOUZENOUX
Emile TSCHIEMBER
Pierre CHAUBARD

Un bas-relief composé d'une palme et d'un casque ornent la base. Deux bombes placées à l'avant équilibrent l'ensemble qui est entouré de 8 obus reliés par une chaîne.

Une croix religieuse était placée à son pied.

Après l'armistice, un comité soutenu par la municipalité s'est formé dans la commune pour ériger un monument destiné à honorer la mémoire des «enfants de Fontaine» tombés pendant le conflit et à en perpétuer ainsi le souvenir. Quand le comité eut terminé toutes les démarches et investigations, le 14 mai 1922, la municipalité prit une délibération pour céder le terrain destiné à accueillir le monument et vota une somme permettant de parfaire la dépense.

L'inauguration officielle, prévue le 28 mai 1922, n'eut pas lieu en raison de la présence de la croix religieuse sur le tertre, qui était une volonté des familles contraire à la loi de séparation des Églises et de l'État.

Le 11 juin 1922, avant de se dissoudre le jour même, le comité remit le monument à la commune.

Archives municipales de Fontaine-lès-Dijon. M6.

NÉNETTE ET RINTINTIN.

Carte postale. Papier.



Nénette et Rintintin sont des fétiches pour éloigner le danger qui rôde. Réalisées à peu de frais, ces deux petites poupées de laine réunies par un cordon ont les vertus protectrices, à la simple condition d'être offerts aux soldats comme aux civils. Dans une guerre qui durait depuis 4 ans, et alors que la grippe espagnole frappait, ces objets de superstition relèvent de la propagande en recommandant de rester unis, mais ils symbolisent surtout une culture de guerre pour endurer les angoisses quotidiennes. A l'origine, les poupées de Nénette et Rintintin étaient en porcelaine. Elles ont été inventées en 1913 par le dessinateur Francisque Poulbot, auteur des gosses de Paris qui portent son nom, pour lutter contre les poupées allemandes importées. Nénette et Rintintin sont les surnoms que se donnaient M. et Mme Poulbot. A partir de 1917, les bombardements aériens s'intensifient avec les « Gothas » lâchés par les Allemands sur Paris. Les canons (la grosse Bertha) tirent aussi sur la capitale. Raids et tirs frappent à l'aveugle. Des petits Parisiens se mettent alors à confectionner de petites poupées en fil de laine qu'ils nomment Nénette et Rintintin. Elles ne sont censées les protéger des bombes qu'à la condition d'être données, échangées, reçues donc ni achetées, ni faites pour soi-même. Ces talismans « anti gothas » deviennent vite un phénomène à la mode que les enfants fabriquent pour envoyer à leur père qui se bat au front. Ils se retrouvent sur des cartes postales, dans les revues illustrées de l'époque comme *La Baïonnette*, dans des livres pour enfants, et restent présents dans l'imaginaire collectif pendant des années. Ludiques et non martiaux, artisanaux et non industriels, magiques plus que catholiques, ces petits personnages transgressent les valeurs du temps. L'aviateur américain Lee Duncan ramena de la guerre deux bergers allemands, qu'il nomma d'après les poupées fétiches. Le mâle, Rintintin, fit carrière à la Warner Bros.

Documentation Les Amis du Vieux Fontaine.

Prêt de Marc BESSET.

Vie quotidienne au front et à l'arrière.- Art des tranchées.

OBUS DE CALIBRE 37 mm fabriqué par Pinchart-Denyx à Paris. Sa douille a été décorée. Elle porte le millésime 1917. Cet obus ordinaire en fonte est un obus explosif modèle 1888M à fusée percutante non détonateur Desmarets modèle 1877. Le culot porte une grenade qui est la marque officielle de la marine car, au départ, le 37 mm était une pièce prévue pour la marine. Ce n'est qu'un peu plus tard qu'il fut livré à l'armée de terre. Cet obus était chargé de 22 g de poudre noire. La douille a été percutee.

Objet. Métal.



Prêt de Micheline FRANÇOIS.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. - Civils à l'arrière.

OPTION POUR LA NATIONALITÉ FRANÇAISE, le 1^{er} septembre 1872, DES GRANDS-PARENTS ALSACIENS DE JOSEPH PETER, mort pour la France, le 24 mai 1915, à Notre-Dame de Lorette, dans le Pas de Calais.

Feuille. Papier. 21 cm x 27 cm.

Modèle N° 2. TRAITÉS DU 10 MAI ET DU 11 DÉCEMBRE 1871.

OPTION POUR LA NATIONALITÉ FRANÇAISE.

(1) Date de jour et de mois. Le (1) *1^{er} Septembre* 1872.

(2) Noms de la commune, de l'arrondissement et du département. par-devant nous, Maire de la commune d (2) *Commeny*, arrondissement de *Reims*, département de *Reims*

(3) Nom et profession du déclarant. est comparu (3) *Antoine Charles François*

(4) Indication du lieu de naissance. né à (4) *Caden (Bas-Rhin)*

(5) Date de la naissance ou un autre événement de l'âge du déclarant. le (5) *14 Mars 1837*

(6) *Pris au nom des Cadets de la Commune de Commeny, qui a opté au profit pour la France*

(7) *Je déclare, conformément aux articles 2 du Traité du 10 mai et 1^{er} de la Convention additionnelle du 11 décembre 1871, a déclaré opter pour la nationalité française, qu'il entend conserver.*

(8) Signature du Maire qui en est garant. Signature du Déclarant (S.). *Antoine Charles François*

Signature du Maire. *Antoine Charles François*

Modèle N° 2. TRAITÉS DU 10 MAI ET DU 11 DÉCEMBRE 1871.

OPTION POUR LA NATIONALITÉ FRANÇAISE.

(1) Date de jour et de mois. Le (1) *1^{er} Septembre* 1872.

(2) Noms de la commune, de l'arrondissement et du département. par-devant nous, Maire de la commune d (2) *Commeny*, arrondissement de *Reims*, département de *Reims*

(3) Nom et profession du déclarant. est comparu (3) *Antoine Charles François*

(4) Indication du lieu de naissance. né à (4) *Caden (Bas-Rhin)*

(5) Date de la naissance ou un autre événement de l'âge du déclarant. le (5) *14 Mars 1837*

(6) *Pris au nom des Cadets de la Commune de Commeny, qui a opté au profit*

(7) *Je déclare, conformément aux articles 2 du Traité du 10 mai et 1^{er} de la Convention additionnelle du 11 décembre 1871, a déclaré opter pour la nationalité française, qu'il entend conserver.*

(8) Signature du Maire qui en est garant. Signature du Déclarant (S.). *Antoine Charles François*

Signature du Maire. *Antoine Charles François*

Prêt de Janie PETER-COMBETTE

Commémoration – Tissu brodé.

OUBLIER... JAMAIS

Tissu. H : 42 cm ; l 40 cm.



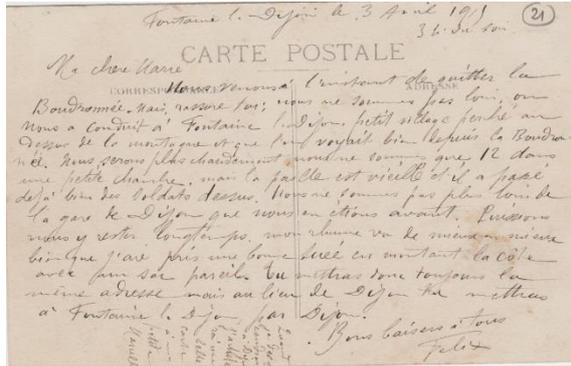
Le tissu est brodé du monogramme MP, initiales de Marius Pons, indiqué en bas à droite. Ce monogramme est surmonté de 8 drapeaux parmi lesquels celui de la Belgique, celui de la France, de la Serbie (bandes horizontales rouge, bleue, blanche). Le tissu est sommé des lettres RP pour République française, en dessous desquelles s'inscrit en clair sur un ruban noir « Oublier... Jamais » et, plus bas, dans un cartouche d'or, les années 1914-15-16-17. Une branche de chêne et de laurier s'entrecroisent autour du motif central. En bas, à gauche on peut lire Bischhausen, 1^{er} janvier 1917. Bischhausen est un petit village allemand du sud de la Basse Saxe, non loin de Gottingen. Il est probable que Marius Pons a été prisonnier dans cette région. Cette broderie, réalisée à l'occasion du nouvel an 1917, est un message de foi en la victoire de la République, comme l'indiquent le chêne symbole des vertus civiques et de la gloire et le laurier symbole des vertus militaires mais aussi un témoignage, que l'oubli de ce qui a été vécu pendant ces années à travers l'Europe, est impossible.

La situation des prisonniers de guerre de la Première Guerre mondiale est un aspect du conflit peu abordé par la recherche historique. Le nombre de soldats faits prisonniers s'est pourtant élevé à un peu plus de sept millions pour l'ensemble des belligérants dont environ 2 400 000 pour l'Allemagne qui ont contribué à l'effort de guerre allemand. 535 411 étaient Français. Avant 1915, les conditions de détention sont très difficiles car elles sont marquées par le provisoire et le manque d'infrastructures. À partir de 1915, les autorités allemandes mettent en place près de 300 camps aussi bien à proximité des villes qu'à la campagne. Ces camps allient l'enfermement à l'exploitation méthodique des prisonniers. Le nombre de prisonniers par baraque s'élève à 250. Ces camps brassent un grand nombre de nationalités et préfigurent l'utilisation des camps de prisonniers au cours de la Deuxième Guerre mondiale.

Prêt de Chantal ALLARD.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Civils à l'arrière (Fontaine-lès-Dijon).

PAILLE DE COUCHAGE.
Carte postale. Formulaire. Papier.



Fontaine-lès-Dijon, le 3 avril 1915, 3 heures du soir.
Ma chère Marie,
Nous venons à l'instant de quitter la Boudronnée mais rassure-toi : nous ne sommes pas loin. On nous a conduits à Fontaine-lès-Dijon, petit village perché au-dessus de la montagne et que l'on voyait bien depuis la Boudronnée. Nous serons plus chaudement. Nous ne sommes que 12 dans une petite chambre mais la paille est vieille et il a passé bien des soldats dessus. Nous ne sommes pas plus loin de la gare de Dijon que nous en étions avant. Pussions-nous y rester longtemps. Mon rhume va de mieux en mieux bien que j'aie pris une bonne suée en montant la côte avec un sac pareil. Tu mettras donc toujours la même adresse mais au lieu de Dijon, tu mettras à Fontaine-lès-Dijon par Dijon.
Bons baisers à tous.

Félix.
Quand je descendrai à Dijon, j'achèterai une belle carte à ma petite Marcelle.
Quand, le 3 avril 1915, le soldat « Félix » écrit à « sa chère Marie » qu'il a quitté la Boudronnée à Dijon pour une chambre à Fontaine-lès-Dijon où ils ne sont que douze et où il aura plus chaud, il indique aussi que « la paille est vieille et qu'il a passé bien des soldats dessus ».

À Fontaine, la paille n'est pas destinée à la litière des animaux mais au couchage des hommes. De juillet à septembre 1914, 11,5 tonnes de paille sont réquisitionnées auprès des cultivateurs de Fontaine mais, en décembre, la commune n'a plus de paille et elle est obligée d'en acheter 1,1 tonne à Dijon au prix fort. On comprend pourquoi la paille où doit dormir Félix n'est pas changée. Malgré tout, Félix préfère cette situation à une conduite à la gare qui signifie pour lui un départ au front.

Collection Sigrid PAVÈSE.
Les Amis du Vieux Fontaine.
Archives municipales de Fontaine-lès-Dijon. H5.

NOMS ou PRENOMS	DATES des Requisitions	(1) DÉCOMPTÉ DES INDEMNITÉS RECLAMÉES PAR LES R									
		2) PARQUE		3) DÉBARRAS		4) DÉBARRAS		5) DÉBARRAS		6) DÉBARRAS	
Grand Henri	8/1/15										
Buffet	3 mai 1915										
Valentin Jules	8/1/15										
id.	11/1/15										
Rayard Edouard	1/1/15										
id.	22/1/15										
id.	17/1/15										
id.	13/1/15										
id.	23/1/15										

Totaux égal à celui des bons de fournitures et des certificats de service reçus, qui sont ci-dessous : 1175

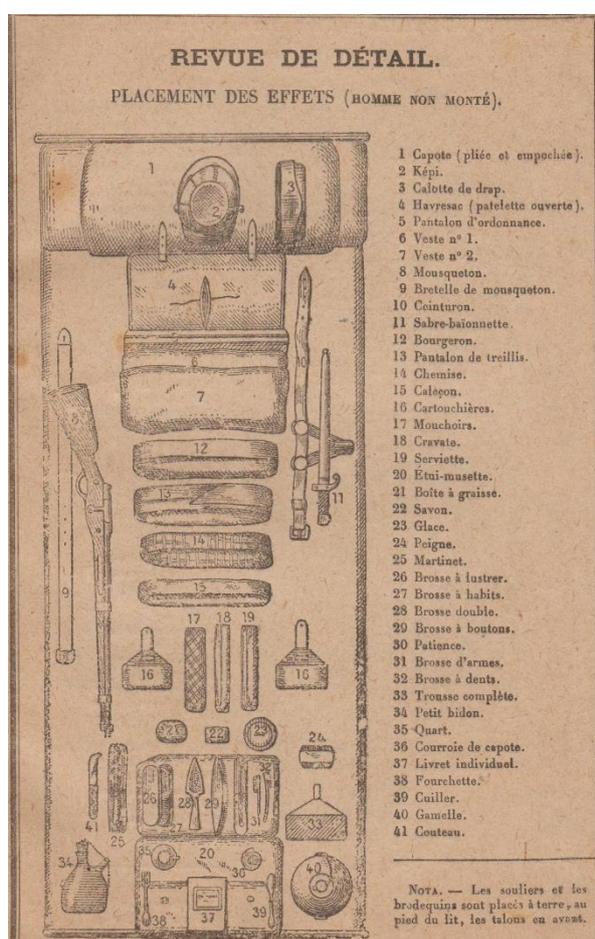
Le présent état, approuvé de *Henri Buis* Maire de Fontaine-lès-Dijon et de *L. Haas* Requisitionnaire et de *Henri Buis* Maire de Fontaine-lès-Dijon et de *L. Haas* Requisitionnaire, est certifié par nous, Maire de la Commune de Fontaine-lès-Dijon, sur réquisition de *M. Haas* et de la somme de 100 francs en deux fois centimes.

NOMS ou PRENOMS	DATES des Requisitions	(1) DÉCOMPTÉ DES INDEMNITÉS RECLAMÉES PAR LES R									
		2) PARQUE		3) DÉBARRAS		4) DÉBARRAS		5) DÉBARRAS		6) DÉBARRAS	
Commune de Fontaine-lès-Dijon	12/12/14										

Totaux égal à celui des bons de fournitures et des certificats de service reçus, qui sont ci-dessous : 1100

Le présent état, approuvé de *Vincent* Maire de Fontaine-lès-Dijon et de *L. Haas* Requisitionnaire et de *Vincent* Maire de Fontaine-lès-Dijon et de *L. Haas* Requisitionnaire, est certifié par nous, Maire de la Commune de Fontaine-lès-Dijon, sur réquisition de *M. Haas* et de la somme de 100 francs en deux fois centimes.

PAQUETAGE DANS LE LIVRET INDIVIDUEL D'HOMME DE TROUPE DE MARCEL JUNG.
Fascicule. Papier. 11,5 cm x 17 cm.



A la fin du livret individuel d'homme de troupe de Marcel Jung se trouve le placement des effets pour un homme non monté. Ce croquis donne un aperçu imagé de ce que contient le paquetage d'un fantassin de la guerre 1914-1918. Aussi étonnant que cela puisse paraître, il n'est pas prévu de chaussettes dans ce paquetage.

Les manières de monter l'équipement (barda) du havresac (sac à dos) sont multiples. Seule la gamelle individuelle trône invariablement sur le sommet du sac, inclinée vers l'arrière pour permettre le tir couché. Au-dessus de ce sac ou sur le côté s'ajoutent souvent une couverture, une toile de tente avec ses piquets et les 3 sardines, un ou plusieurs ustensiles de campement collectif et un seau à eau en toile.

A l'intérieur du havresac, la chemise est souvent mise au fond pour matelasser. La vareuse (veste) quand elle n'est pas portée est placée au-dessus pour être accessible en premier. Le martinet, d'une longueur de 250 mm, est utilisé pour battre les vêtements afin de retirer la poussière. Il ne fait pas partie de l'équipement du soldat en campagne. La brosse à boutons sert pour lustrer les boutons de l'uniforme. La patience est une planchette percée d'un trou et d'une rainure destinée à éviter, lors du nettoyage des boutons, que l'oxydation vert de gris due au laiton, n'aille sur les effets mais aussi évite les frottements prolongés de la brosse sur les habits. La brosse à habits est reconnaissable à une rangée d'épis blonds pour la différencier des autres brosses. La brosse double sert à cirer les chaussures. Les bourgerons sont des vestes de drap ordinaire. Rempli des effets du soldat, puis monté de tout l'équipement, le poids du havresac peut atteindre 25 kg voire plus. Si l'on ajoute à cela le poids des 2 musettes pleines, car il faut compter avec des réserves de vivre pour plusieurs jours, celui des cartouchières remplies de munition et du bidon, on imagine le fardeau que doit transporter le soldat lorsqu'il se déplace.

Prêt de Lise JUNG.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. - Soldat : équipement.

PATTE DE COLLET AVEC NUMÉRO DU RÉGIMENT SUR COL D'UNIFORME DE CHARLES DORNEAU.
Charles Dorneau appartient au 29^{ème} régiment d'infanterie jusqu'au 20 février 1917.
Objet. Tissu.



Prêt de Marc BESSET.

Vie quotidienne au front et à l'arrière.- Civils à l'arrière.

PENSION DE VEUVES DE MILITAIRES versée à Madame PETER, à Thaon, à partir du 25 mai 1915.
Carnet. Papier : 51 cm x 9 cm. Titre. Papier. 16 cm x 21 cm.

RENOUVELLEMENT

MINISTÈRE DES FINANCES

DIRECTION DE LA DETTE INSCRITE

SERVICE DES PENSIONS

PENSIONS DE VEUVES DE MILITAIRES

ARMÉE DE TERRE ET ARMÉE COLONIALE

LOI DU 31 MARS 1919

N° 541258

1 ^{re} Assignation	3 ^e Assignation	5 ^e Assignation
2 ^e	4 ^e	6 ^e

Résidence: *Châtelot*

L. 27, n° 644. — J. 18062-38. — Le titulaire de cette pension se présente à la caisse du comptable payeur qui versé, tous les trimestres, le montant de sa pension.

RENOUVELLEMENT

INSCRIPTION N° 541258 CERTIFICAT D'INSCRIPTION.

ÉCHÉANCES TRIMESTRIELLES :

Je soussigné, Directeur de la Dette inscrite, certifie que M^{me} Cousin
Yvonne Marie Louise Marie Peter
Perrot
née le 1 Mars 1911, à Epinal (Vosges)
est inscrite au Livre des Pensions pour une somme annuelle de fr. neuf cents
avec jouissance du 26 août 1939
Grade du mari : Sergent Paris, le 6 NOV 1939

Majoration d'enfants n° ()

N° d'ordre 50 dans l'arrêté interministériel portant la date du présent certificat.

Vu : Le Chef du Bureau de l'Inscription,
Agent comptable des Pensions,
SIMON 2 Mars 1923

Le Directeur,
Kanaf

Ed. n° 644. — J. 18062-38.



Epinal, le 13 AVR. 1923. 192

Le Sous-Intendant Militaire,
chargé du Service des Pensions,
à M^{me} Yvonne Marie Louise
à Thaon.

Madame

J'ai l'honneur de vous faire connaître que je vous ai versé, pour votre pension, la somme de 900 francs.

La somme de 900 francs représente un montant total de 900 francs.

La somme est pour l'année 1923.

Il vous sera versé, par acomptes, chaque trimestre, la somme de 225 francs.

Le paiement de votre pension est fait, conformément aux dispositions de l'article 10 de la loi du 31 Mars 1919, à l'exception de la somme de 225 francs qui est versée à l'expiration de votre année.

En même temps, les listes de pension, en gratification, de résiliation ou d'abandon pour cause de permission, etc. et de pension.

Vous voudrez bien en certifier.

Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien, agréer, avec mes respects, l'assurance de ma haute estime.

Si vous avez d'autres renseignements à donner, vous pouvez en faire part au Directeur de votre pension.

Agée, le

LE SOUS-INTENDANT MILITAIRE

Prêt de Janie PETER-COMBETTE

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Soldat : équipement.

PÉRISCOPE DE TRANCHÉE.

Objet. Métal et verre. 27 cm x 10 cm x 8 cm.



Ces jumelles binoculaires sont des instruments d'optique qui permettent une observation discrète par-dessus un obstacle.

Dans bien des secteurs, les tranchées ne sont distantes les unes de autres que de quelques dizaines de mètres. L'observation des mouvements de l'ennemi s'effectue avec ce type de matériel pour ne pas prendre le risque de s'exposer au tir adverse.

Prêt de M et Mme ROUX.

Papiers, correspondance et photographies de soldats. – Réalités de la guerre.

PHOTO AÉRIENNE DE LA GARE DE NOYON DANS L'OISE LE 3 AVRIL 1916 provenant de Philippe Janin, classe 1912, affecté à la reconnaissance dans l'artillerie.

Photographie. Papier. 17 cm x 12 cm.



Dès la fin août 1914, l'armée allemande, qui a enfoncé les frontières françaises, file vers Paris en envahissant l'Oise. Noyon est pris dès septembre 1914. Après la bataille sur la Marne le front se stabilise dans la vallée de l'Oise, en aval de Noyon. Du 23 septembre 1914 à fin mars 1917, certains villages sont évacués, d'autres villes, à l'image de Noyon, sont occupées. Reprise par l'armée française en mars 1917 lorsque l'armée allemande réduit son front, la ville repasse, en mars 1918, avec l'offensive Michael, sous le joug allemand, avant d'être finalement libérée le 30 août. Les violents combats à proximité entraînent la destruction de la ville par bombardement par les Français eux-mêmes afin de limiter les capacités logistiques allemandes, notamment la gare que l'on voit sur cette photo aérienne.

Au début de la guerre, les cartes dont dispose l'armée au 1/80 000^e ne sont guère différentes de celle que déroulait Napoléon... En octobre 1914, quand le front se fige, l'artillerie réclame des cartes à grande échelle pour des tirs à longue portée ou sur des objectifs cachés. En quelques mois, les cartes se muent en relevés topographiques au 1/20 000^e remis à jour par observation aérienne et calés sur une projection Lambert.

En 1914, l'observation aérienne n'est pas une nouveauté mais elle se fait par ballon. Dès le début de la guerre, la photographie aérienne par avion s'impose comme un irremplaçable outil d'observation. Rectifiée, redressée, analysée, elle permet de renseigner les cartes, corriger le tir des batteries, et préparer les offensives. Les premières photos sont prises avec des appareils du commerce, tenus à la main. À partir de 1915, les Sections de photographies aériennes de l'armée font développer des appareils tout exprès, à longue focale, fixés à la carlingue, pour fournir des images à très grande échelle. Pour les plans larges, les avions volent jusqu'à 5 000 ou 6 000 mètres d'altitude. Les progrès de la photographie aérienne n'ont pas changé le cours de la guerre. C'est l'épuisement et les renforts américains qui ont fait la victoire.

Prêt de Denise BOUTILLON.

Papiers, correspondance et photographies de soldats – Réalités de la guerre.

PHOTO AÉRIENNE DE CARLEPONT DANS L'OISE provenant de Philippe Janin, classe 1912, affecté à la reconnaissance dans l'artillerie.

Photographie. Papier. 15,5 cm x 10,5 cm.



Cette photographie aérienne est une restitution par le service des canevas de tirs de la VIème armée. On y voit le village de Carlepont en Picardie, dans le département de l'Oise, arrondissement de Compiègne. Cette photo a été réalisée par une unité d'observation aérienne pour établir des plans directeurs, c'est-à-dire des cartes à grande échelle au 1/10 000^{ème} par exemple. Les « Groupes de Canevas de Tir » étaient des unités géographiques de l'armée ayant pour vocation d'établir, sur toute la ligne de front, des cartes extrêmement détaillées du terrain ainsi que du dispositif ennemi. Les canevas de tirs établis par les services géographiques de l'armée étaient des guides topographiques pour régler l'artillerie, spécialement en tir indirect, c'est-à-dire sur des objets à contre-pente ou dissimulés.

La région de Carlepont a été fortement marquée par la Grande Guerre, d'abord en 1914, quand la première armée allemande envahit l'Oise et le Soissonnais avec, comme objectif de passer à l'est de Paris afin de participer à l'encerclement des troupes françaises. Mais ces dernières, secondées par les Britanniques, stoppent l'envahisseur lors de la bataille de la Marne (5 au 10 septembre 1914). Les Allemands battent alors en retraite et s'arrêtent sur la rive droite de l'Aisne occupant une partie de l'Oise. En mars 1917, La région est libérée une première fois suite au repli allemand sur la ligne Hindenburg. Mais, tandis que la vie tend à se normaliser avec le retour des civils, les offensives allemandes du printemps 1918 reportent les combats dans la région jusqu'à la fin août 1918. Les différentes batailles qui se produisent au cours de cette période transforment villes et villages, jusqu'alors plus ou moins épargnés, en « pays aplatis ».

Prêt de Denise BOUTILLON.

Papiers, correspondance et photographies de soldats. – Réalités de la guerre.

PHOTO AÉRIENNE PRÈS DE SAVY DANS L' AISNE LE 24 FÉVRIER 1916 provenant de Philippe Janin, classe 1912, affecté à la reconnaissance dans l'artillerie.

Photographie. Papier. 17 cm x 12 cm.



Cette photo aérienne cible les environs de Savy, petite commune française, située dans le département de l'Aisne, non loin de Saint-Quentin. Dès septembre 1914, cette région a subi une dure occupation. À partir de 1916, elle se trouve au cœur de la zone de combats, car les Allemands l'ont intégrée dans la ligne Hindenburg. De fait, l'église de Savy sera détruite par les bombardements allemands.

Si la reconnaissance photographique aérienne voit le jour dès les premières heures du conflit, elle s'impose comme un outil essentiel de la manœuvre avec l'apparition de la guerre de position. Reconnue comme un auxiliaire indispensable pour le réglage des tirs d'artillerie, elle est aussi décisive pour l'infanterie chargée d'une attaque.

La plupart des images sont verticales mais des photos sont aussi prises à l'oblique, de préférence à revers des lignes ennemies pour révéler les détails qui échappent aux vues verticales. Elles permettent d'y relever les abris, les nids de mitrailleuses, de mesurer la largeur des tranchées, de noter l'emplacement des réseaux de fils barbelés et chevaux de frise, de repérer les lignes et les centraux téléphoniques. Parallèlement, se mettent en place les procédures d'interprétation et de correction des photos. L'appareil et le sol ne sont ni plans ni parallèles. Il faut mesurer les distances au sol alors qu'on ne connaît que grossièrement l'altitude à laquelle la photographie a été prise puis caler la photo sur une carte. La correction se fait par la corrélation de points de repères avec leurs équivalents sur la carte, par la recherche d'alignements ou la superposition de plusieurs photographies.

Les photographies aériennes, déjà si précieuses pendant la période d'une offensive, le sont bien davantage encore au cours même de la bataille, car elles assurent un contrôle continu des destructions. L'étude en est faite d'heure en heure, au fur et à mesure de la réception des épreuves et les plaques sont développées en bord de piste, dès que l'avion s'est posé.

Prêt de Denise BOUTILLON.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Réalités de la guerre.

PIÈCE DE 75 CONTRE LES AVIONS. DOMPIERRE-AUX-BOIS (en Lorraine, dans la Meuse, arrondissement de Commercy). Extrait d'un album-photos sur le 29^{ème} RI où servit Charles Dorneau de 1914 à 1917.

Photographie. Papier.



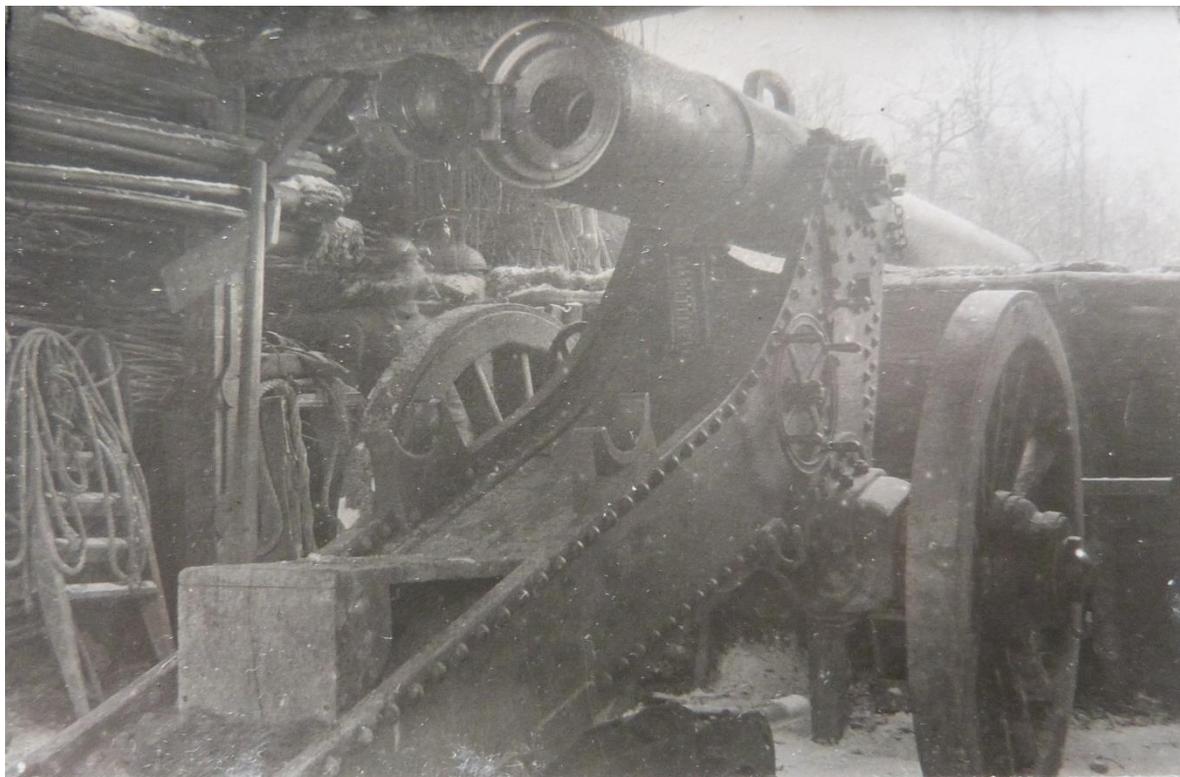
Prêt de Marc BESSET.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Réalités de la guerre.

PIÈCE DE 155 DE LONG SOUS ABRI. TRANCHÉE DE CALONNE. Extrait d'un album-photos sur le 29^{ème} RI où servit Charles Dorneau de 1914 à 1917.

La tranchée de Calonne est une route forestière numérotée Route départementale 331, reliant Hattonchâtel (département de la Meuse) à Verdun où l'écrivain Alain Fournier trouva la mort.

Photographie. Papier.



Prêt de Marc BESSET.

Vie quotidienne au front et à l'arrière.

LES PIÈCES PERCÉES ET LES MONNAIES DE LA GUERRE 1914-1918.

Pièces percées. Métal. Diamètre : 19 mm.



Les pièces percées dont beaucoup de Français ont gardé des exemplaires sont des monnaies de faible valeur faciale qui ont vu le jour pendant la Première Guerre mondiale.

La première pièce percée, une 25 centimes en nickel, est mise en circulation en 1914. Le modèle d'Edmond-Emile Lindauer est choisi entre les essais présentés au concours de 1913. Il sert aussi aux 5 centimes et 10 centimes. Il préfigure une longue série de monnaies en circulation jusqu'à la fin de la Troisième République. Initialement frappées en nickel, elles sont fabriquées dans un alliage de cuivre et nickel durant les dernières années de la guerre. Elles sont surnommées des « sous troués » car la pièce de 5 centimes représente familièrement un sou.



Ces pièces ne sont pas percées par hasard. Elles le sont pour ne pas les confondre avec les pièces d'argent de taille similaire. Le trou facilite leur conditionnement car ainsi elles peuvent être empilées, par valeur, sur une tige fichée dans une semelle en bois. Plus légères que les pièces en bronze, de diamètre plus réduit, leur coût de fabrication est aussi moindre. Leur couleur blanche et leur métal beaucoup plus dur leur assurent d'emblée une longévité accrue. Ces pièces facilitent les petits échanges. De nombreux exemplaires de ces monnaies sont trouvés par les archéologues qui fouillent les zones de guerre.

Prêt de Gilbert DORIATH.
Association Numismatique de Bourgogne.

Vie quotidienne au front et à l'arrière.- Soldat : équipement.

PIPE ET TABATIÈRE DE CHARLES MARTIN.
Bois. Corne. Métal. 13,5 cm ; 8 cm x 4 cm x 2,5 cm.



Dans la pénible vie du poilu, le tabac représente un moyen de s'évader de la réalité quotidienne. Il est un des réconforts les plus appréciés. Le tabac est donc un élément essentiel pour le moral des troupes.

En 1914, à l'instar de la consommation de viande dans la vie civile, le tabac est assez coûteux et d'un accès parfois peu facile. C'est la guerre qui démocratise sa consommation et le rend plus courant car l'État prend à sa charge la fourniture gratuite de tabac aux combattants. L'armée est régulièrement approvisionnée même si la distribution est moins bien organisée que le vin. Chaque soldat reçoit une ration hebdomadaire de 100g. Le tabac est distribué réglementairement dans un paquet de 100g voire de 50g. Les manufactures de l'État produisent des paquets de tabacs de type *scaferlati*, qui n'est pas une marque, mais un type de coupe de tabac à pipe. Ce tabac de troupe est un tabac brun, appelé « perlot » ou « gris », d'un goût plutôt âcre. Avec la pénurie, sa qualité se dégrade au fil des mois. Des ersatz apparaissent avec des mélanges de tabac, de feuilles de hêtre ou de frêne, de noyer ou de rhubarbe...

Introduite en France dès le début du XIX^{ème} siècle, la cigarette n'était pas la forme la plus courante de la consommation du tabac en 1914. Dans les tranchées, la pipe est adoptée par la plupart des combattants. Elle présente l'avantage de rester allumée longtemps et, en hiver, de réchauffer les mains.

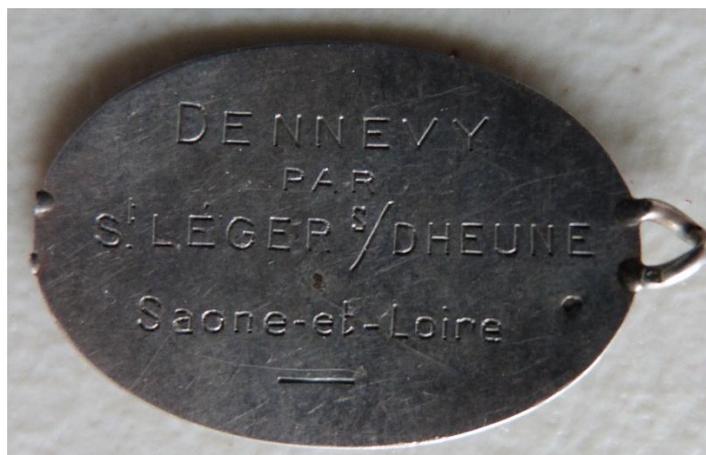
Pipes et tabatières étaient des achats personnels. La pipe du poilu Charles Martin est droite. Elle a un fourneau en terre de bruyère et un tuyau en corne. C'est un élégant brûle-gueule, c'est-à-dire une pipe courte et légère. La tabatière, qui l'accompagne, est façonnée artisanalement dans du noyer.

Prêt de Nicole LAMAILLE.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. - Soldat : équipement.

PLAQUES D'IDENTITÉ DE CHARLES DORNEAU sergent au 29^{ème} RI puis lieutenant au 261^{ème} de
ligne.

Objet. Métal.



Prêt de Marc BESSET.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Militaires à l'arrière.

POILUS ESCRIMEURS AUTOUR DE CHARLES GERBET.

Photographie. Papier. Carton.



Cette photo prise par le photographe de Besançon, Dufour, montre une salle d'escrime pavoisée, avec des hommes en tenue d'escrimeurs, autour de deux militaires en uniforme.

Entre les montées en première ligne, des hommes continuent à s'adonner à leur sport favori : ici, l'escrime. Parmi ceux qui posent, l'Arboisien et artilleur, Charles Gerbet, assis, à gauche, tient une épée dans sa main droite.

Prêt de Jean-Christophe LORNET.

Vie quotidienne au front et à l'arrière.- Art des tranchées.

PORTE-ALLUMETTES aux initiales DL.
Objet. Laiton. L : 7,2 cm ; diamètre 2,1 cm.



Cet objet appartient à l'art des tranchées mais plutôt qu'art des tranchées il vaudrait mieux dire art des poilus car il est toujours difficile de dire si l'objet a été fabriqué dans une tranchée, entre deux assauts, pour passer un temps interminable propice au malaise, à la réflexion et au ressassement. Cette curieuse boîte appartenant à René Saulnier pourrait être un porte-allumette confectionné à partir d'une petite douille. Les poilus, souvent grands fumeurs, éprouaient le besoin de mettre leur tabac à l'abri de l'humidité. L'art des tranchées a, en effet, produit en premier lieu, des objets utilitaires avant d'évoluer vers des créations plus décoratives pour faire un cadeau.

Cette boîte a la taille d'un tube de rouge à lèvres. Le couvercle tourne autour du corps et peut glisser latéralement. Pour faciliter la préhension, la poignée a été ciselée. Le granité évite au pouce de glisser et permet de gratter l'allumette. Une charnière factice maintient le poussoir à l'arrière et un bec le bloque à l'avant. Les butées latérales sont assurées par des plateaux ceinturés à l'image des culots présentant une amorce. Des initiales gravées dans un médaillon ovale « DL » sont usées par le passage de la pièce mobile. Pour un artisanat dit de fortune, c'est un travail soigné et minutieux, plein d'ingéniosité. Cette petite boîte se glisse dans la forme d'un objet de mort et met un peu d'humain et de beauté dans l'univers de souffrance de la Grande Guerre.

Prêt de Claude JEANMICHEL.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Art des tranchées.

PORTE-CRAYONS FABRIQUÉ PAR CHARLES GERBET.

Objet. Métal.



Cet objet décoratif est un porte crayon dont les supports sont des balles de 8 mm, provenant peut-être d'un fusil Lebel, scellées dans un fer à cheval entourant un cœur. Il est surmonté d'une pelle en cuivre. La pioche et la hache, de part et d'autre, ont été perdues.

Jusqu'à la Première Guerre mondiale, la durée des conflits est en général assez réduite. A part pour les sièges, les batailles sont rapides et les militaires ne restent pas longtemps dans l'attente du combat. Avec l'enlisement de la guerre et la mise en place des tranchées, les soldats, au contraire, attendent, retranchés dans leurs galeries, les attaques ennemies ou l'ordre d'assaut. Entre deux offensives ou dans les campements situés en seconde ligne où ils se reposent avant de retourner sur le front, ils se trouvent désœuvrés.

Dans le civil, Charles Gerbet était taillandier. C'était un forgeron d'Arbois qui fabriquait toutes sortes d'outils tranchants : ciseaux, cisailles, haches.

Pour passer le temps, cet artilleur a mobilisé son savoir-faire pour créer de menus objets qu'il pouvait donner à sa famille, à ses amis ou vendre afin de compléter sa solde.

Prêt de Jean-Christophe LORNET.

Papiers, correspondance et photographies et de soldat.- Réalités de la guerre.

PORTRAIT DE CHARLES BRACHARD DE LA CLASSE 1914, MORT POUR LA France EN 1915.

Photographie. Papier. Cadre en bois.



Prêt de Janie PETER-COMBETTE.

Papiers, correspondance et photographies et de soldat.- Réalités de la guerre.

PORTRAIT DE CHARLES DORNEAU DU 29^{ème} RI. Tranchée de la Vaux-Ferry, secteur du Bois d'Ailly (à l'est de Saint-Mihiel, en Lorraine, dans la Meuse, arrondissement de Commercy). Décembre 1915. Extrait de l'album photo du 29^{ème} RI.

Photographie. Papier.



Prêt de Marc BESSET.

Papiers, correspondance et photographies et de soldat.- Réalités de la guerre.

PORTRAIT DE CHARLES GERBET, incorporé en 1914 au 4^{ème} régiment d'artillerie, photographié avec une baïonnette Yatagan Chassepot, modèle 1868.

Photographie. Papier.



Prêt de Jean-Christophe LORNET.

Papiers, correspondance et photographies de soldats.- Photographie.

PORTRAIT DE PAUL GROS EN UNIFORME, CLASSE 1907, SOLDAT AU 60^{ème} RI ? AVEC SA FEMME.
Photographie. Papier.



Ce portrait est une photo carte postale où figurent Paul Gros, né le 13 février 1887, à Saint Lupicin (Jura) en compagnie de sa femme Jeanne Meynier. Les portraits circulaient sous forme de carte postale. Les hommes posaient souvent en uniforme car ils n'avaient pas de costume. Pour leur mariage, il fallait souvent leur en prêter un.

Paul Gros porte l'uniforme du 60^{ème} régiment d'infanterie de Besançon comme le laisse voir le numéro sur la patte de collet. Il arbore la croix de guerre 1914-1918 sur la poitrine. Cette croix est une décoration militaire attribuée pour récompenser l'octroi d'une citation par le commandement militaire pour conduite exceptionnelle au cours de la Première Guerre mondiale. Elle a été instituée par la loi du 8 avril 1915. A l'avant, elle présente quatre branches, deux épées croisées. Le centre représente une tête de République au bonnet phrygien ornée d'une couronne de lauriers avec en exergue « République française ». Paul Gros porte également une fourragère ce qui signifie qu'il a participé, à titre individuel, aux événements qui ont conféré la fourragère à son unité, décorée par deux fois de la croix de guerre.

Prêt d'Anne LORNET.

Papiers, correspondance et photographies de soldats.- Photographies.

PHOTOS D'EUGÈNE BERNARD NICOLLE.
Papier. 5,5 cm x 4 cm ; 11 cm x 16,5 cm.



Sur la photo supérieure Eugène Bernard Nicolle en uniforme tient sa femme Maria Cazet par le cou et tous deux sourient à l'objectif.

Eugène Bernard Nicolle a 31 ans quand il est mobilisé. Il gardera cette petite photo dans son portefeuille pendant toute la guerre, qu'il effectue d'abord dans l'armée active, puis, après la naissance de son deuxième enfant, en 1915, dans la réserve, et enfin dans l'infanterie territoriale, normalement moins exposée qu'en première ligne.



La deuxième photo a été prise par un photographe professionnel dijonnais. Eugène Nicolle pose debout, en vareuse, avec sa femme assise et ses deux enfants. Cette photo était gardée au domicile et, sans doute, exposée en bonne place.

Au front ou à l'arrière, les photographies permettent d'entretenir réciproquement le souvenir des absents.

Prêt de Marie-Noëlle NICOLLE.

Papiers, correspondance et photographies de soldats. – Réalités de la guerre.

PORTRAITS DU DOCTEUR RENÉ RENAUT, MÉDECIN. ÉTATS DE SERVICE PENDANT LA GUERRE, CITATION À L'ORDRE DU BATAILLON du 62^{ème} régiment d'Infanterie le 8 septembre 1917 par le commandant de la Motte.

Photographie. Extrait de livret, feuille. Papier.



SERVICES. — POSITIONS	
DESIGNATION DES DIFFÉRENTS CORPS positions diverses, écoles, missions, etc., où l'officier a servi.	GRADES successive- ment OBTENUS.
1	2
affecté au laboratoire de bactériologie de Tizon	M. 1/1 st
Chef de laboratoire de bactériologie de Chalons	de
Train sanitaire improvisé c/s	de
* Train sanitaire n° 8	de
* 62 ^e Rég ^t d'Inf ^{te} territoriale	
* Nomme médecin Lieutenant par décret du 23 Jan. 1917	M. 5 ^e
Perille de fabrication de l'aviation à Paris	de
démobilisé	de
Affecté à l'Hôpital complémentaire de la Caserne Cham- bade à Arras par D ^o du D ^o de Santé du 8 ^e C.A.	
en date du	de
affecté comme bactériologiste à l'hôpital Comple- de Citraux par D ^o du Directeur du N ^o de Santé du 8 ^e C.A. du	
Maintenu dans sa position actuelle après avoir accompli le temps de 1 ^{er} grade par la loi de recrut ^t par D ^o du Médécine Inspecteur Tr ^o du N ^o de Santé du 8 ^e C.A. du 3 ont 1918 à compter du 30 novembre 1918. Nouvelle désignation dans le grade	M. 2 ^e
Affecté au laboratoire de bactériologie de la 8 ^e Région à Tizon par D ^o du D ^o de Santé du 8 ^e C.A. en date du	
Pour les grades, par Décision Présidentielle du 27-10-1918 par application de l'article 13, de la loi du 8 Janvier 1915	
et, par Décision Ministérielle du même jour il est admis à l'honorariat de son grade. Lettre M. 783 1918/21 du 8-11-1918	



M. Clémis
62^e Rég^t C^o d'Inf^{te}
1^{er} Bataillon
E. N. E.
Bataillon type Champagne
dit de Bascailles

Extrait
de l'ordre du Bataillon N^o 7.

Citation
Le Chef de Bataillon et le Motté Commandant
du 1^{er} Bataillon du 62^e Rég^t C^o d'Inf^{te} ont l'honneur
de Bascailles.

Monsieur le Motté, M. le Capitaine RENAUT, Docteur,
Médic, est né le 23 Avril 1877.

Il fait preuve en toutes circonstances d'un grand zèle
et d'un profond dévouement à son pays et à son
"son état" soumis à un bombardement d'obus de gros calibre et le
"soignant" de personnes de blessés, et est parti en toute hâte vers le
premier détachement pour relever les blessés, leur donner les premiers
soins et les faire porter à son poste de secours.

Paris, le 8 Septembre 1917

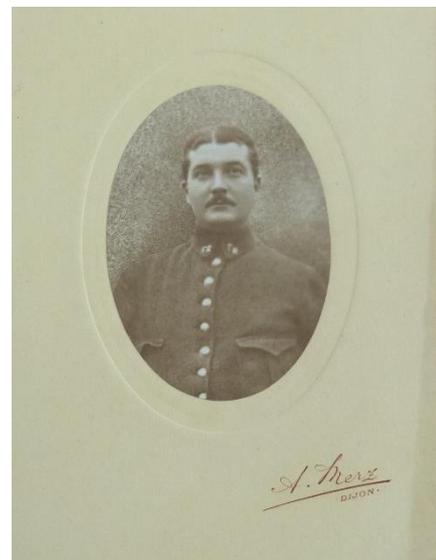
N^o 1433/7.
Approuvé
le 9. 8 Septembre 1917
E. le Chef^e Rég^t de France
Alphonse R. Bégis

Prêt d'Olivier RENAUT.

Papiers, correspondance et photographies de soldats – Réalité de la guerre.

PORTRAITS DE ROBERT LEVÊQUE, sergent téléphoniste au 27^{ème} RI - MILITAIRES DANS LES TRANCHÉES.

Photographies. Papier.



Prêt d'Olivier RENAUT.

Papiers, correspondance et photographies de soldats. – Réalités de la guerre.

PRISONNIERS ALLEMANDS À SAINT-POL-SUR-TERNOISE EN ARTOIS PRÈS D'ARRAS
Photographies. Papier. 9 cm x 6,5 cm ; 8,5 cm x 11,7 cm.



Cette photographie est prise à l'arrivée d'une colonne de prisonniers allemands dans la commune de Saint-Pol-sur-Ternoise, en Artois, arrondissement d'Arras, dans le Pas-de-Calais.

En 1915, pour rompre la ligne de défense ennemie, Joffre décide de lancer une offensive secondaire en Artois, sous la conduite de Foch, en liaison avec les Anglais et les Belges. Cette offensive de caractère secondaire doit faire une diversion au profit de l'attaque principale qui se développe parallèlement en Champagne. Cette offensive a lieu du 25 septembre au 4 novembre 1915. Le succès est limité mais la 10^{ème} Armée enlève la première ligne allemande sur une largeur de 9 kilomètres au prix de 48 000 victimes françaises et 62 000 britanniques. Le beffroi d'Arras et une partie importante de la ville sont détruits. Le 27 septembre, les Allemands abandonnent le village de Souchez trop menacés en laissant aux mains des alliés 1378 prisonniers qui sont conduits dans le village de Saint-Pol, à l'arrière du front.

Il faut souligner la difficulté à laquelle l'on est confronté, dès lors que l'on cherche à obtenir des données précises sur les prisonniers en France pendant la Grande Guerre. Une chose est néanmoins certaine, l'armée française a fait environ 500 000 prisonniers. Ces prisonniers sont gardés dans une cinquantaine de camps principaux et dans plus de quatre cents détachements, partout en France, y compris en Afrique du Nord. Ils sont utilisés comme main d'œuvre, de manière à pallier le manque de bras lié à la mobilisation massive pour les combats. Les conditions de vie de ces prisonniers ne sont pas toujours faciles. Pourtant, pour de nombreux soldats, se constituer prisonnier est un choix qui permet d'échapper à l'enfer des combats.

À la fin de la guerre, si les combattants français retenus en Allemagne sont libérés relativement vite, il n'en est pas de même pour les Allemands qui restent prisonniers des camps français jusqu'au tout début des années 1920.

Prêt de Denise BOUTILLON.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Civils à l'arrière (Fontaine-lès-Dijon).

PROGRAMME DE LA MATINÉE ARTISTIQUE DU 27 DÉCEMBRE 1914 À FONTAINE-LÈS-DIJON.

Feuille. Papier photocopie. A3, plié en 2.



PROGRAMME

PREMIÈRE PARTIE

MM. GIBERT . . .	<i>Fin discours.</i>
BERGE . . .	<i>Femmes que vous êtes jolies.</i>
POURQUIER . . .	<i>Les 2 grenadiers. (Schumann.)</i>
CHAILLAN . . .	<i>Le garçon charcutier.</i>
SYLVESTRE . . .	<i>Poupée jolie.</i>
VACHER . . .	<i>Lakmé (Opéra Comique.)</i>

DEUXIÈME PARTIE

MM. CHALLET . . .	<i>Concerto pour violoncelle.</i>
BOUCHET . . .	<i>Le Barbier de Séville.</i>
PERRIN . . .	<i>Les Pierres.</i>
GERMA . . .	<i>Comique.</i>
ABEILLE . . .	<i>Air d'opéra.</i>
LEVALLIER . . .	<i>Comique excentrique.</i>

Chœur: *Faust. (Gounod.)*
Le piano sera tenu par Mademoiselle Ratel.

TROISIÈME PARTIE

LA RECOMMANDATION
Comédie en un acte de M. Max Maurey.

M. Mine . . .	MM. CHEVALLIER.
Le Directeur . . .	ANTHOINE.
Victor . . .	ABEILLE.

Le 27 décembre 1914, une matinée artistique, avec concert et théâtre, a été offerte à Fontaine-lès-Dijon par les artistes militaires du 3^e régiment d'artillerie coloniale, 13^e batterie, au profit de l'ouvroir de la commune.

L'ouvroir de Fontaine, a été fondé par délibération municipale, le 11 octobre 1914. Il est administré par une commission comprenant notamment, le maire, le desservant et l'instituteur-secrétaire de mairie. Il est aidé par un sous-comité de dames supervisant les travaux de couture, de tricot, la confection de colis pour envoyer aux soldats. Les quêtes à domicile sont effectuées par les jeunes filles de la commune et, à l'église, par le curé. Les concerts donnés par les musiques militaires permettent, grâce aux bénéfices générés par les programmes et les entrées, de recueillir les sommes nécessaires pour adoucir le sort des mobilisés de la commune ou pour aider notamment l'office central des blessés à Dijon.

À partir de la mobilisation, Fontaine a assuré le cantonnement de différents éléments de corps de troupes. Chaque jour, du 23 novembre 1914 au 4 janvier 1915, 310 hommes et 4 officiers du 3^e régiment d'artillerie coloniale d'infanterie, ont été « logés » à Fontaine. Dans un village de moins de 500 habitants, la troupe dormait sur de la paille, dans les granges des habitants, la chapelle du Centenaire de la Maison natale, partout où il y avait de la place... Paille, éclairage et chauffage étaient à la charge de la commune qui se remboursait sur les indemnités de nuitées versées aux habitants. Les cantonnements à Fontaine ont cessé en avril 1915.

Archives municipales de Fontaine-lès-Dijon. H 5.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Réalités de la guerre.

RÉGLAGE DE TIR. MONT-LOUIS-LES-CÔTES (En Lorraine, dans la Meuse, arrondissement de Verdun. Commune qui a fusionné en 1977 pour devenir Bronzée.). Extrait d'un album-photos sur le 29^{ème} RI où servit Charles Dorneau de 1914 à 1917.

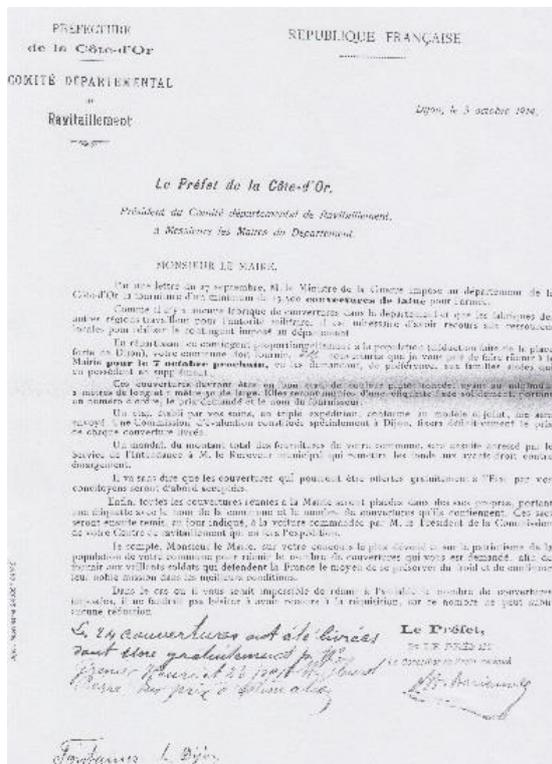
Photographie. Papier.



Prêt de Marc BESSET.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Civils à l'arrière (Fontaine-lès-Dijon).

RÉQUISITIONS.
Formulaire. Papier.



Immédiatement après la déclaration de guerre, les autorités procèdent à des réquisitions auprès de la population civile afin de subvenir aux besoins militaires. La pression exercée par l'armée est grande.

Les ordres et arrêtés de réquisitions se multiplient. À Fontaine, ils affectent les vivres, le chauffage (stères de bois), l'éclairage (bougies au kilo, allumettes en boîtes, pétrole en litres), le fourrage pour les chevaux, l'habillement, les lits militaires (logement chez l'habitant et cantonnement), les transports avec des voitures à un ou deux colliers, la remonte générale (chevaux), le harnachement pour les chevaux. Les habitants sont indemnisés. Le prix est fixé par 100 kg pour les denrées, par hectolitre pour les liquides, par unité pour les objets et par journée pour les transports.

Les réquisitions pouvaient toucher ceux qui étaient aux armées. Ils étaient alors représentés par leurs femmes pour le paiement des indemnités qui était lent et nécessitait beaucoup de papiers.

En 1914, Fontaine fournit 24 couvertures de laine, comme en témoigne ce document, 700 kg d'avoine, 11,5 tonnes de paille, 26 harnais, 219 journées (de 10 heures) de voitures renforcées par un cheval ou deux. Pour le transport, un ou deux conducteurs pouvaient être requis et les chevaux étaient nourris par le propriétaire.

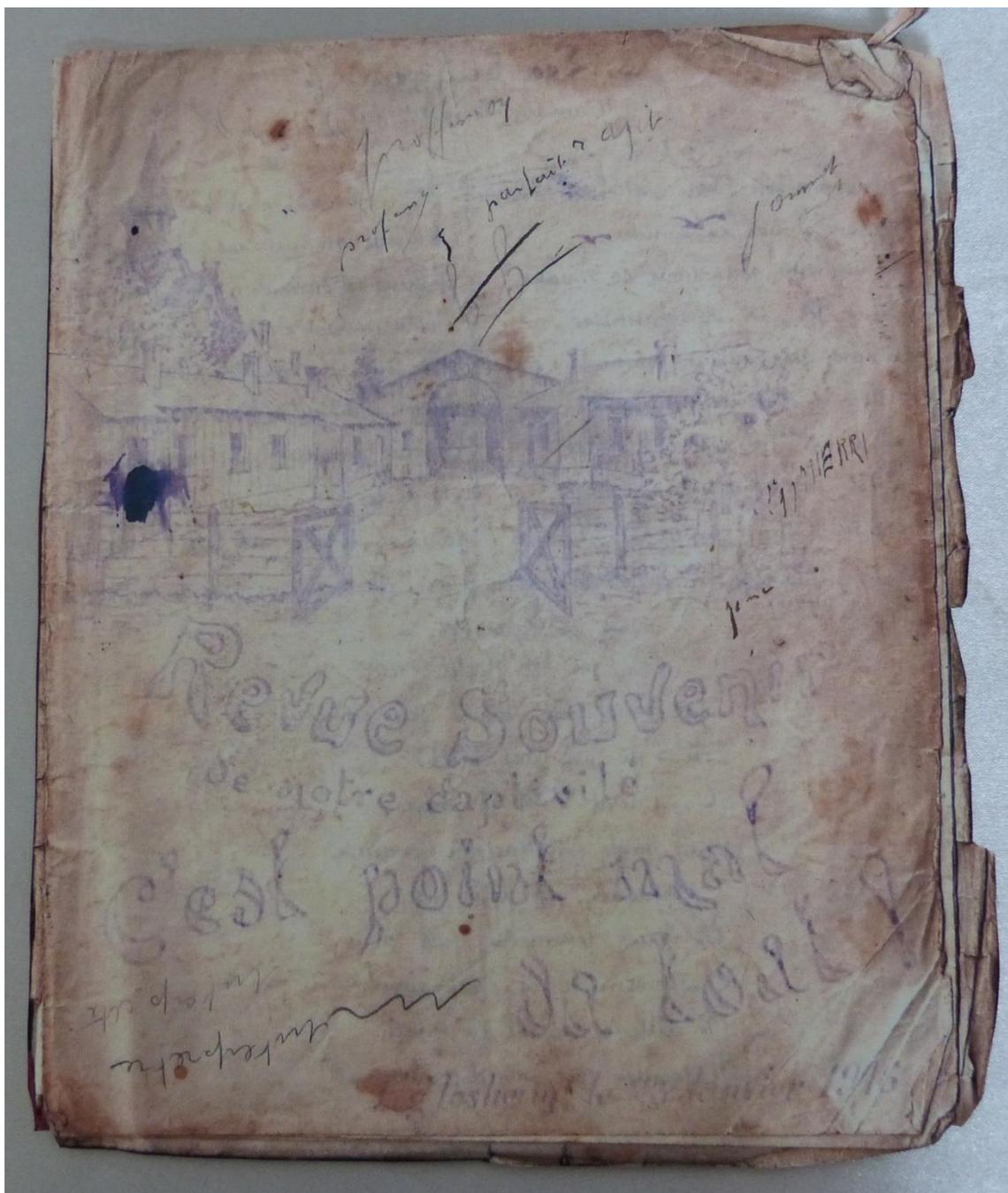
Archives municipales de Fontaine-lès-Dijon. H5.

Papiers, correspondance et photographies de soldats.

REVUE DE CAMP DE PRISONNIERS. EGLOSHEIM. 23 janvier 1915. *Revue souvenir de notre captivité. Ce n'est point mal du tout.*

Georges Besset, de la classe 1912, a été fait prisonnier en 1914 et envoyé en Allemagne en Basse-Saxe où il est demeuré jusqu'en 1918.

Fac-similé. Papier.



Prêt de Marc BESSET.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Réalités de la guerre.

SAPE DE GÉNIE ÉCLAIRÉE AU MAGNÉSIUM. FORÊT D'APREMONT. VAUX FERRY (en Lorraine, dans la Meuse, arrondissement de Commercy). Extrait d'un album-photos sur le 29^{ème} RI où servit Charles Dorneau de 1914 à 1917.

Photographie. Papier.

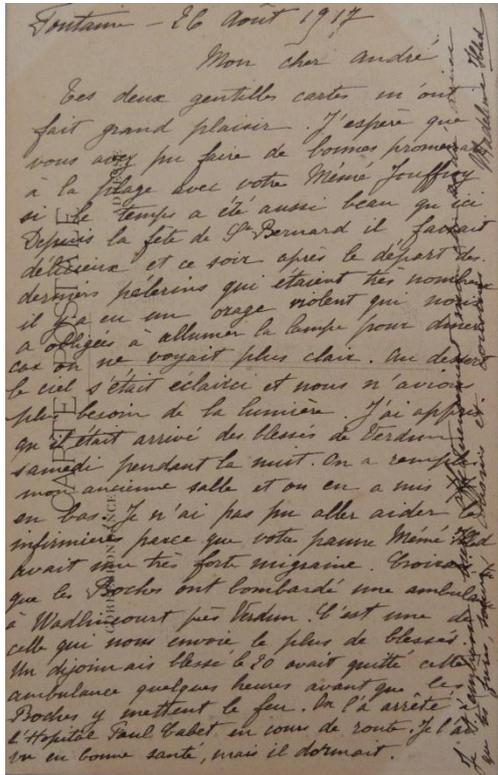


Prêt de Marc BESSET.

Vie quotidienne au front et à l'arrière – Civils à l'arrière (Fontaine-lès-Dijon).

SECOURS AUX BLESSÉS À FONTAINE-LÈS-DIJON. Carte postale de Madame Ibled. Maison de Madame Ibled, 1 rue des Créots à Fontaine-lès-Dijon. Hôpital auxiliaire rue Paul Cabet à Dijon.

Cartes postales. Photographie. Papier. 14 cm x 9 cm.



Fontaine 26 août 1917

Mon cher André,

Tes deux gentilles cartes m'ont fait grand plaisir. J'espère que vous avez pu faire de bonnes promenades à la plage avec votre mémé Jouffroy si le temps a été aussi beau qu'ici. Depuis la fête de saint Bernard il faisait délicieux et ce soir après le départ des pèlerins qui étaient très nombreux il y a eu un orage violent qui nous a obligés à allumer la lampe pour dîner car on ne voyait plus clair. Au dessert, le ciel s'était éclairci et nous n'avions plus besoin de la lumière. J'ai appris qu'il était arrivé des blessés de Verdun samedi pendant la nuit. On a rempli mon ancienne salle et on en a mis 17 en bas. Je n'ai pas pu aller aider les infirmières parce que votre pauvre mémé Ibled avait une très forte migraine. Croirais-tu que les Boches ont bombardé une ambulance à Wadhincourt près Verdun. C'est une de celle qui nous envoie le plus de blessés. Un Dijonnais blessé le 20 avait quitté cette ambulance quelques heures avant que les boches y mettent le feu. On l'a arrêté à l'hôpital Paul Cabet, en cours de route. Je l'ai vu en bonne santé mais il dormait. [...]

Des blessés furent accueillis à Fontaine comme l'indique cette correspondance de Madeleine Ibled, en date du 17 août 1917. Madeleine Ibled résidait 25 rue Jehly-Bachelier, dans la maison actuellement occupée par le laboratoire. Cette grande maison permettait de recevoir des blessés en provenance de l'ambulance de Wadhincourt près de Verdun. Madeleine Ibled fait sans doute allusion à Vadelaincourt, à 15 km de Verdun, un centre chirurgical de 400 lits pour les blessés les plus graves, triés à l'hôpital d'évacuation de Baleycourt. Au carrefour des lignes en provenance de Paris, Nancy et à destination de Lyon et des villes du sud, Dijon est l'une des plus importantes gares de répartition des blessés. Dès le début de la guerre, les hôpitaux réguliers ayant été rapidement submergés, des hôpitaux temporaires s'installent dans les écoles, les lycées, les couvents. Le séminaire, alors 12 rue Paul Cabet (aujourd'hui, lycée Simone Weil), accueille 103 lits gérés par la Société de secours aux blessés. L'Ouvroir de Fontaine a des relations privilégiées avec cette œuvre pour qui elle réserve des fonds. Par ailleurs, des blessés viennent en visite à Fontaine où l'Ouvroir les accueille en leur offrant des cigares, du café, des cartes postales, pour adoucir leurs souffrances (1915).

Collection Sigrid PAVÈSE.
Les Amis du Vieux Fontaine.



Papiers, correspondance et photographies de soldats – Réalités de la guerre.

SERGENTS DU 29^{ème} RI prise à Autun.
Photographie. Papier.



Prêt de Marc BESSET.

Commémoration. – Diplôme.

SOIXANTIÈME ANNIVERSAIRE DE LA BATAILLE DE VERDUN. DIPLÔME DE PAUL GROS. CLASSE 1907.
SOLDAT AU 60^{ème} RI.

Diplôme. Papier.



En 1976, un diplôme est remis aux anciens combattants survivants de la tragédie de Verdun. Paul Gros était l'un d'eux.

Particulièrement inhumaine, la bataille de Verdun, qui eut lieu du 21 février au 19 décembre 1916, est la plus longue et l'une des batailles les plus dévastatrices de la Première Guerre mondiale et de l'histoire de la guerre. Elle fit plus de 714 231 morts dont 362 000 soldats français, avec pour résultat un retour à la situation antérieure. L'artillerie y causa 80% des pertes.

En 1976, sous la présidence de Valéry Giscard d'Estaing la commémoration de Verdun est franco-française et les héros anonymes sont exaltés. Il faut attendre le 22 septembre 1984 pour que le président Mitterrand et le chancelier Kohl rendent hommage, main dans la main, aux soldats français et allemands tombés sur le champ de bataille de Verdun, et plus largement lors des deux guerres mondiales.

Avec le renouvellement des générations, la mémoire permet d'intégrer l'Allemagne dans une gestion commune du souvenir des deux guerres mondiales pour construire l'Europe sur de nouvelles bases, dans une dynamique de paix.

Prêt d'Anne LORNET.

Papiers, correspondance et photographies et de soldat.- Peinture.

SOLDAT DANS LES RUINES. Tableau peint par l'ordonnance du lieutenant Fernand Besset, 1917-1918.

Tableau. Peinture.



Prêt de Marc BESSET.

SOLDATS FONTAINOIS MORTS POUR LA France DURANT LA GRANDE GUERRE.

NOM	Année de naissance	Lieu de naissance	Lieu de décès et cause	Position militaire	Arme Spécialité	Grade	Profession et situation de famille	Mois et année du décès	Classe	Sépulture
GUILLE-MARD Paul Louis	1892	Fontaine-lès-Dijon (Côte-d'Or)	Commercy (Meuse). Éclat d'obus à la poitrine.	Appelé	27 ^{ème} RI Infanterie	Soldat de 1 ^{ère} classe	Manouvrier	Décembre 1914. (22 ans).	1912	Carré militaire du cimetière de Fontaine-lès-Dijon
ROUX François	1889	Dole (Jura)	Bois Mulot. Saint-Mihiel (Meuse). Tué à l'ennemi.	Militaire de carrière	27 ^{ème} RI Infanterie	Sergent	Militaire de carrière. Marié en octobre 1913 à une Fontainoise	Février 1915. (26 ans).	1909	Carré militaire du cimetière de Fontaine-lès-Dijon
KOEST Lucien	1885	Nancy (Meurthe et Moselle)	Brielen-Ypres (Belgique) Tué à l'ennemi.	Rappelé	4 ^{ème} bataillon de chasseurs à pied	Caporal	Peintre ?	Mai 1905. (30 ans).	1905	?
RUFFIN Charles	1887	Saint-Jean de Losne (Côte-d'Or)	Notre-Dame de Lorette (Pas-de-Calais). Disparu au combat.	Rappelé	21 ^{ème} RI Infanterie	Soldat de 2 ^{ème} classe	Domestique de ferme	Mai 1915. (28 ans).	1907	Corps disparu en Artois
MA-RIAUD Guillaume	1875	Nontron (Dordogne)	Limey (Meurthe et Moselle). Blessure de guerre.	Rappelé	38 ^{ème} RIC Infanterie coloniale	Soldat de 2 ^{ème} classe	Carrier ?	Juin 1915. (40 ans).	1905	?
GAVEAU Maurice	1895	Fontaine-lès-Dijon (Côte-d'Or)	Lingekopf Commune d'Hohrod. (Haut-Rhin).	Appelé	121 ^{ème} Bataillon de chasseurs à pied	Soldat de 2 ^{ème} classe	Jardinier	Juillet 1915. (20 ans).	1915	Concession familiale du cimetière de Fontaine
WAGNER Robert	1891	Dijon (Côte-d'Or)	Brias. (Pas de Calais). Tué à l'ennemi.	Appelé après exemption	21 ^{ème} RI Infanterie	Sergent	Etudiant. Marié en avril 1915.	Novembre 1915.	1911	?

								(24 ans).		
LAUVIN Robert	1897	Paris (XVII ^{ème} arrondissement)	Craonne. Chemin des Dames (Aisne) Coup de feu.	Appelé	327 ^{ème} RI Infanterie	Soldat de 2 ^{ème} classe	Etudiant	Avril 1917. (20 ans).	1917	Carré militaire du cimetière de Fontaine-lès-Dijon
CHOUZE-NOUX Georges	1894	Autun (Saône et Loire)	Clamecy. Chemin des Dames. (Aisne). Blessure de guerre.	Appelé	109 ^{ème} RI Infanterie	Soldat de 2 ^{ème} classe	Étudiant dessinateur	Juin 1917. (23 ans)	1914	Concession familiale du cimetière de Fontaine
PICARD Stéphane	1884	Arc-sur-Tille (Côte-d'Or)	Verdun (Meuse). Éclat d'obus	Rappelé	268 ^{ème} RA Artillerie Canonier	Soldat de 2 ^{ème} classe	Domestique de ferme. Marié à une fontainoise en 1910. Père de 2 jeunes fils.	Juillet 1917. (33 ans)	1904	Carré militaire du cimetière de Fontaine-lès-Dijon
TSCIEMBER Émile	1892	Fontaine-lès-Dijon	Monastir (Serbie) Suite de maladie contactée en service	Appelé	Artillerie de montagne	Soldat de 2 ^{ème} classe	Vigneron	Décembre 1918. (26 ans)	1912	?
CHAUBARD Pierre Joseph	1883	Fontaine-lès-Dijon (Côte-d'Or)	Kreuznach. Palatinat. (Allemagne). Accident en service commandé.	Rappelé	6 ^{ème} RIC Infanterie coloniale	Lieutenant	Étudiant ecclésiastique puis fonctionnaire de l'administration coloniale en Indochine	Janvier 1919. (36 ans).	1909	Carré militaire du cimetière de Fontaine-lès-Dijon

Sources : Archives municipales de Fontaine-lès-Dijon, Archives départementales de la Côte-d'Or, Service historique de la défense (Vincennes), Site Internet : Mémoires des hommes, journaux de marches et d'opérations des unités combattantes. Tableau établi par Aleth ROUSSEY).

Les Amis du Vieux Fontaine.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Réalités de la guerre.

SOUPE DES SOUS-OFFICIERS, UN JOUR DE REPOS. VILLE-ISSEY (en Lorraine, dans la Meuse, arrondissement de Commercy, rattachée depuis 1973 à Euville). Extrait d'un album-photos sur le 29^{ème} RI où servit Charles Dorneau de 1914 à 1917.

Photographie. Papier.



Prêt de Marc BESSET.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Réalités de la guerre.

SOUPE EN PREMIÈRE LIGNE. FORÊT D'APREMONT (en Lorraine, dans la Meuse, arrondissement de Commercy). dans la tranchée « La Pioche ». Extrait d'un album-photos sur le 29^{ème} RI où servit Charles Dorneau de 1914 à 1917.

Photographie. Papier.



Prêt de Marc BESSET.

SOUVENIR DE L'AMI JONARD, CAPORAL SECRÉTAIRE À LA 97^{ème} BRIGADE. 1^{er} NOVEMBRE 1915.
Photographie. Papier. 10,6 cm x 8 cm.



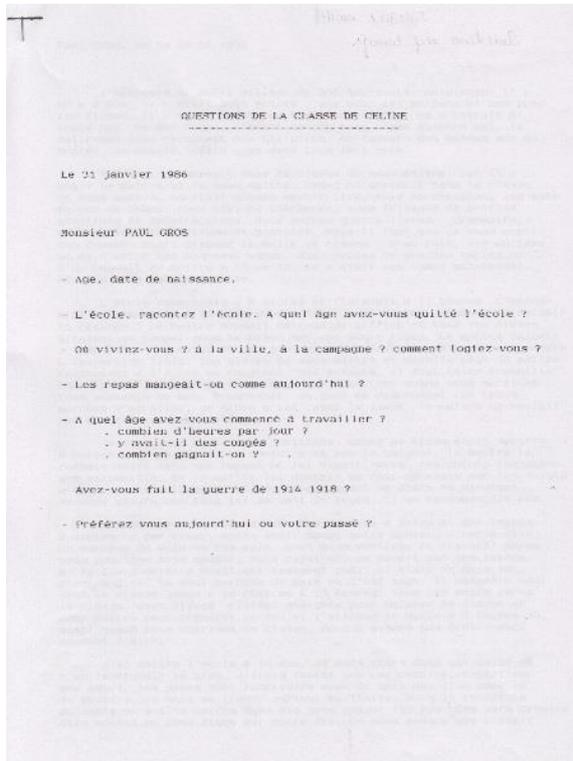
Cette photo, datée du 1^{er} novembre 1915, montre Charles Martin, à gauche, à l'arrière d'une voiture Rochet-Schneider, reconnaissable aux lettres RS sur le radiateur. Depuis le 1^{er} août 1915, Charles Martin, secrétaire du chef de corps comme son ami Jonard, est dans le secteur du bois de Mort-Mare, qui couronne une petite éminence, près du village de Flirey, en Meurthe et Moselle, là où les Allemands ont organisé leur ligne de défense. Les combats autour de Flirey, comptent parmi les plus pénibles et les plus meurtriers du Saillant de Saint-Mihiel. Les pilonnages sont intenses, les conditions climatiques éprouvantes, l'humidité et la boue, un cauchemar. La souffrance des poilus y atteint un sommet, au point que des mutineries éclatent dès 1915. Le 19 avril 1915, une attaque est programmée à Mort-Mare afin d'enlever une tranchée encore occupée par les Allemands, au centre d'une première ligne conquise quelques jours plus tôt, avec la perte de 600 hommes. Au signal de l'assaut, 250 hommes, refusent de suivre leur capitaine et de quitter la tranchée. Quelques instants auparavant, parmi les quinze hommes qui venaient de sortir de la tranchée, douze avaient été tués ou blessés. Ils étaient là sous les yeux de leurs compagnons. 4 hommes tirés au sort ou désignés sont exécutés pour l'exemple. Ils seront tous réhabilités en 1934. Devant l'échec des attaques, les Français et les Allemands entament une guerre des mines. Pour s'emparer des lignes ennemies, les soldats creusent des galeries souterraines au bout desquelles, sous la tranchée adverse, sont entassées des tonnes d'explosifs. Sur le kilomètre du front de Mort-Mare, de février 1915 à avril 1917, ce sont 130 mines qui bouleversent les tranchées. L'explosion se produit en cône vers le haut, détruisant les retranchements de surfaces et déclenchant l'effondrement des galeries ennemies situées à proximité. L'effet de surprise et les désordres occasionnés par l'explosion permettent aux troupes de se lancer à l'assaut des lignes ennemies. Ce terrible contexte explique le visage sérieux des 4 soldats.

Prêt de Nicole LAMAILLE.

Commémoration – Récit.

SOUVENIRS DE LA GUERRE 14-18 RACONTÉS PAR PAUL GROS. CLASSE 1907. SOLDAT AU 29^{ème} RI. 1986.

Feuilles. Papier.



Le 2 octobre 1912, je suis parti faire mon service militaire pour deux ans. J'ai été affecté au 60^e RI à Besançon. Comme je connaissais la musique, j'ai passé un examen et j'ai été reçu. J'ai donc été musicien au régiment.

J'étais au terme de mon service militaire. Je devais être libéré le 30 septembre 1914, mais le 1^{er} août 1914, ce fut la guerre. Au lieu de rentrer chez moi, je suis parti à la guerre comme brancardier : c'était le rôle des musiciens. Le 6 août, nous avons pris Altkirch et le 20, Mulhouse, mais je ne peux pas vous raconter toute la guerre.

Le 22 janvier 1916, j'ai été blessé à une jambe à Verdun, lors de la grande attaque des Allemands. Une ambulance m'a emmené dans une caserne de Verdun. Cette caserne était déjà pleine de blessés, aussi j'ai été laissé dans la cour avec beaucoup de camarades. Il neigeait et nous attendions notre départ pour l'arrière. Ceux qui pouvaient marcher se précipitaient dans les ambulances, mais ceux qui, comme moi, ne le pouvaient pas, restaient là.

Finalement, je me suis trainé comme j'ai pu pour attraper le marchepied d'une ambulance et comme cela, je suis parti à Saint-Dizier pour que l'on me fasse un pansement provisoire. Là, on a nettoyé ma plaie et enlevé les morceaux d'étoffe qui étaient dedans. Ensuite, j'ai été mis dans un train pour le midi de la France. À Lyon, j'ai pensé que j'y avais des cousins. Comme il y avait vingt minutes d'arrêt, je me suis trainé jusque sur le quai de la gare et j'ai attendu. Le train est parti. Deux infirmiers m'ont vu et m'ont demandé ce que je faisais là. Je leur ai dit que je ne voulais pas aller dans le midi de la France car je pensais avoir des cousins ici et que je serai plus près de mes parents. J'ai été emmené dans un hôpital où je suis resté trois mois. J'ai eu un mois de convalescence pour finir de guérir et je suis retourné au dépôt de Besançon.

J'ai été renvoyé vers mon 60^e régiment sur le front. Après l'armistice, en 1918, mon régiment est rentré à Besançon, et le 15 août 1919, j'ai été libéré. J'ai donc fait deux ans de service militaire, puis quatre ans de guerre et un an d'occupation, soit sept années en tout. Je préfère la vie actuelle car je garde un trop mauvais souvenir de la guerre de 1914.

Paul Gros est né le 27 janvier 1891. Il raconte ce qu'il a vécu à des écoliers de Colmar le 31 janvier 1986. À Verdun, 140 000 blessés affluèrent au cours des 130 premiers jours sur les formations sanitaires.

Prêt d'Anne LORNET.

Vie quotidienne au front et à l'arrière. – Réalités de la guerre.

VEILLEUR. LES ÉPARGES (en Lorraine, dans la Meuse, arrondissement de Verdun). Extrait d'un album-photos sur le 29^{ème} RI où servit Charles Dorneau de 1914 à 1917.

Photographie. Papier.



Prêt de Marc BESSET.

INDEX

1. Albert et Élisabeth de Belgique à Furnes. Carte postale. (M.N. Nicolle).
2. Album-photo du 29^{ème} RI où servit Charles Dorneau. (M. Besset).
3. Annonce officielle, le 23 juin 1919, de la disparition de Joseph Peter. (J Peter-Combette).
4. Avion de bombardement à Vadonville. Photo. (M. Besset).
5. Avion fabriqué par Ferdinand Ravier. (M.J. Leblanc).
6. Bague de René Saulnier. (C. Jeanmichel).
7. Banc sculpté par Auguste François. (M. François).
8. Bésicles et leur étui de Charles Martin. (N. Lamaille).
9. Blessure de Jean Brégiroux. (MN Nicolle).
10. Bracelet et bague en pièces d'argent frappées pendant la Grande Guerre. (S. Pavèse).
11. Briquet de poilu fabriqué pour la propagande. (M. Besset).
12. Briquet obus de poilu. (C. Jeanmichel ; Coll. part.).
13. Bulletin paroissial Fontaine-Daix 1914. (Bibliothèque municipale de Dijon).
14. Cahier de campagne de Charles Dorneau.1915-1916. (M. Besset).
15. Canne de poilu. (Coll. part.).
16. Canon de 75 de la 2^{ème} batterie du 48^{ème} RAC. Photo. (J.P. Colson).
17. Carnet des lettres de Robert Lévêque de 1914 à 1915 transcrites par sa mère. (O. Renaut).
18. Carte du combattant Eugène Nicolle. 1935. (M.N. Nicolle).
19. Carte d'État-Major du secteur de Commercy. (M. Besset).
20. Carte postale du prisonnier de guerre Joseph Besson à son père. 27 juin 1915. (C. Jeanmichel).
21. Carte postale d'Auguste François à ses parents. 1^{er} décembre 1915. (M. François).
22. Carte postale de Fernand Besset à sa femme. 31 décembre 1915. (M. Besset).
23. Carte postale de Marcel Jung à son enfant pour Noël. (L. Jung).
24. Carte postale patriotique de Fernand Besset à son petit garçon. 15 juin 1917. (M. Besset).
25. Carte postale patriotique de Germain à Henriette Collinot. Noël 1914. (M. Besset).
26. Carte postale patriotique de Germain Clémencet à sa fille Hélène. (Marc Besset).
27. Carte postale patriotique de Jean Brégiroux à ses frères et sœurs. 1914. (M.N. Nicolle).
28. Carte religieuse pour mémoriser les champs de bataille de 1914-1915. (M. Besset.)
29. Carte-lettre d'Auguste Faugier à ses cousins. (M. Besset).
30. Carte-lettre d'Auguste François à ses parents. 13 septembre 1915. (M. François).
31. Carte-lettre d'Auguste François à ses parents. 24 septembre 1915. (M. François).
32. Carte-lettre d'Auguste François à ses parents. 25 avril 1916. (M. François).
33. Carte-photo d'Albert Comparot et ses camarades à Dommiers dans l'Aisne. (Coll. part.).
34. Carte-photo d'Albert Comparot et ses compagnons au camp des Mailly. (Coll. part.)
35. Carte-photo d'Albert Comparot avec ses camarades et des mitrailleuses.1915. (Coll. Part.).
36. Carte-photo de Charles Martin. (N. Lamaille).
37. Carte-photo envoyée à un couple de Fontainois. (C. Jeanmichel).
38. Cartes et cartes postales en franchise. (C. Jeanmichel).
39. Cartes postales patriotiques du nouvel an. (M. Besset).
40. Cartes postales patriotiques sur l'Alsace et la revanche. (M. Besset).
41. Cartes postales patriotiques « graines de poilus ». 1^{ère} partie. (M. Besset).
42. Cartes postales patriotiques « graines de poilus ». 2^{ème} partie. (M. Besset).
43. Carte postale patriotique humoristique. (M. Besset).
44. Cartes postales patriotiques. Patriotisme exacerbé. (M. Besset).
45. Cartes postales patriotiques de Jean Brégiroux de 1914 à 1915. (M.N. Nicolle).
46. Cartes postales patriotiques de Fernand Besset. 1914-1915. (M. Besset).
47. Cartes postales touristiques : Verdun, Chemin des Dames. (M. Besset).
48. Cartes-photos d'Albert Comparot et ses compagnons soignés au Tréport. (Coll. part.).
49. Cartes-photos de l'hôpital du Tréport. (Coll. part.).

50. Cartes-photos de Marcel Coquibus. (C. Jeanmichel).
51. Cartouches. (Coll. part.)
52. Chasse aux poux dans la tranchée de Calonne. Photo. (M. Besset).
53. Citation à l'ordre du bataillon de Robert Lévêque. 10 mai 1915. (O. Renaut).
54. Citation à l'ordre du régiment d'Émile Brulé. 25 mai 1915. (C. Jeanmichel).
55. Citation de Georges Nicolas Colson. 18 avril 1915. (J.C. Colson).
56. Citations à l'ordre de la brigade de Charles Dorneau. 18 mars 1918. 7 mars 1919. (M. Besset).
57. Cloche servant à avertir de l'arrivée des gaz. Tranchée de Calonne. Photo. (M. Besset).
58. Colis alimentaires à Fontaine-lès-Dijon. 1914-1918. (Archives municipales de la Ville).
59. Colis vestimentaires à Fontaine-lès-Dijon. 1914-1915. (Archives municipales de la Ville).
60. Collection reliée du journal *Le pays de France*. (Coll. part.)
61. Corvée d'étais et de matériel. Forêt d'Apremont. Photo. (M. Besset).
62. Coupe-papier fabriqué par Charles Dorneau. (M. Besset).
63. Crécelle d'alarme des tranchées. (Archives municipales de la Ville).
64. Croix de guerre 1914-1915 d'Émile Brulé. Médaille. (C. Jeanmichel).
65. Croix du combattant de Charles Martin. Carte. (N. Lamaille).
66. Cuisine Roulante. Ville-Issey. Photo. (M. Besset).
67. Cuisine, éclairage des troupes cantonnées à Fontaine. (Archives municipales de la Ville) ;
68. Décorations de Léon Brégiroux. Photos. Diplôme. (M.N. Nicolle).
69. Douille d'obus en forme de vase à décor floral et inscription 1917. (C. Jeanmichel).
70. Douille d'obus en forme de vase au décor de griffon. (M et M Roux).
71. Douille d'obus en forme de vase à décor d'Artémis. (M et M Roux).
72. Douille d'obus en forme de vase à décor de Pan (M et M Roux).
73. Emprunt national à Fontaine-lès-Dijon. (Archives municipales de la Ville).
74. Étui de protection en toile de Charles Martin. (N. Lamaille).
75. Fascicule de mobilisation de Fernand Jeanmichel. (C. Jeanmichel).
76. Fascicule de mobilisation de Marcel Jung. (L. Jung).
77. Gourde de poilu. (J. Peter-Combette).
78. Historique 1914-1918 du 27^{ème} RI. (O. Renaut).
79. Historique du 48^{ème} d'artillerie. Guerre 1914-1918. (J.C. Colson).
80. Historique du 261^{ème} RI pendant la campagne 1914-1918. (M. Besset).
81. Infanterie française dans la bataille. Carte postale. (C. Jeanmichel).
82. Infirmerie du 48^{ème} RAC avec Georges Nicolas Colson. Photo. (J.C. Colson).
83. Jean Darnet adopté par la Nation. Acte. (Les Amis du Vieux Fontaine).
84. Journées de solidarité à Fontaine-lès-Dijon. 1914-1918. (Archives municipales de la Ville).
85. Journées de solidarité : insignes de journée. 1914-1918. (M. Besset).
86. Journées de solidarité : insignes de journée et médailles. 1914-1918. (M. Besset).
87. Journées de solidarité : journée de l'orphelinat des armées. Carte postale. 1915. (M. Besset).
88. Lettre de Joseph Peter à sa femme. 8 septembre 1914. (J. Peter-Combette).
89. Lettre de Joseph Peter à sa femme. 5 octobre 1914. (J. Peter-Combette).
90. Lettre de Joseph Peter à sa femme. 2 mars 1915. (J. Peter-Combette).
91. Lettre de Joseph Peter à sa femme. 9 février 1915. (J. Peter-Combette).
92. Lettre de Joseph Peter à sa femme. 28 mars 1915. (J. Peter-Combette).
93. Lettre de Joseph Peter à sa femme. 12 avril 1915. (J. Peter-Combette).
94. Lettre de Joseph Peter à sa femme. 17 avril 1915. (J. Peter-Combette).
95. Lettre de Joseph Peter à sa femme. 6 mai 1915. (J. Peter-Combette).
96. Lettre de Georgette Peter à son mari Joseph. 10 mai 1915. (J. Peter-Combette).
97. Lettre de remerciements du maire de Dijon Gaston Gérard à René Renaut. 1920. (O. Renaut).
98. Lettre de Robert Lévêque à sa mère avec dessin de G. Duverne. 31 octobre 1914. (O. Renaut).
99. Lettre de Robert Lévêque à sa mère. 3 octobre 1914. (O. Renaut).
100. Lettres de Robert Lévêque à sa mère recopiées par cette dernière. Octobre 1914 (O. Renaut).
101. Lettre de Gustave Duverne. Condoléances à la mère de Robert Lévêque. 1920. (O. Renaut).

102. Lettre de Gustave Duverne à Madame Lévêque racontant la mort de son fils. 1915. (O. Renaut).
103. Lettre de Théodore Gaudillière à Honoré Lacour. 1917. (Archives municipales de la Ville).
104. Lettre du ministère attribuant la médaille militaire à Robert Lévêque. 1920. (O. Renaut).
105. Lettres de remerciements d'associations d'Anciens combattants à René Renaut. (O. Renaut).
106. Livre « Mon histoire de la Grande Guerre. (J.C. Lornet).
107. Livret individuel d'homme de troupe d'Émile Brulé. (C. Jeanmichel).
108. Livret individuel d'homme de troupe et carnet de Charles Martin. (N. Lamaille).
109. Livret individuel d'homme de troupe de Marcel Jung. (L. Jung).
110. Livret individuel d'homme de troupe de René Renaut. (O. Renaut).
111. Médaille commémorative de Haute-Silésie de Fernand Jeanmichel. (C. Jeanmichel)
112. Médaille commémorative de la Grande Guerre d'Émile Brulé. (C. Jeanmichel).
113. Médaille de la Grande Guerre, médaille interalliée... de Charles Dorneau. (M. Besset).
114. Médaille de l'ordre du lion blanc de René Saulnier. (C. Jeanmichel).
115. Médaille militaire, croix de guerre de Joseph Peter. Lettre. 1922. (J. Peter-Combette).
116. Médaillon religieux de Charles Martin. (N. Lamaille).
117. Médaillons en forme de croix de Lorraine, de trèfle, de coupe-papier. (N. Lamaille).
118. Mitrailleuse en position aux Épargnes. Photo. (M. Besset).
119. Monument aux morts de la ville de Thaon-les-Vosges où figure J. Peter. (J. Peter-Combette).
120. Monuments aux morts de la guerre de 1914-1918 de Fontaine. (Archives de la Ville).
121. Nénette et Rintintin. (M. Besset).
122. Obus de 37 mm décoré. 1917. (M. François).
123. Option pour la nationalité française des Peter. (J. Peter-Combette).
124. *Oublier... Jamais.* (C. Allard).
125. Paille de couchage. (Archives de la ville de Fontaine).
126. Paquetage d'après le livret d'homme de troupe de Marcel Jung. (L. Jung).
127. Patte de collet avec numéro du 29^{ème} RI de l'uniforme de Charles Dorneau. (M. Besset).
128. Pension de veuves de militaires de Madame Peter. (J. Peter-Combette).
129. Périscope de tranchée de poilu. (M et M Roux).
130. Photo aérienne de la gare de Noyon. 3 avril 1916. (D. Boutillon).
131. Photo aérienne de de Carlepont. (D. Boutillon).
132. Photo aérienne près de Savy. 24 février 1916. (D. Boutillon).
133. Pièce de 75 contre avions à Dompierre-aux-Bois. Photo. (M. Besset).
134. Pièce de 155 à la tranchée de Calonne. Photo. (M. Besset).
135. Pièces percées. (G. Doriath. Association Numismatique de Bourgogne).
136. Pipe et tabatière de Charles Martin. (N. Lamaille).
137. Plaques d'identité de Charles Dorneau. (M. Besset).
138. Poilus escrimeurs. Photo. (J.C. Lornet).
139. Porte-allumettes. Aux initiales DL. (C. Jeanmichel).
140. Porte-crayons. (J.C. Lornet).
141. Portrait de Charles Brachard. (J. Peter-Combette).
142. Portrait de Charles Gerbet. (J.C. Lornet)
143. Portrait du lieutenant Charles Dorneau et ses compagnons au Bois d'Ailly. (M. Besset).
144. Portrait de Paul Gros en uniforme avec sa femme. (A. Lornet).
145. Portraits d'Eugène Nicolle. (M.N. Nicolle).
146. Portraits de René Renaut, médecin major. (O. Renaut).
147. Portraits de Robert Lévêque. Sergent téléphoniste. (O. Renaut).
148. Prisonniers allemands à Saint-Pol-sur-Terroise. (D. Boutillon).
149. Programme de la matinée artistique du 27 décembre 1914 à Fontaine. (Archives de la Ville).
150. Propagande. La guerre est l'industrie nationale de la Prusse. Affiche. (M. Besset).
151. Réglage de tir à Mont-Louis-en-Côtes. Photo. (M. Besset).
152. Réquisitions à Fontaine-lès-Dijon. 1914. (Archives de la Ville).

153. Résumé de carrière de Charles Dorneau. (M. Besset).
154. Revue de camp de prisonniers à Eglosheim en 1915. (M. Besset).
155. Sape de génie en Forêt d'Aprémont. Photo. (M. Besset).
156. Secours aux blessés à Fontaine-lès-Dijon. Carte postale. (Les Amis du Vieux Fontaine).
157. Sergents du 29^{ème} RI. Photo. (M. Besset).
158. Soixantième anniversaire de la bataille de Verdun. Diplôme de Paul Gros. (A. Lornet).
159. Soldat dans les ruines. Peinture. (M. Besset).
160. Soldats fontainois morts pour la France. 1914-1919. Tableau. (Les Amis du Vieux Fontaine).
161. Soupe des sous-officiers à Ville-Issey. Photo. (M. Besset).
162. Soupe en première ligne en Forêt d'Aprémont. Photo. (M. Besset).
163. Souvenir de l'ami Jonard. 1^{er} novembre 1915. (N. Lamaille).
164. Souvenir de la guerre 14-18 par Paul Gros. Tapuscrit. (A. Lornet) ;
165. Transcription de l'acte de décès de Joseph Peter. 1920. (J. Peter-Combette).
166. Veilleur aux Épargés. (M. Besset).